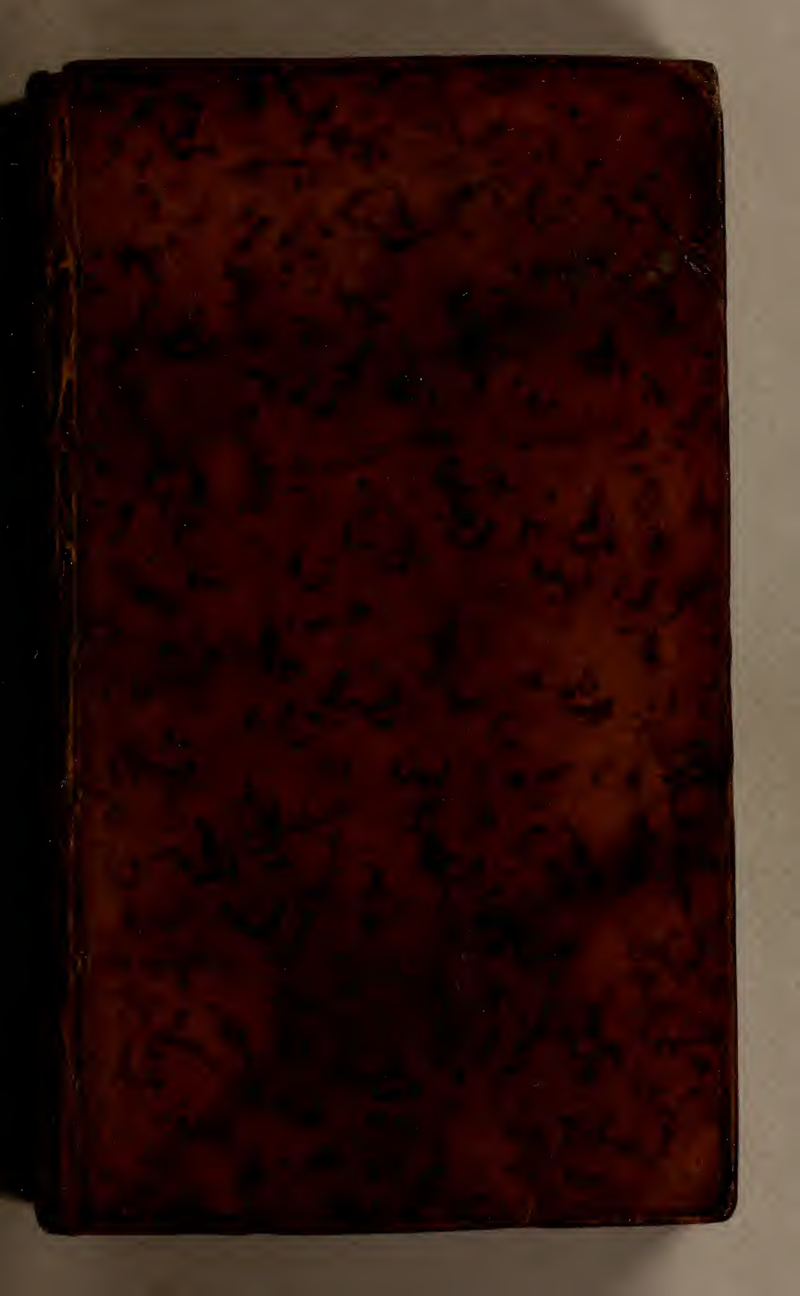
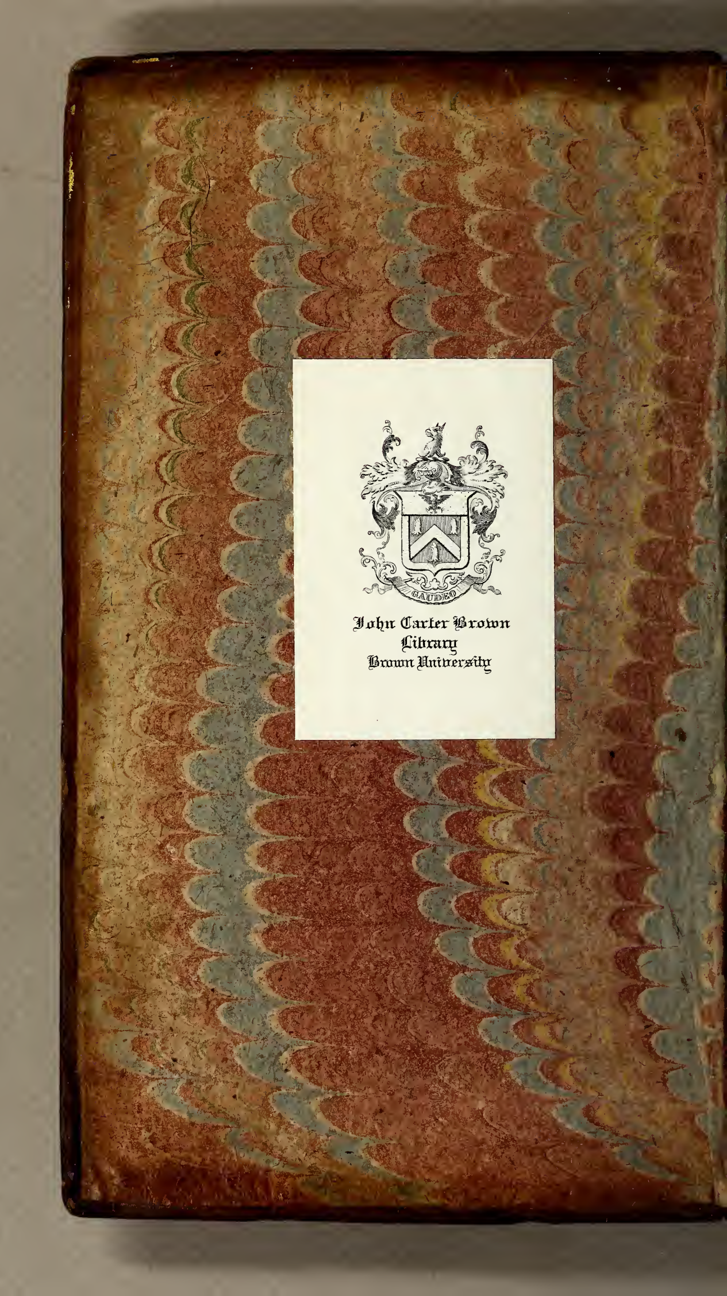
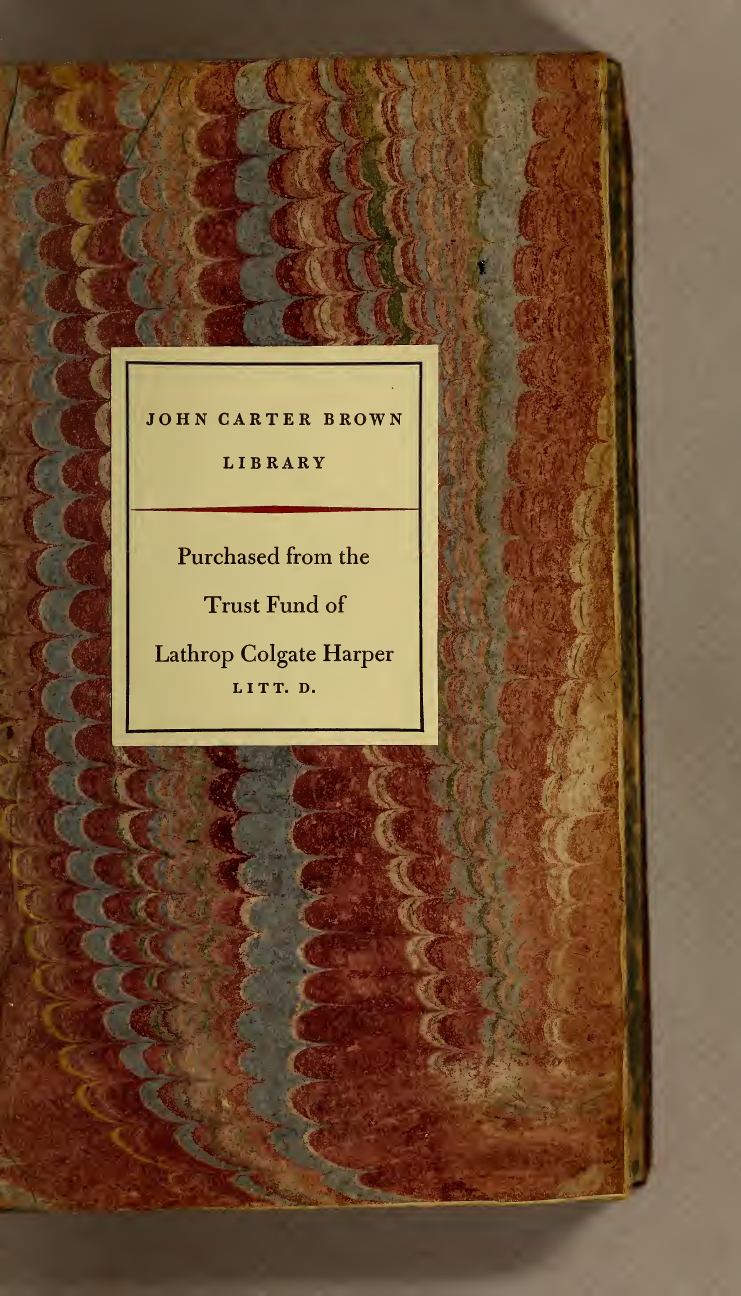
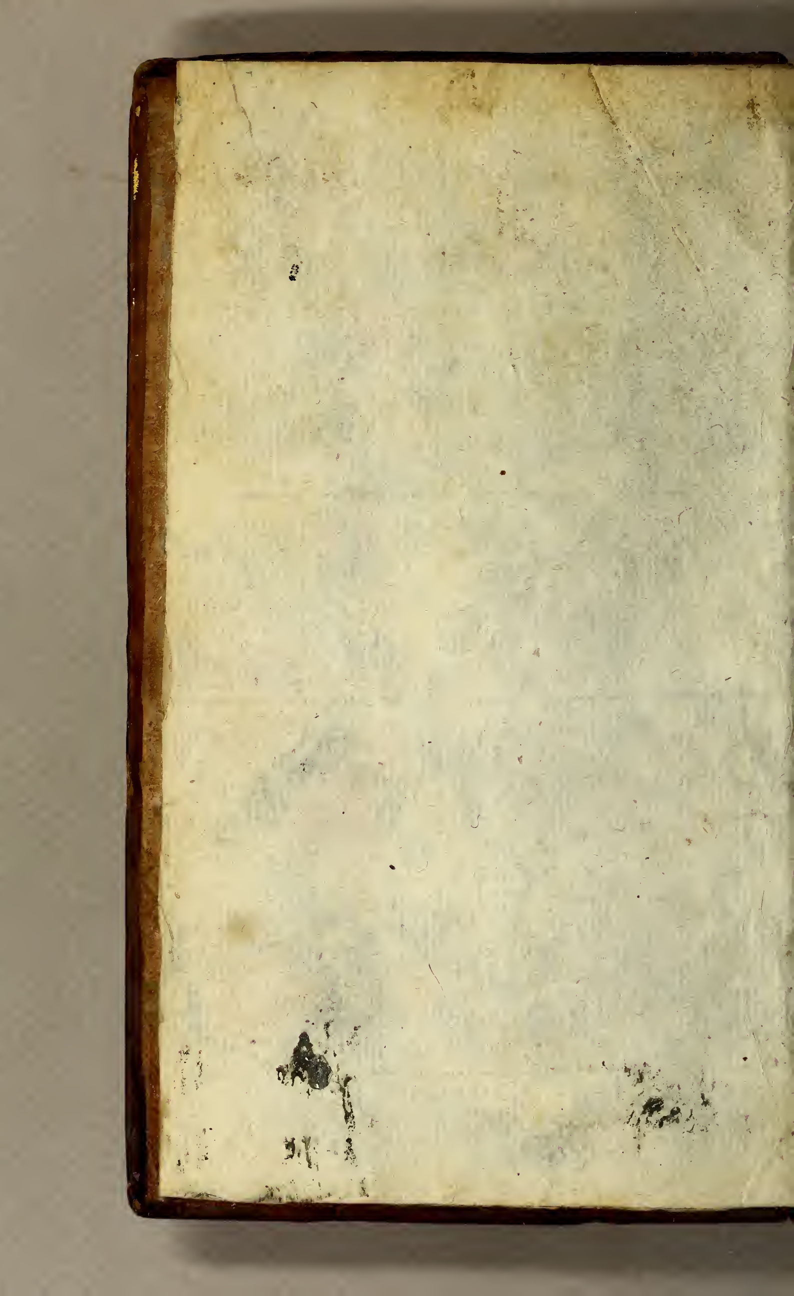
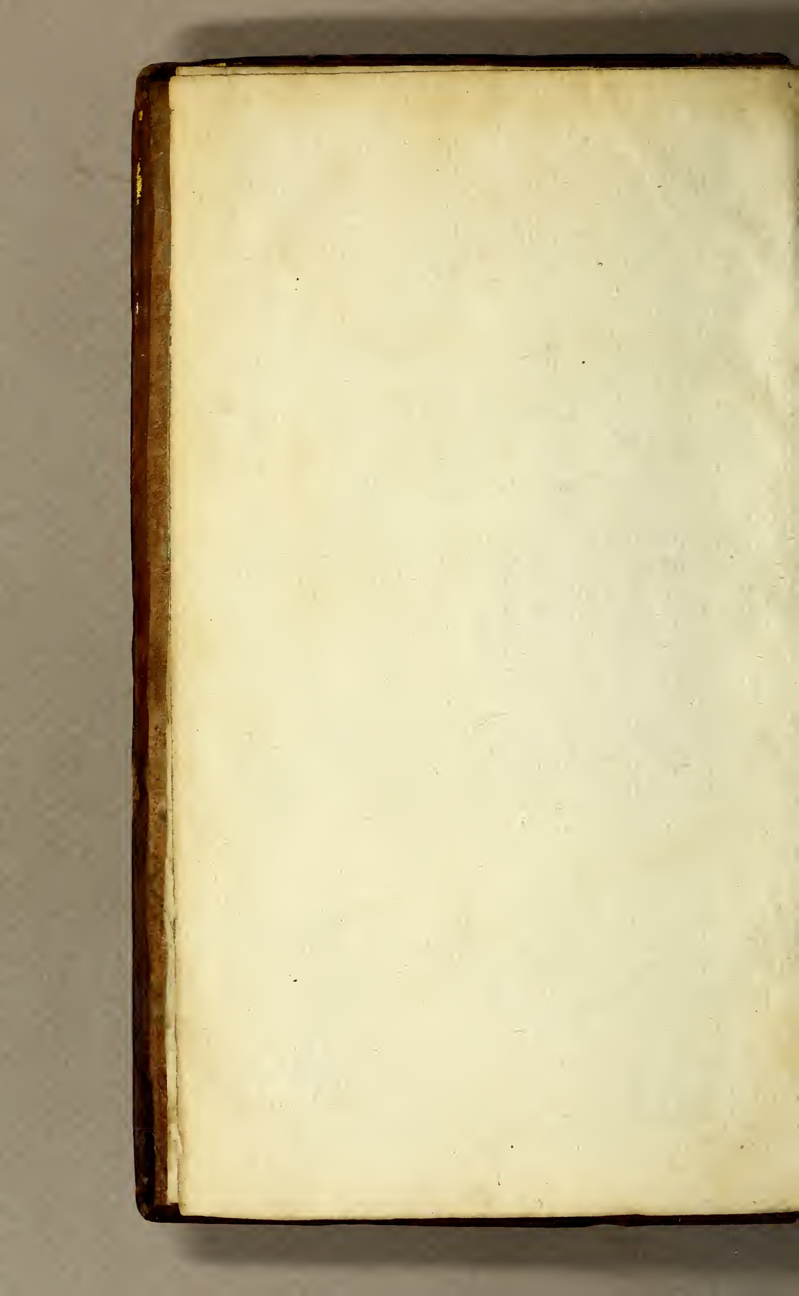



GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University









ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE
OU
HISTOIRE
DES DÉCOUVERTES

FAITES par les Européens dans les différentes parties du Monde,

EXTRAIT des Relations les plus exactes & des Voyageurs les plus véridiques,

Par M. JEAN BARROW, Auteur du Dictionnaire Géographique.

Traduit de l'Anglois par M. TARGE.

TOME CINQUIEME.

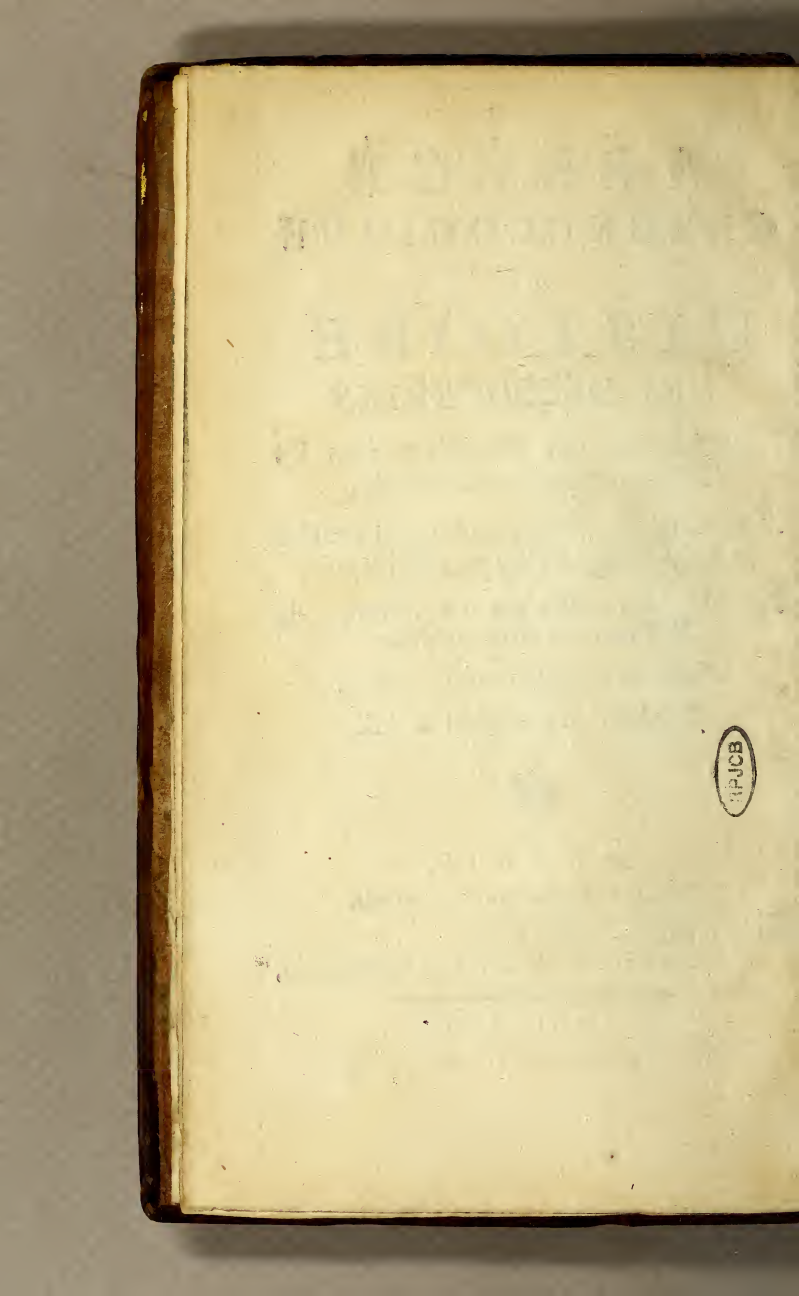


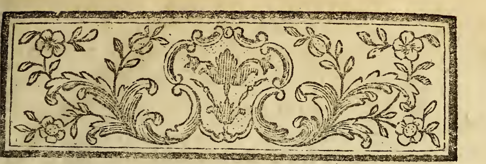
A PARIS,

Chez
- SAILLANT, rue S. Jean-de-Beauvais.
- DELORMEL, rue du Foin.
- DESAINT, rue du Foin.
- PANCKOUCKE, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





HISTOIRE DES DÉCOUVERTES

Faites par les Européens dans les différentes parties du monde.

DESCRIPTION de l'ancien & du nouveau GROENLAND : Découvertes faites dans ces pays par le Capitaine Jean MONCK, & par quelques autres Voyageurs.

CHAPITRE I.

Situation du vieux Groenland : Recherches sur l'origine des Habitants de ce pays : Aventures d'Erick & de son fils Lief : Diversité de sentiments au sujet de ce pays : Description de différents Animaux du Groenland : Phénomenes particuliers à cette côte.

ETATS du Groen-land. Chap. I.

LE Groenland comprend la vaste étendue de pays baigné par la mer Glaciale, depuis le Cap Farewell,

Relation du Groenland. Chap. I.

Situation du Groenland.

jusqu'au Spitzbergen & à la nouvelle Zemble. On a pensé, sans en avoir de justes raisons, qu'il joignoit la Grande Tartarie: ses bornes du côté du nord sont inconnues, & il est terminé par l'Océan du côté du sud. Il a la mer Glaciale à l'est, & est séparé de l'Amérique à l'ouest par le détroit d'Hudson. Quand on se fut assuré que le détroit de Davis se terminoit à une Baie, on en conclut que le Groenland joignoit le continent de l'Amérique, mais il paroît, par le Voyage du Capitaine Monck, que ce sentiment n'est pas fondé.

Suivant les Croniques Danoises, le Groenland fut d'abord habité par les Américains, qu'une tempête jetta sur la côte, & qui étendirent ensuite leurs Etablissements jusques dans la Norwege : mais ce récit paroît tenir des fables, presque toujours inséparables des anciennes histoires. Il est plus probable que ce pays fut d'abord peuplé de la Norwege, & il y a plusieurs raisons très-fortes pour appuyer ce sentiment.

Histoire d'Erick & de son fils.

On rapporte que Tonvold, Gentilhomme de Norwege, ayant été convaincu de plusieurs meurtres, fut

obligé de prendre la fuite & de se retirer en Islande, où il mourut. Son fils Erick, surnommé aux cheveux rouges, l'avoit accompagné dans sa retraite, & après la mort du pere, s'étant aussi rendu coupable des mêmes crimes, il fut poursuivi & se mit en mer, pour chercher un pays nommé Gundebiurn, situé à l'ouest de l'Islande. Il découvrit bien-tôt deux Promontoires, l'un dans une Isle nommée Witsercken, qui signifie chemise blanche, à cause de la quantité de neige dont il étoit couvert, & l'autre qu'il nomma Sand-Safn, dans le continent appellé Vharf.

RELATION du Groenland. Chap. I.

Erick passa l'hiver dans l'Isle, & au printems il gagna le continent qu'il nomma Groenland, ou plutôt Greenland, qui signifie terre verte, à cause de la verdure qu'il y vit peut-être inopinément. Il avoit été suivi de plusieurs Aventuriers, puisqu'il éleva des Forts en divers endroits pendant trois ans qu'il y demeura. Il repassa ensuite en Islande, & parla de ce nouveau pays avec tant d'éloges, qu'il trouva plusieurs personnes disposées à le suivre. Dans le

Il aborde au Groenland.

même temps, un de ſes fils, nommé Lief, qu'on appella depuis Lief le fortuné, paſſa en Norwege, & donna quelques connoiſſances des mêmes contrées au Prince régnant. Lief s'étant converti à la Religion Chrétienne, fut baptiſé & renvoyé dans ce pays avec un Prêtre, pour y prêcher le Chriſtianiſme. Le peuple le reçut avec joie; mais ſon pere fut mécontent de ce qu'il avoit amené des Matelots étrangers qu'il avoit ſauvés d'un naufrage, jugeant qu'il étoit contraire à ſes intérêts, que ce pays fut connu des autres Nations. Cependant il ſe réconcilia quelque temps après avec lui, & fit profeſſion ouverte de la Religion Chrétienne, ainſi que tous ceux qui l'avoient ſuivi.

RELATION du Groenland. Chap. I.

Le Chriſtianiſme eſt etabli dans le Groenland.

Cet événement arriva vers l'an 780, & depuis ce temps, a poſtérité d'Erick augmenta conſidérablement. Ses Deſcendans s'avancerent dans le pays, à meſure qu'ils ſe multiplierent & ils y trouverent de bons pâturages, un terroir fertile, & de l'eau excellente. Ils le diviſerent en Groenland Oriental & Occidental: dans le premier, ils bâtirent une ville

nommée Garde, où ils éleverent une belle Eglise cathédrale, qu'ils dédierent à Saint Nicolas, Patron des timides Marins ; l'Evêque y fit sa résidence, & nous en trouvons un, nommé Henri, rapporté par Pontanus, comme un des Prélats qui assisterent à l'Assemblée des Etats de Danemarck, en 1389 : plusieurs Norwégiens y alloient aussi pour le commerce. Quelque temps après, on bâtit près du rivage de la mer, une autre ville nommée Alb, & l'on fonda un Monastere dédié à l'Apôtre Saint Thomas, parce que le peuple de ce pays étoit en général fort religieux.

RELATION du Groenland. Chap. I.

Le Groenland étoit déjà bien connu, quand les Rois de Danemarck se firent Chrétiens, & nous trouvons ce pays sous la jurisdiction d'Ansgarius, Evêque de Brême, qui fut nommé Archevêque du Nord, par une Bulle du Pape Grégoire IV, publiée en 835, qu'on trouve dans les Chroniques de cet Evêché. Ce pays fut soumis par la suite, pour le spirituel, à l'Evêque de Drontheim, & pour le temporel, il fut régi suivant les Loix de l'Islande,

RELATION du Groenland. Chap. I.

par un Gouverneur que nomma le Roi de Norwege. Angrim Jonas, Islandois, dans un ouvrage, intitulé *Specimen Islandicum*, nous donne une liste de ces Gouverneurs & des Evêques, jusqu'à l'an 1489.

Il devient tributaire du Roi de Norwege. An. 1256.

La Chronique Danoise, d'où nous avons tiré ce que nous disons du Groenland, en nous aidant d'une autre Chronique d'Islande, également écrite en la langue du pays, nous parle d'un soulevement arrivé en 1256, à cause d'une taxe imposée sur ces Peuples par Magnus, Roi de Norwege. Ce Monarque aidé du secours d'une grosse flotte par son frere Erick, Roi de Danemarck, força bien-tôt les Rebelles à demander la paix, qui leur fut accordée en 1261, & ils consentirent à payer un tribut perpétuel à la Couronne de Norwege. On trouve dans la Chronique d'Islande, dont je viens de parler, une description obscure & confuse du Groenland, où il est parlé d'une ville nommée Scagenfiord, située dans la partie la plus orientale, avec un port entiérement inaccessible, à cause des rochers qui l'environnent, excepté

dans le temps des plus hautes marées. On y prend des baleines & plusieurs autres especes de poissons, particulierement dans les temps orageux. A une petite distance, est un autre port, auquel Funchibudet, Officier de Oaas, Roi de Norwege, donna son nom, parce qu'il fut près d'y périr. Un peu plus loin, est l'Isle de Roanson, qui abonde en bêtes sauvages, particulierement en ours blancs. Au-delà, on ne voit que des glaces de toutes parts.

RELATION du Groenland. Chap. I. An. 1256.

Fontaines brûlantes dans ce pays.

Dans la partie occidentale, est une ville nommée Kindelfiord, entourée d'un bras de mer, avec un Couvent de filles dans le voisinage, à un endroit appellé Rempesingford. Dans plusieurs petites Isles des environs, il y a beaucoup de sources d'eaux chaudes, dont on fait grand usage en médecine pendant l'été, mais en hiver elles sont trop brûlantes pour qu'on puisse s'en servir. Un peu plus loin, on trouve une substance qu'on appelle talc, si tendre qu'on la coupe de façon à lui pouvoir donner telle forme qu'on veut, creuse ou solide: elle est à l'épreuve du feu. Bondefiord est situé plus à l'ouest,

Relation du Groenland. Chap. I.

ainsi que plusieurs petites Isles, & d'autres endroits très-commodes pour le débarquement.

An. 1256.

Celui qui a écrit cette Chronique pensoit que l'intérieur du pays étoit inhabité; mais c'est une erreur fondée sur la timidité naturelle des Groelandois, qui se cachent à l'approche des étrangers, comme on l'a remarqué en beaucoup d'occasions. La Chronique Danoise assure positivement, que les Norwegiens ne possedent pas la centieme partie du Groenland, & que le reste, divisé en différentes Nations & Principautés, est gouverné par des Naturels du pays, qui n'ont que très-rarement communication avec les Norwegiens.

Diversité de sentimens sur la fertilité de ce pays.

Les Islandois parlent différemment de la fertilité du Groenland: dans un endroit, ils mettent le bled, & de gros orge entre les productions du pays: dans un autre, ils assurent que le pain est inconnu aux habitants & que le terrein est tellement resserré par le froid excessif, qu'il est absolument stérile. Le Chroniqueur Danois confirme ce dernier récit, en disant qu'Erick, aux cheveux rouges, fut obligé de vivre de poisson en ar-

rivant dans ce pays, parce que ce fut la ſeule ſubſiſtance qu'il pût s'y procurer : cependant nous avons déjà remarqué que ſa poſtérité fut plus heureuſe. Il dit auſſi que dans le Groenland, le froid eſt moins vif qu'en Norwege, que tout le monde connoît pour un pays à bled. On dit même qu'on y fait deux moiſſons en été, ce qui ne paroît pas hors de probabilité, ſi l'on fait attention que les rayons du ſoleil étant réfléchis dans les vallées par les rochers qui les environnent, acquierent une double force, & que la terre y eſt améliorée par la neige qui s'y mêle, enſorte qu'il n'eſt nullement étonnant qu'on faſſe deux récoltes pendant les mois de Juin, Juillet & Août, qui ſont le temps de la grande chaleur. Enfin nous ſommes aſſurés qu'il vient de très-bon bled à Upland en Suede, ſous la même élévation du pôle que la partie du Groenland, habitée par les Norwegiens.

RELATION du Groenland. Chap. I.

An. 1256.

De ces différents récits, on peut conclure qu'il y a, comme dans tous les autres pays, des terreins fertiles & d'autres ſtériles. Quoique les hauteurs ſoient des rochers, où l'on

An. 1256.

trouve une grande diverſité de marbres, les vallées peuvent produire de très-bons pâturages pour les chevaux, les cerfs, les liévres, & même pour les ours & les loups. On y trouve auſſi une grande quantité de faucons, qui ſont très-eſtimés.

Animaux du pays.

Les baleines, les loups, les veaux & les chiens marins ſont en abondance ſur cette côte : nous pouvons y ajouter les ours blancs, qui ſont des animaux amphibies, vivant dans les glaces & ſe nourriſſant de poiſſons. Les ours noirs ne ſont pas à beaucoup près ſi gros ni ſi ſauvages. Ils demeurent toujours ſur terre, & ne font point leur nourriture de poiſſon. Les loups & les chiens marins ſont reconnus pour des animaux aſſez voraces : ils élevent leurs petits ſur la glace, crainte des baleines, qui ſont leurs ennemies implacables de même qu'aux ours blancs. Ces derniers ont grand ſoin de ne ſe pas écarter trop loin, quand les glaces commencent à fondre : cependant il y en a quelquefois d'emportés ſur de grandes pieces qui ſe détachent tout-à-coup, & qui ſont pouſſées ſur les côtes du Norwege & d'Iſ-

lande. Alors pressés de la fain, ces ours détruisent avec une fureur étonnante tout ce qu'ils rencontrent.

RELATION du Groenland. Chap. I.

C'est d'une espece de baleine, assez commune sur cette côte, qu'on tire cette corne ou dent, que les Danois, il y a quelques siécles, vendoient un prix excessif, en la faisant passer pour la vraie corne de licorne, qu'on prétendoit être d'un grand usage dans la médecine, en quoi ils trompoient évidemment les autres Nations. On en montre une à Saint Denis en France, comme une grande curiosité; mais on en voit une beaucoup plus grosse à Fredericsbourg, dans les Etats du Roi de Danemarck.

An. 1256.

De la prétendue corne de licorne.

Il y a quelques années qu'il en fut porté une, excessivement grosse à Moscow, par un homme au service de la Compagnie de Groenland, établie à Copenhague: le Grand Duc de Russie fut près de l'acheter un prix considérable: mais un de ses Médecins découvrit que c'étoit une dent de poisson, & le marché fut aussi-tôt rompu.

Il est parlé de la licorne dans l'Ecriture Sainte, comme d'un animal terrestre, auquel Dieu est comparé

Remarques sur les licornes.

Relation du Groenland.
Chap. I.

An. 1256.

par Moïse, à cause de sa force & de sa légéreté. Aristote donne le même nom à l'âne des Indes, & Pline fait la description de la licorne, comme d'un animal qui a la tête de cerf, le corps de cheval & les pieds d'un éléphant, avec une longue corne torse sur le front, d'une force & d'une agilité extraordinaire.

Ne pourroit-il pas y avoir des licornes de terre & de mer, de même que des loups, des chiens, des veaux & de plusieurs autres especes d'animaux? Cependant, par la description qu'en a donné Thorlas Scalonius, Evêque d'Islande, qui l'a peinte d'après nature, ce que nous appellons une corne, est plutôt une dent, qui tient à l'os de la machoire supérieure. On prétend aussi qu'il y a eu autrefois deux especes de monstres, qui infestoient la mer du Groenland, & présageoient toujours quelque tempête. Ceux de la premiere espece, étoient, dit-on, transparents comme de la glace, avec le nez, les yeux, les épaules, la taille & les bras, à peu près semblables à ceux de l'homme, mais sans avoir de mains. Leur tête se terminoit en

pointe comme une pyramide, & les Norwegiens les nommoient Hafs-trambs. L'autre eſpece avoit le corps à peu près comme une femme, le ſein large, de grands cheveux flottans, & à l'extrêmité des bras, des eſpeces de doigts attachés enſemble par une membrane comme les pattes d'oies. On nommoit ce monſtre Margugwer.

RELATION du Groenland. Chap. I.

An. 1256.

On voit dans ces mers un autre phénomene très-dangereux : c'eſt une eſpece de gouffre, ou plutôt de trombe, cauſée par des ouragans, qui élevent les vagues à une hauteur prodigieuſe, & ſi quelque vaiſſeau a le malheur de s'y trouver engagé, il périt immanquablement dans ce vaſte abyme. Le grand nombre de ſources chaudes qu'on trouve en Groenland, prouve qu'il y a des montagnes de ſoufre brûlant comme dans l'Iſlande, & la Chronique Danoiſe rapporte qu'en 1308, il y eut une tempête furieuſe de tonnerres & d'éclairs, qui brula juſqu'aux fondements une Egliſe du Groenland, nommée Sealholt, ce qui fut ſuivi d'un ouragan le plus furieux qu'on puiſſe imaginer, puiſ-

Phénomenes terribles dans ce pays.

Relation du Groenland. Chap. I.

An. 1256.

qu'il déracina des rochers, qui furent brisés par leur propre chute, & que tout le pays fut couvert de cendres.



CHAPITRE II.

Météores du Groenland : Loi pour empêcher perſonne d'y commercer, ſans une permiſſion du Roi de Norwege. Perte du vieux Groenland: Tentatives pour le retrouver : Martin Frobisher fait deux voyages pour le chercher : Il deſcend au nouveau Groenland.

An. 1256.

DANS le Groenland, les jours ſont très-courts en hiver : il n'y a preſque pas de nuit en été, & le temps y eſt toujours clair, ce qui eſt occaſionné par les lumieres ſeptentrionales, autrement nommées aurores boréales, qui ſont préſentement communes dans nos climats, & qui nous étoient autrefois inconnues. Ce phénomene y eſt ordinairement fort étendu, & paroît ſous diverſes formes, ſpirale, pyramidale, oblongue, &c. Il eſt dans une agitation continuelle, & répand un éclat très-vif: quelquefois il rentre, pour ainſi dire, ſur lui-même, mais c'eſt

Météores du Groenland.

Relation du Groenland. Chap. II.

An 1256.

pour s'élancer ensuite à une plus grande étendue & avec un nouvel éclat : il paroît le plus souvent pendant les nuits où il fait une belle gelée, & il est beaucoup plus commun en Irlande, qu'en France où en Angleterre.

Ce pays est perdu. Tentatives pour le retrouver.

Les Rois de Danemarck & de Norwege ont fait plusieurs fois de vains efforts pour découvrir les parties septentrionales du Groenland, dans l'espérance qu'ils y trouveroient de l'or, de l'argent & des pierres précieuses. Cette idée leur est venue du récit de quelques Frizons, qui furent forcés par une tempête de relâcher dans une anse du Groenland septentrional, où ils débarquerent, & trouverent dans des cabanes à demi enfoncées en terre, une grande quantité de pierres métalliques, dont ils se chargerent, & se mirent en chemin pour retourner à leurs vaisseaux : mais les Naturels du pays les attaquerent dans leur retraite avec des frondes, des arcs & des fleches. Ils les pousserent très-vivement, & mirent en pieces un d'entre-eux, qui étant resté un peu en arriere, eut le malheur de tomber entre les mains

de ces barbares. On fit cette découverte ſous le regne d'Olaüs le Saint, Roi de Norwege.

Relation du Groenland. Chap. II.

An. 1256.

Les revènus du Groenland étoient appliqués à l'entretien de la table du Roi de Norwege, & il étoit défendu, ſous peine de mort, par une loi, d'y paſſer ſans une permiſſion particuliere. En 1389, quelques Norwegiens accuſés d'en avoir fait clandeſtinement le voyage, furent près de payer cette faute au prix de leur vie, & quoiqu'ils aſſuraſſent avec ſerment, qu'ils y avoient été jettés par une tempête, ils demeurerent long-temps en priſon, où ils furent traités avec beaucoup de rigueur. Ces ſortes de défenſes ſont toujours très-nuiſibles aux découvertes : elles empêchent le commerce avec le pays dont le voyage eſt interdit, & privent des connoiſſances qu'on en pourroit tirer. C'eſt cette prohibition qui a, particulierement, contribué à la perte de ce pays : quoiqu'il paroiſſe très-étonnant qu'on n'en ait plus eu aucune connoiſſance. On a ceſſé d'y avoir des relations depuis la fin du quatorzieme ſiecle, où une maladie épidémique emporta la plus grande

Cauſes de la peſte du Groenland.

An. 1389.

RELATION du Groenland. Chap. II.

An. 1389.

partie des Membres de la Compagnie privilégiée du Groenland, ce qui interrompit d'abord la correſpondance, & elle fut enſuite totalement rompue par une guerre qui ſurvint quelque tems après, entre la Suede & le Danemarck. La route de ce pays eſt devenue abſolument inconnue, & quelques efforts qu'on ait pu faire pour le retrouver, ils ont été, juſqu'à préſent, infructueux.

Recherche faite par Henningſon.

En examinant, dans la Chronique Danoiſe, la ſuite des Souverains qui ont ſuccédé aux Couronnes de Danemarck & de Norwege, depuis la Reine Marguerite, nous trouvons que pluſieurs ont été détournés par des vûes politiques, ou par des vûes de religion, de tenter la découverte de ce pays, & que ceux qui s'y ſont portés, ſemblent n'avoir pu y réuſſir par une eſpece de fatalité. Nous en voyons un exemple ſous le regne du Roi Frédérick II, pendant lequel un nommé Magnus Henningſon,

An. 1578.

ayant été envoyé en 1578, pour faire cette découverte, n'y put parvenir, à cauſe des temps contraires. Cependant il alla juſqu'à la vue du rivage, & quoique la mer fût par-

faitement libre, & qu'il ne fût retenu ni par les glaces ni par les bas fonds, ſon vaiſſeau fut arrêté, ſi l'on en veut croire le Chroniqueur, & tous les efforts qu'il fit pour débarquer, furent inutiles. Il attribue, avec plus de ſimplicité que de ſcience, cet événement à la grande quantité de pierres d'aiman dont il penſe que le terrein étoit rempli ſous les eaux. Si Magnus avoit connu le pouvoir du poiſſon nommé Rémore, dont on dit qu'un ſeul eſt capable d'arrêter un vaiſſeau qui vogue à toutes voiles, il n'auroit pas été ſurpris de ſe trouver immobile.

RELATION du Groenland Chap. II.

An. 1578.

L'année précédente, la Reine Eliſabeth avoit envoyé Martin Frobiſher pour faire des découvertes au Nord, mais les approches de l'hiver, & la quantité de glaces, l'empêcherent de gagner le rivage, enſorte qu'il fut obligé de revenir en Angleterre ſans aucun ſuccès.

Frobisher en tente la découverte : il trouve le nouveau Groenland.

En 1583, le même Navigateur partit pour une autre expédition ſemblable, & découvrit le nouveau Groenland. Les Habitans abandonnerent leurs huttes à ſon arrivée, ſaiſis d'une ſi grande terreur, que quel-

An. 1583.

RELATION du Groenland. Chap. II.

An. 1583.

ques-uns se jetterent dans la mer. Tous les efforts des Anglois pour adoucir ces Sauvages, furent infructueux : cependant ils se rendirent maîtres d'une vieille femme & d'un enfant, mais la femme jetta les cris les plus horribles quand l'enfant lui fut ôté. Leurs tentes étoient faites de peaux de baleines & de veaux marins, attachées à de longues perches, & bien garanties des vents d'est & de nord ; mais elles étoient ouvertes du côté de l'ouest & de celui du sud.

Férocité des Naturels.

Comme les Anglois suivoient la côte, ils virent la tête d'un monstre, avec une corne longue de près de quatre pieds, qui s'élevoit au-dessus de la surface de l'eau, ils descendirent à terre, où ils remarquerent que le sable brilloit comme de l'or, & ils en chargerent trois cents tonneaux. Ils firent plusieurs avances pour entrer en conférence avec les habitants, qui d'abord parurent n'en être pas éloignés, puisqu'ils firent signe aux Anglois de remonter plus haut en ramant dans la riviere. Frobisher entra dans une barque avec quelques soldats, mais voyant que les Sauva-

ges étoient postés en grand nombre entre les rochers, il ne voulut pas approcher trop près du rivage, crainte de quelque trahison. Il fit très-bien d'agir avec autant de prudence, & la conduite des Habitants fit bien connoître qu'ils avoient quelque dessein pernicieux. Entr'autres artifices dont ils se servirent pour l'attirer à terre, ils mirent un des leurs, qui paroissoit perclus & estropié, sur un rocher, avec une forte embuscade derriere, mais hors de la vue. Frobisher, qui soupçonna leur dessein, fit tirer un coup de canon sur le prétendu boiteux, qui se leva aussi-tôt sur ses pieds, & prit la fuite. Au bruit du canon, le rivage fut en un instant couvert des Sauvages, qui y accoururent de leur embuscade, & commencerent à jetter des pierres & des fleches sur la barque : mais une décharge les écarta bien-tôt, & ils prirent tous la fuite avec la plus grande précipitation.

An. 1583.

Description des Habitants

Ces peuples sont actifs, bien faits, de couleur olivâtre, & la trahison paroît former leur caractere. Ils sont couverts de peaux de veaux marins, cousues ensemble, avec du fil qu'ils

Relation du Groenland. Chap. II.

An. 1583.

ſont des nerſs des animaux. Les hommes & les femmes ſont habillés de même, & portent des eſpeces de culottes qui ont beaucoup de poches, & ils les rempliſſent de couteaux, d'aiguilles, de pelotons de laine, de miroirs, & de toutes les autres bagatelles qu'ils trouvent ſur le bord de la mer après les nauffrages. Leurs viſages ſont peints de couleur bleue, & ils portent de longs cheveux épars ſur leurs épaules. Leurs vêtements ſont très-lâches, & liés ſi négligemment qu'ils ſemblent n'avoir aucune notion de la honte dont fut frappé notre premier pere. S'il eſt vrai, comme le prétendent les Caſuiſtes, quelle eſt une ſuite néceſſaire de ſa chûte, on croiroit, à voir leur négligence à cet égard, que les effets de cette premiere faute ne ſont point paſſés juſqu'à eux. Ils n'ont d'autres richeſſes que leurs arcs & leurs fleches, dont ils ſe ſervent pour tuer le poiſſon, quand il nage à la ſurface de l'eau. Ils ont des canots couverts de peaux de veaux marins, qui ne contiennent qu'une ſeule perſonne.

De leurs barques ou canots.

Leurs plus grandes barques tien-

nent environ vingt hommes : elles ſont de bois, couvertes de peaux de baleine, & ils font des voiles avec les membranes intérieures des poiſſons. Ils ſe mettent hardiment en mer avec ces petits bâtimens, qui ſont très-forts, quoiqu'ils ne ſoient liés par aucun morceau de fer. Ils n'ont pas de chevaux, & leurs traineaux ſont tirés par de gros chiens fort dociles. Le climat ne produit & ne peut faire vivre d'animaux plus venimeux que les couſins & les araignées. Ils n'ont point de ſources d'eaux fraiche, & ils ſont obligés de boire de la neige fondue.



CHAPITRE III.

Chriſtiern IV, Roi de Danemarck, équipe une Fotte pour chercher le vieux Groenland. Découverte du nouveau : On y trouve quelque argent : On emmene cinq ou ſix Habitants captifs en Danemarck : Grande eſpérance de trouver de l'or ſur cette côte.

Le Roi de Danemarck fait chercher le vieux Groenland : on aborde au nouveau.

CHRISTIERN IV, Roi de Danemarck, voulant eſſayer de découvrir, ou plutôt de retrouver le Groenland, prit à ſon ſervice un Pilote Anglois, très-expérimenté, auquel il joignit un Danois, nommé Lindenau, qui connoiſſoit très-bien les côtes ſeptentrionales, & il les envoya avec trois vaiſſeaux dans ces mers. Ils ortirent du Sond, l'été de l'année 1605, & furent ſéparés par les glaces. L'Anglois fit route au ſud-oueſt, le Danois au nord-eſt, & le dernier aborda au nouveau Groenland. Les Habitants s'approcherent dans leurs canots, & l'on réuſſit aiſément à les engager à venir à bord,

An. 1605.

où

où on les régala de vin & de vieille huile : mais ils donnerent la préférence à cette derniere liqueur, dont ils burent avec avidité. Ils faisoient la plus grande estime du fer, & donnoient jusqu'à leurs armes & leurs habits, pour en avoir; mais ils paroissoient mépriser l'or & l'argent. Ils échangerent des peaux d'ours, des morceaux de corne de licorne & des peaux de veaux marins, pour des aiguilles, des couteaux, des miroirs & d'autres bagatelles.

RELATION du Groenland. Chap. III.

An. 1605.

Le Danois demeura trois jours sur la côte, sans oser descendre sur le rivage, & le quatrieme jour, il remit à la voile pour le Danemarck. Il emmena deux Habitants, qui marquerent tant de colere de se voir retenus, qu'on fut obligé de les lier. Leurs compatriotes firent leurs efforts pour les venger, du rivage, avec leurs fleches; mais quelques volées de canon les mirent bien-tôt en fuite.

On emmene quelques Habitants.

L'Anglois toucha en même-temps dans une autre partie du même pays, où il trouva de très-bons ports, & d'excellents pâturages. Les Naturels parurent plus réservés & moins con-

Relation du Groenland. Chap. III.

An. 1605.

fiants que ceux qui avoient eu commerce avec le Danois, car aussi-tôt qu'ils avoient obtenu ce qu'ils desiroient, ils se retiroient précipitamment avec des marques de frayeur. Quelques Anglois descendirent à terre bien armés, & trouverent que le terrein étoit excellent, quoiqu'il y eût beaucoup de roches, comme dans la Norwege. L'odeur sulphureuse dont tout l'air étoit rempli, leur fit juger que les montagnes devoient contenir une grande quantité de soufre & de matieres combustibles. D'environ cent livres de matiere minérale qu'ils y trouverent, & qu'on emporta en Danemarck, on en tira vingt onces d'argent pur. Ils firent prisonniers quatre des Habitants, & l'un d'eux, étant plus opiniâtre que les autres, on le jetta à terre d'un coup de crosse de mousquet, ce qui rendit ses compagnons plus doux. Aussi-tôt que les Habitants virent qu'on retenoit leurs compatriotes, ils fermerent le passage aux vaisseaux, mais il fut bien-tôt ouvert par quelques volées de canon. On emmena les trois prisonniers, qui furent présentés au Roi de Da-

nemarck, & on les trouva plus civilisés, & mieux faits que ceux qui furent amenés par le Danois : ils différoient aussi de langage, de mœurs & d'habillements.

RELATION du Groenland. Chap. III.

An. 1605.

L'année suivante, Christiern, qui avoit été content de ce voyage, envoya cinq vaisseaux commandés par le Danois Lindenau, avec ordre de suivre le cours des Anglois, & de faire route au sud-ouest; on mit les Sauvages à bord, pour servir d'interprêtes; mais il en mourut un dans la traversée. Lindenau arriva sur la côte de Groenland avec quatre vaisseaux, le cinquieme ayant été séparé par une tempête. Les Habitants accoururent de toutes parts en armes sur le rivage, & l'on jugea par leurs gestes & par leurs airs menaçans, que ce seroit une folie d'entreprendre de débarquer. On voulut cependant en faire l'épreuve en deux ou trois ports différents, mais on les trouva par-tout également sur la défensive : cependant on réussit à prendre cinq ou six Sauvages de ceux qui suivoient les vaisseaux à quelque distance, comme pour observer quelle route tenoient les Danois. On les

Nouvelle expéditiondans ce pays.

An. 1606.

Relation du Groenland. Chap. III.

mit ſur les vaiſſeaux, avec leur canots & leurs rames; mais il y en eut un, qui, de déſeſpoir ſe jetta dans la mer, où il ſe noya.

An. 1606.

Le valet de Lindenau, auſſi imprudent que courageux, s'imagina qu'il pourroit amener les Sauvages à entrer en compoſition avec les Chrétiens, & après pluſieurs inſtances, on lui permit d'aller à terre; mais il fut taillé en pieces avant d'avoir ſeulement avancé quelques toiſes. Lindenau, voyant qu'il ne lui étoit pas poſſible de faire aucun progrès dans ce pays, retourna en Danemarck, après un voyage très-fatigant & très-dangereux.

Expédition de Richardſon.

Quelque temps après, le Roi fit équiper deux vaiſſeaux pour une troiſieme expédition dans le Groenland, & il en donna le commandement à un nommé Richardſon, natif du Duché de Holſtein, accompagné de quelques-uns des Mariniers les plus expérimentés de Norwege & d'Iſlande. Le vingt-ſixieme jour après être ſortis du Sond, ils eurent la vue du Groenland; mais ils n'en retirerent aucun autre avantage, d'autant que le paſſage étoit tellement fermé

par les glaces, qu'il fut impossible d'approcher du rivage. Il se trouve fréquemment des étés où les glaces ne fondent point, soit que l'hiver ait été trop rigoureux, soit que la belle saison ne devienne pas assez chaude. Richardson séparé d'un de ses vaisseaux, craignit de se trouver embarassé dans les glaces, & revint en Danemarck, où il fut très-bien reçu du Roi, malgré son peu de succès.

RELATION du Groenland. Chap. III.

An. 1606.

Ce Monarque ne jugeant pas à propos de continuer à envoyer des vaisseaux à ses propres frais, il se forma une Compagnie de Marchands & de quelques personnes de qualité, sous le nom de Compagnie du Groenland. Ils équiperent deux vaisseaux pour le détroit de Davis, & aussitôt qu'ils y eurent jetté l'ancre, huit des Naturels vinrent à bord: mais pendant qu'ils étoient occupés à échanger des peaux & des cornes pour des miroirs & des aiguilles, le feu prit par hazard à un canon, ce qui les fit tous sauter dans la mer, où ils nagerent sous les eaux, jusqu'à ce qu'ils fussent fort éloignés du vaisseau. Cependant on les engagea par la suite à revenir, & ils acheverent

Il se forme une Compagnie.

Relation du Groenland. Chap. III.

An. 1606.

leur trafic. Leur façon de commercer étoit de mettre les effets des Danois & les leurs en deux monceaux & d'ôter de l'un ou d'ajouter à l'autre, jusqu'à ce qu'ils fussent contents.

On y trouve du sable qui paroît contenir de l'or.

Le Contre-maître d'un des vaisseaux, ayant remarqué une espece de sable pesant, où l'on voyoit beaucoup de particules semblables à de l'or, il en prit une charge, & se remit en mer le plutôt qu'il lui fut possible, disant à ses compagnons de voyage que leur fortune seroit faite à tous. Le Grand-Maître de Danemarck qui étoit du nombre des intéressés, fut aussi étonné de leur prompt retour, que flatté de ce qu'on lui dit au sujet de l'or. Il fit remettre aussi-tôt la charge entre les mains de quelques Rafineurs de Copenhague, mais ils l'assurerent qu'elle n'étoit de nulle valeur. Le Grand-Maître très-irrité, donna ordre au Contre-maître de jetter tout le reste de ce prétendu trésor dans la mer, sans parler à qui que ce fût de cette folie. Cet homme obéit & mourut quelque temps après, de chagrin de cette erreur. Cependant le Grand-Maître eut lieu de se repentir de sa

précipitation : on apporta des mines de Norwege du fable parfaitement femblable, d'où il fut tiré une quantité d'or affez confidérable, par des gens experts, au lieu que s'il avoit été entre les mains des Orfévres ignorants de Copenhague, ils l'auroient, fans doute, condamné, comme ils avoient fait le premier.

RELATION du Groenland. Chap. III.

An. 1606.

Dans ce voyage, on fe rendit maître de deux Naturels, qui faifirent l'occafion de fe jetter dans la mer, où vraifemblablement ils périrent, parce qu'ils étoient trop éloignés de terre, pour qu'on puiffe croire qu'ils y ayent abordé. Les Danois en rapporterent auffi cette corne, qu'ils voulurent vendre, comme nous l'avons dit, au Grand Duc de Mofcovie. Elle eft demeurée à Copenhague, & on l'eftimoit fix mille écus. Ils jugerent par les fignes des Sauvages, que l'intérieur du pays étoit habité par une Nation nombreufe, féroce & inhumaine, armée d'arcs & de fleches.

Sauvages amenés en Danemarck.

Les Sauvages qu'on amena en Danemarck y vécurent de lait, de fromage, de poiffon, de chair crue, & d'huile de Baleine; mais il ne fut

Relation du Groenland. Chap. III.

An. 1606.

jamais possible de les engager à manger de la viande cuite, ni a boire du vin. Deux de ces Sauvages s'échaperent & se mirent en mer avec leurs canots; mais ils furent repoussés par le vent, & reprirent terre à Schonen, à douze lieues de l'entrée du Sond, où on les reprit, & ils furent ramenés à Copenhague. Ils ne vécurent pas long-temps après leur retour, peut-être parce qu'on les garda alors avec plus de soin qu'auparavant.

Leurs efforts pour s'échapper.

On fit mettre cinq de ces Sauvages dans leurs canots, qu'ils firent voguer avec leurs rames, pour en donner le divertissement à l'Ambassadeur d'Espagne à la Cour de Copenhague. Quoiqu'ils n'eussent chacun qu'une rame, & que leur canot fût très-petit, ils surpasserent de vîtesse une barque de seize rameurs. L'Ambassadeur en fut très-satisfait, & les récompensa libéralement. Saisis d'une nouvelle ardeur, ils se servirent de cet argent pour s'équiper à la maniere des Allemands, avec des bottes & des éperons, & ils offrirent de servir le Roi comme cavaliers. On reconnut depuis, que cette proposition étoit un artifice pour

qu'on veillât moins ſur eux, & pour ſe ſauver plus aiſément ; en effet, il y en eut deux qui réuſſirent à s'échapper, mais on en reprit un, & l'autre fut englouti vraiſemblablement par les flots. Il y a tout lieu de croire que ce dernier, qui devança les gens qui le pourſuivoient, avoit une famille dans ſon pays, car il ne voyoit jamais une femme avec un enfant dans ſes bras, ſans ſoupirer amérement.

RELATION du Groenland. Chap III.

An. 1606.

Ils mourent tous faute d'y réuſſir.

Ils moururent tous de mélancolie en très-peu de temps l'un après l'autre, à l'exception de deux, qui vécurent douze ans en Danemarck. Il y en eut un, qui fut employé par le Gouverneur de Coldingen, à la pêche des perles, dont il y a une aſſez grande quantité dans les environs de cette Ville : mais par l'avarice de cet homme, on lui fit faire un travail ſi rude qu'il en mourut de fatigue, étant obligé de plonger ſous la glace au milieu même de l'hiver. L'autre Sauvage, inconſolable, ſe mit encore une fois en mer, & rama juſqu'à trente lieues, mais il fut encore ramené. On voulut lui faire entendre qu'il lui étoit abſolument

Relation du Groenland. Chap. III.

An. 1606.

impoſſible de gagner le Groenland : il parut être d'un autre ſentiment, & répondit qu'il auroit ſuivi la côte de Norwege, juſqu'à une certaine pointe, & auroit enſuite traverſé la mer, en ſuivant la direction des étoiles. Il ne vécut que peu de temps après cette tentative, & mourut vraiſemblablement de chagrin de n'avoir pu réuſſir.

Leur ſtupidité.

Tout le temps qu'ils paſſerent en Danemarck, ils parurent de la plus grande ſtupidité : quelques ſoins qu'on employât, on ne put leur donner qu'une très-foible teinture de la Langue Danoiſe, & il fut abſolument impoſſible de leur inculquer les plus légeres notions de la Religion Chrétienne, quoique pluſieurs hommes ſavants s'appliquaſſent à leur inſtruction. Cependant ils paroiſſoient avoir quelque eſpece de culte : on leur voyoit ſouvent fixer les yeux vers le ciel, & marquer de la dévotion pour le ſoleil levant. Ils étoient aſſez bien faits quoique petits, d'un teint baſanné, avec des nez larges & de groſſes levres.

La maniere la plus probable d'expliquer la perte du Groenland, eſt

de ſuppoſer que les glaces venant du nord-oueſt, ont totalement fermé le paſſage entre ce pays & l'Iſlande, où elles auront eu d'autant plus de facilité à ſe raſſembler, que ſuivant les Chroniques Iſlandoiſes, il y a entre les deux, une grande quantité d'iſles & de rochers. C'eſt en cherchant à retrouver ce paſſage, que les Pilotes ont été jettés ſur le cap Farewell & dans le détroit de Davis, où ils ont découvert le pays qu'on a nommé nouveau Groenland.

RELATION du Groenland. Chap. III.

An. 1606.

CHAPITRE IV.

M. Chancellor jette les fondements d'un commerce avec la Ruſſie: Il deſcend au port Saint Nicolas: Abrégé d'un voyage de Sir Hugues Willoughby à la mer Glaciale, pour chercher un paſſage au nord-eſt: Il périt avec tous ſes gens par le froid: Premiere découverte du Spitzbergen.

APRÈS la découvette du cap de Bonne-Eſpérance, & celle de la Chine & du Japon, que les Portugais firent enſuite, d'autres Nations

Tentatives des Anglois, pour trouver un paſſage.

Relation du Groenland. Chap. IV.

An. 1606.

essayerent de trouver un passage plus court pour gagner ce pays par les parties de l'Amérique, situées au nord & au nord-ouest. Ensuite on fit des tentatives du côté du nord-est, dont la premiere fut celle des Anglois, sous le regne d'Edouard VI. Il se forma alors une Compagnie, composée des principaux Sujets de la Nation, pour la découverte des pays inconnus, & elle équipa trois vaisseaux, qui furent mis sous les ordres de Sir Hughes Willoughby & de Richard Chancellor, pour trouver s'il étoit possible, un passage au nord-est, qui conduisît à la Chine, par la mer de Tartarie.

Chancellor fut séparé des autres à la hauteur de Wardhuc & de la Laponie, par les grands vents & par les brouillards. Il croisa quelque temps dans ces mers, avec l'espérance de les rejoindre, & trouva par hazard la baye de Saint Nicolas, qui appartenoit à la Moscovie, & qui n'étoit nullement connue des Européens. Le Grand Duc étoit alors en guerre avec les Livoniens ; cependant Chancellor se rendit auprès de ce Prince, fit un traité avec lui, &

établit un commerce, que les Anglois ont continué depuis, avec grand ſuccès.

RELATION du Groenland. Chap. IV.

An. 1606.

Sort funeſte de Willoughby.

Sir Hughes Willoughby, après avoir long-temps erré, trouva enfin, au ſoixante-douzieme degré de latitude, une terre que quelques cartes ont toujours nommés depuis, pays de Sir Hughes Willoughby. Il continua ſon cours en ſuivant la côte, juſqu'à ce qu'il entra dans un port inconnu de la Laponie, nommé Areina Keceas, où les approches de l'hiver, l'obligerent de demeurer. De cet endroit, il envoya trois hommes au ſud-oueſt, pour reconnoître le pays & les Habitants: d'où ils revinrent ſans en avoir rien appris, & ſans avoir vu aucunes marques qu'il fût peuplé. Il en envoya d'autres à l'oueſt & au ſud-eſt, qui eurent auſſi peu de ſuccès que les premiers.

Cette contrée parut alors déſerte, parce qu'aux approches de l'hiver, les Habitants ſe retirent dans l'intérieur des terres, où le froid eſt moins vif que ſur les côtes qu'ils habitent ordinairement durant l'été. Quelques Pêcheurs vinrent par hazard au même endroit, l'année ſui-

Relation du Groenland. Chap. IV.

An. 1606.

vante, & ils y trouverent Willoughby avec les équipages de ses deux vaisseaux, montant à soixante & douze hommes tous morts de froid. Ils trouverent aussi son journal dans son cabinet, où étoit écrit le récit de cette expédition. Le corps de Willoughby fut rapporté à Londres par un vaisseau Anglois, appartenant à la Compagnie de Russie, & il fut enterré honorablement.

Le commerce qu'on avoit établi avec la Russie, rendit les côtes du Nord plus connues aux Anglois : ils y remarquerent plusieurs des poissons qu'on nomme chevaux marins, & envoyerent des vaisseaux pour en faire la pêche, particuliérement à cause de leurs dents, qui sont très-estimées en Moscovie.

Le cheval marin est très-fort, aussi gros qu'un bœuf, avec quatre pieds, & la peau très-épaisse. Il pese quelquefois jusqu'à quatre cens livres : sa tête est fort grosse, il a deux dents aussi blanches que l'ivoire, dont chacune a un pied de l'ong ; & c'est pour ces dents qu'on le chasse avec tant d'ardeur. Ces animaux sont fort attachés à leur petits, & en apportent

quelquefois deux ensemble. Il est très-difficile de les chasser dans l'eau parce qu'ils y sont d'une force prodigieuse; mais on les prend aisément sur la glace, où leurs lourdes masses & leurs pieds trop courts les empêche de faire grande résistance. On les frappe sur la tête, parce que toute autre partie de leurs corps est invulnérable. Les Russes les appellent Morses, & les Hollandois Walnissels.

RELATION du Groenland. Chap. IV. An. 1606.

Leur chair fournit de très-bonne huile: on trouvoit d'abord une grande quantité de ces animaux vers l'endroit que les Hollandois appellent l'Isle des ours, & les Anglois l'Isle des cerises; mais les épreuves qu'ils ont souffertes de la cruauté des hommes, les ont instruits à se retirer en mer à l'approche des Européens, & la pêche en est devenue très-dangereuse & très-difficile.

Découverte du Spitzbergen. An. 1610.

En l'année 1610, la Compagnie Angloise, dont nous avons déjà parlé, envoya Jean Pool dans la mer Glaciale, où il s'avança jusqu'au Spitzbergen, qu'on croit faire partie du Groenland, & qui avoit déjà été découvert en 1596, par les Hollandois, dans leur troisieme voyage à

RELATION du Groenland. Chap. IV.

An. 1610.

la nouvelle Zemble. Pool y vit un grand nombre de baleines, & la Compagnie envoya l'année ſuivante deux vaiſſeaux ſous ſes ordres, pour faire la pêche. Il y eut un grand ſuccès ; mais ces deux vaiſſeaux eurent enſuite le malheur de périr, & Pool, ainſi que les équipages, furent ramenés en Angleterre par un bâtiment de leur Nation, que le hazard avoit jetté à cette latitude.

An. 1612.

En 1612, deux autres vaiſſeaux Anglois, firent voile pour le même pays, & rencontrerent ſur la côte, un navire Hollandois, qu'ils forcerent à revenir, ſans aucune cargaiſon.

An. 1613.

En 1613, cette Compagnie obtint du Roi Jacques, une patente pour exclure tous autres, tant Anglois qu'Etrangers, de l'avantage de ce commerce. Les Intéreſſés firent armer ſept vaiſſeaux pour en chaſſer toutes les autres Nations, & même ceux de leurs compatriotes qui voudroient naviguer dans le même pays. Cependant, les deux années ſuivantes, les Hollandois firent pencher la balance de leur côté, & s'emparerent de ce commerce, ſoutenus par dix-huit bons vaiſſeaux & par quatre

frégates, chacune de trente canons, & les Anglois qui n'en avoient que de quinze pieces, n'oserent le leur disputer; mais en 1616 & 1617, ils reprirent l'ascendant sur les Hollandois. En 1618, les derniers retournerent avec une forte escadre, & non-seulement s'opposerent aux Anglois, mais même, ils les attaquerent, les pillerent & les forcerent à la retraite.

RELATION du Groenland. Chap. IV.

An. 1618.

Cette contestation ayant duré long-temps, les deux parties, se lasserent enfin de la soutenir, & ce commerce devint libre aux navires de toutes les Nations.

Différentes Nations s'en attribuent la découverte.

Les Hollandois fondoient leur droit sur ce qu'ils prétendoient en avoir fait les premiers la découverte, & les Anglois soutenoient que cet avantage leur appartenoit, en disant que ce devoit être le pays trouvé par Hughes Willoughby, qui, vraisemblablement, s'étoit trompé de dégrés, & avoit écrit 77, au lieu de 72, puisqu'il n'y avoit aucune terre à cette derniere latitude. Le Roi de Danemarck avoit aussi de fortes prétentions, parce qu'il regardoit ce pays, comme faisant par-

RELATION du Groenland. Chap. IV.

An. 1618.

tie du vieux Groenland, qui avoit été tributaire de la Couronne de Norwege, & il ſoutenoit ſes droits par quelques vaiſſeaux de guerre ; mais ils étoient trop foibles, pour forcer les autres Nations a reconnoître ſa ſupériorité, ou a lui payer un tribut, comme il le prétendoit.



CHAPITRE V.

Description des Animaux & des Végétaux du Spitzbergen, ainsi que du climat de ce pays. De différentes especes de Baleines : De la maniere d'en faire la pêche & d'en tirer l'huile.

RELATION du Groenland. Chap. V.

An. 1618.

Description du Spitzbergen.

LE Spitzbergen, ou nouveau Groenland, est le pays le plus septentrional dont on ait eu, jusqu'à présent, connoissance; & il s'étend depuis le soixante-seizieme degré de latitude, jusqu'au quatre-vingtieme. On le nomme Spitzbergen, à cause de ses hautes montagnes qu'on voit de très-loin en mer, & qui n'ont point de fonds solide, étant seulement composées d'un gros sable, mêlé de pierres plates, assez semblables à nos ardoises. Il n'est habité que par des ours blancs, qui vivent sur la glace, aussi gros & aussi forts que des bœufs: par des renards de diverses couleurs, gris, blancs & noirs: par des rennes, animaux qui ressemblent assez aux cerfs, mais plus

Relation du Groenland. Chap. V.

An. 1618.

petits, & avec des cornes plus unies. Ils se nourrissent d'une mousse d'un verd pâle, qui pousse sur le sable & sur les pierres : ils sont fort maigres tant que la neige est épaisse sur la terre ; mais aussi-tôt qu'elle commence à se fondre, ils deviennent excessivement gras, & ont souvent deux pouces de graisse sur les côtes : ils approchent des hommes plutôt qu'ils ne les évitent ; & quoiqu'ils se dispersent au bruit du canon, ils reviennent bien-tôt au même endroit, & sont si doux qu'il est aisé de les prendre par les cornes, ou de les tuer sur la place.

Ce pays est extrêmement froid ; & quoique dans l'été, le soleil y demeure plus de six semaines sur l'horison, ce qui forme un jour continuel, la rigueur de l'air n'y est cependant que de très-peu diminuée. Plus le ciel y est serein, & plus on trouve de vivacité dans l'air : mais l'humidité qui s'éleve des montagnes, rend encore souvent le froid plus pénétrant : & quelquefois l'air y est si chargé de brouillards, qu'il est difficile de distinguer plus loin que la longueur d'un vaisseau, ensorte qu'il

n'y a qu'une avarice insatiable qui puisse porter les hommes à visiter cet affreux pays.

Relation du Groenland. Chap. V. An. 1618.

Le terrein ne produit ni arbres ni arbrisseaux; cependant ceux qui vont y faire de l'huile, y trouvent autant de bois qu'il leur est nécessaire. Chaque marée en apporte une grande quantité sur le rivage, & il paroît assez difficile d'expliquer d'où il peut venir: mais on en voit de même sur toutes les côtes septentrionales. On y trouve quelques canards sauvages, & un petit nombre d'autres oiseaux, particulierement des perroquets, qui different de ceux des Indes, en ce qu'ils n'ont pas la même docilité, & en ce que leurs pieds sont comme ceux des oies. Il n'y a point de petits poissons, excepté des merlus, mais en très-petite quantité.

La côte est présentement fréquentée chaque année par des vaisseaux de toutes les Nations, qui y viennent pour la pêche, parce que l'huile qu'on tire dn poisson, rapporte un profit très-considérable. Chaque Peuple a son port particulier, ou son lieu de station, ses huttes, ses chaudieres, & les autres instruments nécessaires

Relation du Groenland. Chap. V.

pour tirer l'huile : on les y laiſſe tous les ans, quand la ſaiſon force à quitter la côte.

An. 1618.

Deſcription des baleines.

Les Etats Généraux ont accordé des patentes à quelques Particuliers à l'excluſion de tous autres, pour faire la pêche de la baleine, au Spitzbergen : mais il y a auſſi des Aventuriers Hollandois, qui ſe rendent ſur la côte du Groenland, & ne deſcendent jamais à terre. Les baleines qu'ils pêchent en mer, ils en coupent la chair en petits morceaux qu'ils mettent dans des tonneaux & les emportent en Hollande, où ils font l'huile comme on le fait au Spitzbergen. Cependant elle acquiert une odeur forte, qui vient de ce que la chair eſt gardée trop long-temps, ce qui la rend déſagréable, & elle ſe vend à plus bas prix que celle de la Compagnie.

On diſtingue deux différentes claſſes de baleines, les noires & les blanches, qu'on ſubdiviſe encore en diverſes eſpeces. Les blanches ſont ainſi nommées, parce qu'elles ont une eſpece de harnois de coquilles blanches ſur le dos. Entre les noires, on en remarque de diverſes ſortes :

celles qu'on appelle à nageoires, sont les moins recherchées, d'autant qu'elles sont aussi sauvages que maigres. Les deux meilleures especes, sont celles qui ont comme un tuyau, ou plutôt un puits sur la tête, où se trouve le *sperma ceti*, & celles qu'on appelle de la grande baie, qui sont les plus grosses & les plus grasses, par conséquent les plus estimées. Nous allons en donner une description abrégée, ainsi que de la maniere de les pêcher.

La grande baie est très-grosse & très-pesante, ce qui en rend la pêche plus facile : sa tête seule est égale au tiers de son corps : ses yeux ne sont pas plus grands que ceux d'un bœuf, & la prunelle n'est que de la grosseur d'un pois : au lieu d'oreilles, elle a seulement deux petites ouvertures presque imperceptibles ; mais au dedans de la tête & sous ces ouvertures, sont deux oreilles très-bien formées, & elle a le sens de l'ouie très-actif : elle porte deux trous sur le haut de la tête, qui lui servent à respirer & à rejetter l'eau qu'elle a avalée & qu'elle lance quelquefois en grande quantité, à une hauteur considérable.

Relation du Groenland. Chap. V.

An 1618.

Sa langue qui peſe environ ſix cents livres, eſt de dix-huit pieds de longueur & de dix de largeur, ſi épaiſſe que le plus grand homme, ne peut porter la vue deſſus. Elle eſt environnée de crins épais, aſſez reſſemblants à ceux du cheval, & qui tiennent à la ſubſtance qu'on appelle improprement, côte de baleine. On trouve environ huit cents de ces eſpeces de nerfs, couchés les uns ſur les autres dans la bouche de l'animal, qui a de profondeur, depuis quatre juſqu'à cinq toiſes. Les levres ſont larges & épaiſſes, & peſent au moins ſix milliers : mais il n'y a point de dents. Son goſier eſt extrêmement étroit, & il eſt rare qu'on trouve autre choſe dans ſes inteſtins, qu'une mouſſe qui ſe forme au fond de la mer, & une eſpece d'araignée, qui couvre ſouvent la ſurface de l'eau. Les Marins la regardent comme une marque certaine qu'il y a des baleines aux environs ; mais il paroît que ces araignées ne contribuent que très-peu à leur nourriture, & l'on croit en général, qu'elles ne vivent que de l'eau de la mer avec laquelle elles avalent par hazard ces inſectes.

Depuis

RELATION du Groenland. Chap. V.

An. 1618.

Depuis la tête jusqu'au milieu du corps, la baleine est extrêmement grosse; mais elle va ensuite en diminuant jusqu'à la queue, dont l'extrémité est d'environ deux pieds d'épaisseur, sur près de vingt-sept pieds de longueur. On se sert de cette queue pour faire des billots à hacher, parce qu'elle est beaucoup plus forte, & d'un meilleur usage que presque tous les bois qu'on y peut employer. La principale force de l'animal, consiste dans cette partie & dans ses nageoires qui ne s'élevent point au-dessus, comme il arrive à tous les autres poissons quand ils nagent. Les parties naturelles du mâle, qui ont environ quatorze pieds de long sur un pied d'épaisseur, sortent en dehors comme celles des animaux terrestres, & celles de la femelle, qui ont quelque ressemblance avec notre espece, s'ouvrent & se ferment, suivant les occasions. Elles ne portent qu'un petit à la fois, qui les suit par-tout, & s'attache à leurs mamelles. Le corps du mâle a depuis soixante pieds jusqu'à soixante & dix de longueur: mais la femelle est plus grande.

Relation du Groenland. Chap. V.

An. 1618.

Du poiſſon à épée.

Le poiſſon à épée, eſt commun dans ces mers : il a de longueur environ ſept à huit pieds, il eſt très-fort; & il arrive ſouvent, qu'après l'avoir frappé avec le harpon, il fuit avec tant d'impétuoſité, qu'on eſt obligé de couper la corde, parce que la chaloupe ne peut le ſuivre. Ce poiſſon eſt un ennemi très-dangereux pour la baleine, qui l'évite autant qu'il lui eſt poſſible: mais ils l'attaquent un grand nombre à la fois, lui arrachent peu à peu ſes nageoires qui font ſa principale force, pendant qu'elle donne de grands coups de toutes parts avec ſa queue, pour les écarter, juſqu'à ce que ſes forces ſoient épuiſées. Alors ils entrent dans ſa bouche & lui dévorent la langue; auſſi voit-on ſouvent, ſur la ſurface de la mer, des baleines mortes, dont cette partie eſt totalement rongée.

Le poiſſon nommé licorne, eſt auſſi ennemi déclaré de la baleine, & il lui enfonce ſa corne le plus avant qu'il le peut, dans les côtés, toutes les fois qu'il la rencontre.

Pêche de la baleine.

Voici la maniere dont on pêche ordinairement la baleine : on envoye trois chaloupes après elle avec

ſix hommes dans chacune, & l'un d'eux porte un harpon, qui eſt un inſtrument de fer recourbé & barbu, afin qu'il ne ſorte point quand on en a frappé ce peſant animal. Les Pêcheurs prennent garde à ne ſe pas expoſer aux coups de la queue, & ils ſe tiennent ſur leurs rames, ou ne les font agir que très-doucement, pour ne pas être entendus de la baleine. Le Harponeur de la chaloupe qui eſt le plus à portée, prend ſon temps pour lui lancer le harpon, qui eſt attaché à une corde longue de deux cents braſſes, même plus; auſſitôt que la baleine en eſt frappée, elle plonge avec tant de vîteſſe, que ſi les hommes n'avoient pas l'attention de tenir la corde bien mouillée, elle prendroit feu par le frottement contre la chaloupe, où elle répand ſeulement de la fumée. Il y a auſſi un homme chargé de filer la corde à meſure que la baleine s'éloigne, parce que s'il arrivoit qu'elle ſe mêlât, la chaloupe ſeroit en grand danger d'être ſubmergée. S'il ne ſe trouve pas aſſez de corde dans une chaloupe, celle qui en eſt la plus proche y ſupplée, & lui en jette pour l'alonger;

Relation du Groenland. Chap. V.

An. 1618.

mais cela ferviroit très-peu, fi l'animal n'étoit pas obligé de reparoître fur la mer pour refpirer, après avoir couru quelques centaines de braffes fous l'eau; & elle fait alors un rugiffement fi fort, qu'on l'entend de plus d'une demi lieue. Auffi-tôt qu'on la revoit, le Harponeur la frappe une feconde fois, & après ce coup, on lui enfonce des lances qu'on peut retirer aifément après l'avoir bleffée, afin de la fatiguer, jufqu'à ce que fes forces foient épuifées : car avant ce tems, aucun Pêcheur n'oferoit s'avancer à la portée de fes nageoires ou de fa queue. On en approche de plus en plus, & l'on s'efforce de la bleffer fous les nageoires, qui paroît être l'endroit le plus fenfible : mais quand on réuffit à la frapper dans les poumons ou dans le foie, le fang rejaillit à la hauteur du mât d'un grand vaiffeau. On la laiffe enfuite fe débattre d'elle-même; elle fe bat le corps avec fes nageoires, & frappe de fa queue avec tant de force, qu'il femble qn'on entende le bruit d'un canon, & que la mer en eft toute couverte d'écume. Pendant tout ce temps, elle refte à la

An. 1618.

ſurface de l'eau pour reſpirer, & les chaloupes ſont quelquefois obligées de la ſuivre trois ou quatre lieues, juſqu'à ce qu'elle ait totalement perdu ſes forces : alors elle tombe ſur un côté ; & quand elle eſt morte, on la voit entierement ſur le dos ; après quoi, il n'y a plus de difficulté à la traîner juſqu'au rivage ou à la remorquer juſqu'au vaiſſeau. Le premier jour, elle n'eſt qu'à fleur d'eau ; le ſecond, elle s'éleve de ſix à ſept pieds au deſſus, & le troiſieme, elle eſt quelquefois plus haute que le bord du bâtiment. On a dans chaque navire, un homme qui entend à la découper : il commence par lui ouvrir le ventre, d'où il ſort un bruit ſemblable à un rugiſſement & une odeur très-infecte. Cet homme ſépare la chair d'avec les os, & la coupe en morceaux de deux ou trois cents livres chacun, qu'on met à bord ou ſur le rivage, ſelon ce qu'on trouve le plus commode ; après quoi on les coupe en plus petites pieces, pour les jetter dans la chaudiere, où l'on en tire l'huile, en les y faiſant bouillir : enfin, on met cette huile dans des bariques,

pour l'usage des différentes Nations.

Relation du Groenland. Chap. V.

An. 1618.

Il y a trois Harponeurs sur chaque vaisseau; on donne à chacun, dix livres sterlings par baleine qu'on pêche, & quelquefois un vaisseau en trouve neuf ou dix. Une baleine produit, depuis soixante, jusqu'à cent bariques d'huile, qui se vend trois ou quatre livres sterling la barique, & quelquefois davantage. Pour l'encouragement de cette pêche, le Parlement de la Grande-Bretagne a accordé une récompense de quarante schellings par tonneau, aux vaisseaux destinés pour le Groenland, ce qui a considérablement augmenté le nombre des bâtiments qui vont y pêcher depuis quelques années.



MONK, An. 1619.

CHAPITRE VI.

Voyage du Capitaine Monk dans la Mer Glaciale.

Exactitude du Capitaine Monk.

APRE'S avoir donné un récit abrégé du vieux & du nouveau Groenland, ainſi que de la pêche de la baleine, nous allons parler du voyage que fit le Capitaine Monk, pour trouver, au nord-oueſt, un paſſage entre le Groenland & l'Amérique, qui pût conduire aux Indes Orientales. Nous avons choiſi ce Voyageur par préférence, non-ſeulement parce qu'il étoit le plus habile marin de ſon tems, mais encore parce que ſon exactitude eſt ſi bien reconnue, qu'aucun de ceux qui ont ſuivi le même cours, n'a pu le contredire dans la plus légere circonſtance.

Le Capitaine Monk fut employé pour cette expédition par Chriſtiern IV, Roi de Danemarck, qui lui fit donner deux bons vaiſſeaux montés de ſoixante & quatre hommes, avec ordre de ſuivre les côtes

Relation du Groenland. Chap. VI.

An. 1619.

des détroits, qui avoient pris le nom d'Hudſon, Voyageur Anglois, lequel y avoit été tué quelques années auparavant, par une mutinerie de ſes gens.

Il met à la voile, pour faire des découvertes.

Monk ſortit du Sond, le 16 de Mai 1619, & le 20 de Juin, il double le Cap Farewel, qui eſt un pays de rochers, couvert de glaces & de neiges, au ſoixante & deuxieme degré, trente minutes de latitude ſeptentrionale. Il fit voile au nord-eſt, pour gagner les détroits d'Hudſon, & fut un peu retardé par les glaces, ſans qu'elles lui cauſaſſent aucun autre dommage, parce qu'il y avoit aſſez de largeur. Ce qu'il eut de plus remarquable, fut que le vent devint un jour ſi fort & ſi froid, que les voiles ſe roidirent comme une piece de glace, ce qui les mit abſolument hors d'état de ſervir; & que le lendemain à midi, la chaleur étoit ſi étouffante, que les gens d'équipage furent obligés d'ôter leurs habits & de faire la manœuvre en chemiſe.

Il prend terre dans le détroit d'Hudſon.

Le 17 de Juillet, ils arriverent aux détroits d'Hudſon, auxquels ils donnerent le nom de détroits de Chriſtiern, par honneur pour le Roi de

RELATION du Groenland. Chap. VI.

An. 1619.

Danemarck. Ils débarquerent dans une isle, vis-à-vis du Groenland, & quelques-uns des gens s'étant avancés pour reconnoître le pays, y trouverent des traces d'hommes; mais ils n'en rencontrerent aucun. Les habitants parurent le lendemain, marquerent une grande surprise à la vue des Danois, & s'avancerent vers eux avec des signes d'amitié, mais en tenant toujours les yeux attachés sur leurs armes, qu'ils avoient cachées derriere un monceau de pierres. Les Danois réussirent à leur en couper la communication, ce qui causa le plus grand chagrin à ces honnêtes sauvages, qui demanderent, avec les marques de la plus parfaite soumission, qu'on les leur rendît, faisant entendre par leurs signes, qu'elles étoient leur unique ressource pour trouver leur subsistance. Leurs prieres ne furent pas infructueuses; non-seulement les Danois leur remirent leurs armes, mais ils leur firent encore présent de quelques bagatelles, & les sauvages en marquerent leur reconnoissance, en apportant aux vaisseaux, plusieurs sortes de poissons & d'oiseaux.

Relation du Groenland. Chap. VI.

An. 1619.

On donna un petit miroir à l'un d'entre eux, qui marqua la plus grande joie de ce préſent. Il s'y regarda deux ou trois fois, le ſerra fortement contre ſon ſein, & prit la fuite avec la plus grande vîteſſe, comme s'il eût craint qu'on ne le lui enlevât.

Ils donnerent des marques d'une amitié particuliere à l'un des gens de Monk, qui avoit de longs cheveux noirs & le teint baſanné, ce qui le rendoit aſſez ſemblable à ces ſauvages. Ils s'imaginerent peut-être que cet homme étoit né dans leur pays, & qu'il avoit été emmené dans ſon enfance en Danemarck : cette diſtinction divertit beaucoup tout le reſte de l'équipage.

Le 22 de Juillet, Monk abandonna cette iſle; mais à cauſe de quelques bas fonds, cauſés par les glaces, il fut obligé de jetter l'ancre le 28, entre deux autres iſles où il y avoit quelque abri. Il fit avancer ſes vaiſſeaux le plus près qu'il lui fut poſſible du rivage de l'une de ces iſles, & même en cet endroit, il falloit employer la plus grande induſtrie pour les garantir d'être endommagés

par les glaces, que les vagues leur poussoient avec violence. Ils y trouverent de très-bon talc, dont ils remplirent plusieurs tonneaux : & virent aussi beaucoup de petites isles dans les environs, mais la mer étoit trop forte pour se hazarder d'y descendre. Ils étoient au soixante & deuxieme degré de latitude, environ cinquante lieues dans les détroits; & Monk nomma la baye où il jetta l'ancre, Hareford, à cause de la grande quantité de lievres qu'il vit en cet endroit.

RELATION du Groenland. Chap. VI.

An. 1619.

Le 10 d'Août, il quitta cet ancrage, & fit route à l'ouest-sud-ouest, ayant le vent au nord-est : le lendemain ils gagna la partie méridionale des détroits, du côté de l'Amérique, & jetta l'ancre près d'une grande isle, qu'il nomma l'isle des Neiges, parce qu'elle en étoit toute couverte.

Il se détermine à passer l'hiver dans ce pays.

Il en partit le 20 du même mois, fit voile nord-ouest & ouest-nord-ouest, dans la baye d'Hudson, jusqu'à ce qu'il fut arrivé à soixante & trois degrés, vingt-minutes, où il se détermina à hiverner dans un endroit qu'il appelle le nouveau Danemarck, donnant le nom de port

Relation du Groenland. Chap. VI.

An. 1619.

d'hiver de Monk, à la partie où il se trouvoit. Il fit remorquer ses vaisseaux dans une petite anse, où ils étoient à couvert contre l'inclémence des temps, après quoi ses gens éleverent des huttes pour y passer l'hiver, près d'une riviere qui n'étoit pas encore gelée au mois d'Octobre, quoique toute la mer des environs fût prise de glaces.

Le 7 d'Octobre, le Capitaine Monk essaya de remonter une riviere dans une chaloupe ; mais il en fut empêché par une cataracte. Il fit quatre lieues dans le pays, pour chercher des habitants, & n'en ayant découvert aucun, il retourna à ses vaisseaux par un autre chemin. Il y rencontra une image de pierre, avec des griffes & des cornes, comme on représente le diable, & près de cette figure, environ huit pieds de terre, entourée de petites pierres. Il y avoit d'un côté un petit monceau de pierres plates, mêlées avec de la mousse d'arbres, & de l'autre côté, trois charbons posés en travers sur une grande pierre plate, soutenue de deux autres ; ce qui lui donnoit quelque ressemblance avec un autel. Il

en rencontra depuis, plusieurs autres pareils, & près d'eux, des traces de pieds humains; cependant il ne put découvrir aucuns habitans. Il y a tout lieu de penser qu'ils offroient des sacrifices en ces endroits, soit au feu, soit avec du feu, puisqu'on vit aux environs plusieurs os, qui venoient, sans doute des victimes, dont les sacrificateurs avoient mangé la chair crue. On y trouva aussi quelques chiens muzelés, & des troncs d'arbres qui avoient été coupés par la racine avec des instruments de fer, ce qu'on reconnut en les examinant avec attention. On remarqua encore des trous dans la terre, qui parurent avoir été destinés à recevoir les pieux de quelques tentes, & plusieurs morceaux de peaux d'ours, de loups, de veaux marins, & de quelques autres animaux. On jugea qu'elles avoient servi d'habits aux habitants, d'où Monk conclut qu'ils menoient une vie errante, comme les peuples de la Tartarie & de la Laponie.

An. 1619.

Quand les gens de Monk eurent construit des huttes très-closes, ils y mirent du bois & des oiseaux

RELATION du Groenland. Chap. VI.

An. 1619.

ſauvages pour s'en ſervir pendant l'hiver. Le Commandant eut le bonheur de tuer de ſa main, un ours blanc qui lui ſervit de nourriture, de même qu'à ſes gens, & ils ne la trouverent nullement déſagréable. Ils eurent auſſi en abondance des lievres, des perdrix & d'autres oiſeaux, ainſi que des renards noirs & des martres.



CHAPITRE VII.

Monk perd tout son monde par le froid, à l'exception de deux hommes : Il retourne en Danemarck : Il projette une seconde expédition pour la Mer Glaciale : mais il perd la vie par un événement singulier.

Phénomene que Monk remarque.

An. 1620.

LE 27 de Novembre, Mouk & ses gens virent un phénomene de trois soleils, & ils en observerent encore deux, le 24 de Janvier suivant. Le 10 de Décembre, vieux style, à huit heures du soir, il y eut une éclipse de lune, & peu de temps après, cet astre fut entouré d'un cercle très-brillant, avec une croix qui le coupoit. Ce phénomene sembloit présager les malheurs qui étoient prêts à leur arriver.

Le froid devint si excessif, que ni la bierre, ni le vin, ni l'eau-de-vie, ne purent y résister, toutes ces liqueurs gelerent, & les vases qui les contenoient furent brisés en morceaux. Les hommes furent obligés

Relation du Groenland. Chap. VII.

An. 1620.

pour boire, de les rompre avec des haches & de les faire fondre au feu : ils mesurerent de la glace qui avoit trois cents soixante pieds d'épaisseur, & malgré tous les moyens dont ils se purent servir, & toutes leurs forces, les Danois ne purent résister à une saison aussi rigoureuse. Ils moururent les uns après les autres de dyssenterie, accompagnée de tranchées, en si peu de temps, qu'au commencement de Mars, le Capitaine fut obligé de monter en sentinelle à son tour, faute de monde, pour en remplir le poste.

Etat fâcheux où il se trouve réduit.

Au printems, les maladies de ceux qui avoient résisté devinrent plus fâcheuses, leurs dents s'ébranlerent, & leurs gencives s'enflerent, de façon qu'ils ne pouvoient plus prendre d'autre nourriture que du pain & de l'eau. Peu de temps après, le scorbut qui se joignit à leurs autres maux, augmenta encore leur affliction ; & au mois de Mai, il en mourut un si grand nombre, qu'il ne restoit pas assez de bras pour les enterrer, encore ceux qui étoient demeurés vivants, ne pouvoient presque se remuer par la foiblesse & la

maladie. Pour comble de misere, le pain vint à leur manquer, & ils ne purent y suppléer qu'en tirant des especes de framboises, qu'ils rencontrerent sous la neige ; mais il falloit les manger dans l'instant, parce qu'on ne pouvoit les conserver.

RELATION du Groenland. Chap. VII.

An. 1620.

Le 12 d'Avril, tomba la premiere pluie qu'ils eussent vue depuis sept mois : vers la fin de Mai, ils commencerent à voir des oies sauvages, des canards, des cignes, des hirondelles, des perdrix, des corbeaux, des bécassines, des faucons & des aigles : mais les hommes étoient si foibles, qu'ils ne leur étoit pas possible de chasser.

Il tombe malade & recouvre la santé.

Le 4 de Juin, Monk tomba dangereusement malade, & fut quatre jours sans prendre aucune nourriture : il fit alors son testament, par lequel il prioit ceux que le hazard conduiroit en cet endroit, de le faire enterrer, & de faire passer son journal au Roi de Danemarck. Cependant il se trouva plus fort le 8, & sortit de sa hutte, pour voir s'il restoit encore quelqu'un de ses compagnons vivants, mais il n'en trouva que deux, de soixante & quatre qui étoient

Relation du Groenland. Chap. VII.

An. 1620.

partis. Ces gens tranſportés de joie, de voir que leur Capitaine avoit ſurvécu à tant de calamités, le conduiſirent au feu, lui donnerent à manger, & les trois s'encourageront par des promeſſes, de ſe ſoutenir réciproquement juſqu'au dernier ſoupir. Les glaces commençant à fondre, ils trouverent ſous la neige une racine qui leur fut un grand reſtaurant & une bonne nourriture, ce qui les fortifia beaucoup. Ils commencerent alors à chaſſer & à pêcher, exercices qui les rétablirent totalement, & ils ne ſongerent plus qn'aux moyens de retourner dans leur patrie.

Il s'embarque avec deux hommes qui lui reſtoient.

L'été qui s'approchoit, produiſit une quantité prodigieuſe de couſins, dont ils furent exceſſivement incommodés : cependant ils monterent ſur le plus petit de leurs vaiſſeaux, laiſſant l'autre à la côte, & mirent à la voile : mais ils furent dans un grand embarras à cauſe des glaces, & ils perdirent leur chaloupe & leur gouvernail. Ils retrouverent la chaloupe dix jours après, & ſe firent un nouveau gouvernail. Ils étoient ſouvent arrêtés par les glaces : mais ils s'en débarraſſoient auſſi-tôt qu'il ſurvenoit

un changement de temps favorable.

Le 8 de Septembre, ils sortirent des détroits, doublerent le Cap Farewel, & entrerent dans le grand Océan; mais ils furent surpris d'une violente tempête, qui cassa leur grand mât & le jetta en mer. Ils eurent la plus grande peine à empêcher que leurs voiles ne se perdissent dans les flots: cependant ils réussirent à gagner la côte de Norwege, où ils jetterent l'ancre dans une petite baie. Le gros temps duroit toujours, & ils auroient été brisés en pieces, s'ils n'avoient eu le bonheur de trouver un abri entre les rochers & la terre. Ils s'y reposerent quelques jours, & poursuivirent ensuite leur voyage pour le Danemarck, où ils arriverent enfin, en peu de temps. Le Capitaine Monk, que personne n'espéroit revoir vivant, fut reçu du Roi avec de grandes marques de faveur, Sa Majesté paroissant très-satisfaite des efforts qu'avoit fait ce Capitaine.

An. 1620.

Son retour en Danemarck.

Monk, qui étoit un homme d'un courage invincible & excellent Mathématicien, soutint toujours après son retour, qu'il étoit possible de

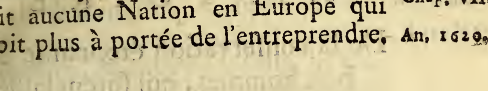
Relation du Groenland. Chap. VII.

An. 1620.

trouver un paſſage au nord-oueſt. Il fut chargé par quelques Seigneurs Danois, & par quelques riches Marchands de Norwege, de faire une nouvelle expédition pour le découvrir, & ils formerent de gros fonds pour les dépenſes de ce voyage : mais le projet manqua par un événement qu'il étoit impoſſible de prévoir.

Il meurt de chagrin.

Dans un entretien que Monk eut avec le Roi, Sa Majeſté lui parla des malheurs de ſa premiere tentative, & s'étendant ſur la nouvelle entrepriſe, le Monarque lui dit qu'il avoit cauſé la perte de trop de braves gens, pour en mettre encore d'autres au hazard. Monk qui penſoit que ſa perſévérance & ſon habileté ne méritoient pas un pareil reproche, répondit en des termes que le Roi trouva peu reſpectueux. Il frappa légérement le Capitaine ſur l'eſtomac, d'un bâton qu'il tenoit à la main, avec un mouvement de colere, & Monk fut ſi ſenſible à cet affront, qu'il ſe retira dans ſa maiſon, où il mourut trois jours après, n'ayant voulu prendre aucune nourriture. Nous ne trouvons pas que



es Danois ayent fait aucunes nouvelles tentatives pour cette découverte depuis ce temps, quoiqu'il n'y ait aucune Nation en Europe qui soit plus à portée de l'entreprendre.

RELATION du Groenland. Chap. VII. An. 1629.



HISTOIRE

An. 1630.

De la conſervation étonnante de huit hommes, qui furent laiſſés ſur la côte du Groenland par les vaiſſeaux de la Compagnie Angloiſe de Ruſſie, en l'année 1630.

CHAPITRE VIII.

Les Anglois envoyent trois vaiſſeaux à la pêche. Il reſte huit hommes à terre, ſur la côte du Groenland : Ils s'éloignent de leur vaiſſeau, par l'entêtement du Canonier : Ils trouvent que tous les bâtimens ſont partis : Ils s'occupent à amaſſer des proviſions pour l'hiver : Ils en perdent une partie par le fort temps : Ils arrivent à Bel-Sound, où ils ſe déterminent à hiverner.

Les Anglois envoyent trois vaiſſeaux à la pêche,

En l'année 1630, la Compagnie Angloiſe de Ruſſie, envoya trois vaiſſeaux pour la pêche de la baleine

RELATION du Groenland. Chap. VIII.

An. 1630.

& du bœuf marain, ſur la côte du Groenland. Un des bâtiments, nommé la ſalutation, étant arrivé avec un vent favorable, au lieu de ſa deſtination, ſe tint quelques jours en croiſiere, & envoya enſuite la chaloupe à terre avec huit hommes pour chaſſer. On leur donna deux chiens, une arquebuſe, deux lances & un briquet. Le vaiſſeau étoit alors à quatre lieues du cap noir, & à cinq de l'endroit nommé par les Anglois, Maiden-Pap, qui eſt renommé pour la quantité de daims excellens qu'on y trouve.

Le 15 de Juin, le jour étant très-clair, la chaloupe aborda la terre en quatre heures de temps : les hommes étant débarqués, tuerent quatorze daims, & ſe trouvant enſuite très-fatigués, tant de la chaſſe, que d'avoir ramé, ils s'arrêterent pour manger les vivres qu'ils avoient apportés : mais comme la nuit s'approchoit, ils réſolurent de demeurer où ils étoient, penſant qu'il ſeroit dangereux d'entreprendre de gagner le vaiſſeau dans les ténebres, au riſque même de ne pas y réuſſir.

Il reſte huit hommes à terre.

Le lendemain matin, l'air étant

Relation du Groenland. Chap. VIII.

An. 1630.

fort épais, le vent s'éleva très-fort du côté du ſud, & jetta une grande quantité de glaces entre la terre & le vaiſſeau, ce qui l'obligea de ſe mettre un peu plus avant en mer, hors de la vue de la chaloupe. Ce mouvement donna quelque alarme aux huit mariniers, & ils penſerent que le parti le plus ſûr pour eux, étoit de ſuivre le rivage, juſqu'à ce qu'ils fuſſent arrivés au port verd, où l'un des autres vaiſſeaux avoit ſa ſtation; & d'y demeurer à attendre des nouvelles de leur propre bâtiment, parce qu'ils avoient tout lieu de croire qu'il s'étoit trouvé enfermé par les glaces.

En exécutant leur projet, ils ſuivirent toujours le rivage, & tuerent encore huit daims, qu'ils mirent à bord de la chaloupe; mais le 17, étant arrivés au port-verd, ils virent avec le plus grand chagrin, que le vaiſſeau étoit parti. Ce malheur auſſi imprévu que fâcheux, les jetta dans un embarras d'autant plus grand, qu'ils n'avoient pas aſſez de proviſions pour oſer entreprendre de regagner leur pays. Cependant il ne reſtoit plus que trois jours du temps limité

limité, pour que les vaisseaux partissent de la côte, & ils voyoient toutes les suites dangereuses de s'arrêter trop long-temps à délibérer, ce qui les détermina à faire leurs efforts pour gagner Bell-Sound, où le rendez-vous général étoit indiqué. Pour soulager leur chaloupe, & la mettre en état de voguer plus légérement, ils jetterent en mer toute leur chasse. Du Port-Verd à Bell-Sound, ils estimoient qu'il y avoit seize lieues de distance, & ils gagnerent le même soir, la pointe de Nesse, qu'ils regardoient comme la moitié du chemin. Ils furent obligés de jetter l'ancre dans un endroit assez sûr entre deux rochers, parce qu'il s'éleva un brouillard si épais, qu'ils ne voyoient pas à un pied de distance. Le lendemain, le temps s'éclaircit vers midi, ils quitterent cet endroit, & continuerent à ramer, sans découvrir Bell-Sound, parce qu'ils le passerent au moins de dix lieues du côté du sud, vers l'endroit nommé Horn-Sound. On ne sera pas surpris de cette erreur, si l'on fait attention qu'ils n'avoient pas de compas de mer, & qu'aucun d'eux ne connoissoit

RELATION du Groenland. Chap. VIII.

An. 1630.

RELATION du Groenland. Chap. VIII.

An. 1630.

Ils s'éloignent de leur vaisseau.

bien cet endroit, quand ils le passerent.

Après quelque délibération, ils reconnurent qu'ils étoient allés trop loin vers le sud; & malgré le sentiment contraire & l'opiniâtreté du canonier William Fakely, ils revinrent du côté du nord, ce qui étoit leur véritable cours, & parvinrent bien-tôt à deux milles de distance de la pointe qu'ils cherchoient. Le temps étoit alors très-serain, & tout le pays bien découvert: mais Fakely l'ayant examiné attentivement, leur dit avec un mouvement de colere, qu'ils s'étoient sûrement trompés, & que l'endroit où ils se trouvoient, n'avoit aucune ressemblance avec Bell-Sound. Enfin, il réussit encore à leur persuader de reprendre leur cours au sud, ce qui fut l'unique cause de tous les maux qu'ils éprouverent ensuite.

Après avoir navigué long-temps, ils furent convaincus que Bell-Sound ne pouvoit être au sud de l'endroit où ils se trouvoient, & ils résolurent de reprendre encore la route du nord; ce qui irrita tellement l'entêté canonier, qu'il refusa son service,

& abandonna la premiere rame à Edouard Pelham. La chaloupe fut emportée par le vent qui étoit assez fort, & le 21, ils se retrouverent à la vue de Bell-Sound : mais le vent changea alors, & souffla est-nord-est, ce qui les obligea de carguer la voile & de reprendre les rames ; ils approcherent à deux milles du rivage où ils s'arrêterent, pour ne pas être emportés par le vent.

Ils trouvent que tous les vaisseaux sont partis.

Il furent alors pleinement convaincus, non-seulement que cet endroit étoit Bell-Sound, mais que c'étoit le même d'où ils s'étoient éloignés quelques jours auparavant, & William Fakely ne put en disconvenir. Ils commencerent alors, à chercher un abri sûr pour la chaloupe ; & quand ils y furent rangés, deux matelots se mirent en chemin, pour aller par terre à la tente de Bell-Sound, dont ils étoient éloignés de dix milles, afin de voir s'ils y trouveroient encore des gens des vaisseaux : mais ils en avoient peu d'espérance, parce que le vent leur avoit été favorable pour partir, & que le temps de leur séjour étoit absolument expiré. Les matelots

Relation du Groenland. Chap. VIII.

An. 1630.

revinrent, & dirent qu'ils n'avoient trouvé personne : cependant ils résolurent de ne point épargner leurs peines pour chercher dans tous les endroits où les vaisseaux pouvoient s'arrêter, & ils convinrent de visiter Bottle-Cove, qui est environ à trois lieues de l'autre côté de Bell-Sound. Ils y arriverent le 22, avec aussi peu de réussite, & il ne leur resta plus aucune espérance de soulagement dans le malheur où ils se trouvoient plongés.

Après avoir fait de sérieuses & tristes réflexions sur leur situation, le résultat de leur délibération, fut de s'exhorter réciproquement à tout attendre de la protection divine, & à supporter avec courage la disette de toutes choses qui les menaçoit. Cependant ils résolurent d'employer tous les moyens possibles pour se munir contre les attaques de l'hiver, & contre les inconvénients affreux auxquels ils alloient être exposés, manquant du nécessaire, & de toute espece de soulagement. Ils jugerent que la premiere démarche qu'ils avoient à faire pour leur subsistance, étoit de s'assurer d'une bonne quantité de provisions, & ils résolu-

rent unanimement, de retourner au Port-Verd, pour y faire une bonne chaſſe, au premier temps favorable.

RELATION du Groenland. Chap. VIII.

Le 25 d'Août, ils monterent dans la chaloupe, & ſe mirent en route pour cet endroit avec un bon vent, qui les y conduiſit en douze heures. Ils enfoncerent leurs rames en terre, & jetterent deſſus la voile de la chaloupe, ce qui leur forma une eſpece de tente, où ils ſe repoſerent cette nuit. Comme le temps étoit très-ſerein ils dormirent peu, & ſe mirent en marche de grand matin pour Coles-Park, ſuivant le conſeil de Thomas Ayres, qui ſavoit que cet endroit abondoit en bêtes fauves. Le même jour ils tuerent ſept daims & quatre ours, dans l'intention de les conſerver pour leur nourriture.

An. 1630.

Ils s'occupent à amaſſer des proviſions pour l'hiver.

Le temps étant devenu fort couvert & peu propre pour la chaſſe, ils retournerent au Port-Verd, où ils éleverent une tente, comme nous l'avons déjà dit, avec leurs rames & leur voile, & dormirent très-bien cette nuit. Le lendemain matin, voyant que l'air étoit clair & ſerein, Jean Dawes & William Fakely demeurerent pour garder la tente &

Relation du Groenland. Chap. VIII.

An. 1630.

préparer des vivres jusqu'au retour des autres, qui se mirent dans la chaloupe & retournerent à Coles-Park. Ils y tuerent en peu de temps six daims avec l'aide de leurs chiens, & ils en virent un septieme qui paissoit sur un coteau : mais comme le temps s'étoit obscurci, ils ne jugerent pas à propos d'aller plus loin que le pied de la montagne, qu'ils parcoururent le reste du jour, & tuerent six autres daims. Aux approches de la nuit, voyant que le temps se mettoit au vent & à la pluie, ils firent la plus grande diligence pour regagner leur tente, où ils demeurerent tout le jour suivant, qui fut très-froid, très-humide & très-orageux.

Ils arrivent à Bell-Sound, où ils se déterminent à hiverner.

Il trouverent sur le rivage une autre chaloupe appartenant aux vaisseaux de la Compagnie, qui en laisse toujours deux ou trois en arriere. Ils partagerent dans les deux leurs provisions, qui consistoient en ours & en bêtes fauves, avec les greves ou chairs des baleines qu'on avoit fait bouillir cette année, & se partagerent en deux compagnies, dans l'intention de gagner Bell-Sound, où ils résolurent d'hiverner. Les approches de la nuit les empêcheren

de partir le jour même ; & comme le lendemain étoit un dimanche, ils résolurent de ne se point mettre en route, afin de l'observer avec plus de respect. Le lundi matin ils partirent par un très-beau temps, cependant ils ne purent faire que la moitié du chemin. Le mardi, ils arriverent à Bottle-Cove, & le vent étant très-fort, ils y demeurerent jusqu'au jour suivant. Cependant il commença à souffler avec tant de violence, & la mer devint si haute, que leurs chaloupes s'étant heurtées l'une l'autre, furent bien-tôt remplies d'eau, & que leurs provisions, non-seulement furent mouillées, mais qu'une partie fut emportée par-dessus les bords dans la mer. Les mariniers furent donc obligés de se mettre à l'eau pour les retirer & pour vuider leurs chaloupes qu'ils amenerent à force de bras sur le rivage, où ils les attacherent avec une haussiere & d'autres cordages. Ils résolurent de les y laisser, jusqu'à ce que le vent devint favorable pour les conduire à Bell-Sound : enfin, le tems ayant changé, ils y arriverent sans accident, le 3 de Septembre.

An. 1630.

CHAPITRE IX.

Précautions que prennent les huit Anglois pour se garantir du froid : Ils construisent un petit bâtiment dans un plus grand : Soins qu'ils se donnent pour avoir un feu continuel : Ils reglent leur nourriture : Ils tuent une ourse étant près de manquer de viande. Oiseau singulier dans ce pays : Il arrive des vaisseaux sur la côte. Retour des huit Anglois dans leur patrie.

RELATION du Groenland. Chap. IX.

An. 1630.

Précautions queprennent les Anglois pour se garantir du froid.

LORSQUE les Anglois furent à Bell-Sound, leur premier soin fut de décharger leurs provisions, & de les mettre en sûreté dans la tente, qu'ils avoient destinée à faire leur séjour durant tout l'hiver. Le lecteur doit juger que cette tente étoit très-différente de la premiere, qu'ils s'étoient faite avec une voile & des rames. Celle de Bell-Sound étoit une espece de maison bâtie par les Flamands, à l'usage des vaisseaux marchands des Pays-Bas qui se rendent sur cette côte pour la pêche.

Elle étoit conftruite en bois folidement affemblés, & couverte de tuiles de Flandres ; elle avoit environ quatre-vingt pieds de long & cinquante de large, étant particulierement deftinée à mettre à couvert les tonneliers, quand ils font les tonneaux pour mettre l'huile.

RELATION du Groenland. Chap. IX.

An. 1630.

Le temps étant devenu très-froid, & la gelée très-vive, il n'y eut plus lieu de penfer à faire de nouveau voyage au Port-Verd, crainte que le détroit ne devint tellement embaraffé par les glaces, qu'il ne fût plus poffible de revenir par mer. Le chemin de terre étoit trop rude & trop montagneux, pour ofer le fuivre; enforte qu'il ne leur refta plus d'autre reffource que d'aller à la chaffe des daims, & de s'attacher à rendre leur habitation la plus chaude & la plus clofe que les circonftances pouvoient le permettre. Pour y réuffir, ils penferent à élever une petite tente dans la grande, avec des planches de fapin, des poteaux & des chevrons, qu'ils tirerent d'une autre maifon, bâtie dans le voifinage, pour la réception des huiles de la Compagnie. Les cheminées des fourneaux leur

Relation du Groenland. Chap. IX.

An. 1630.

fournirent des briques, & ils eurent encore le bonheur de trouver quatre muids de bonne chaux, qui étant mêlée avec le ſable de la mer, leur fit d'excellent mortier.

Ils conſtruiſent un petit bâtiment dans un plus grand.

Pendant que Fakely & Pelham s'occuperent à bâtir un mur de l'épaiſſeur d'une brique au-dedans de la grande tente, contre les planches intérieures, tous les autres travaillerent à leurs différents arrangements. L'un abattcit les cheminées, l'autre trioit les briques, & un troiſieme les apportoit dans des panniers à ceux qui faiſoient l'office de maçons. Des trois qui reſtoient, l'un faiſoit le mortier, un autre en garniſſoit la cloiſon, & le dernier vuidoit & préparoit le gibier. Ils n'avoient de briques, que la quantité ſuffiſante pour élever deux côtés du nouveau bâtiment, & ils furent obligés de faire les deux autres de bois. Ils planterent leurs poteaux, qui avoient un pied d'équarriſſage, à une diſtance convenable les uns des autres, clouerent des planches de chaque côté, & remplirent le vuide avec de la chaux & du ſable qu'ils enfoncerent le plus qu'il leur fut poſſible; par ce

moyen le passage de l'air fut absolument intercepté, & cet endroit devint d'une chaleur étonnante.

Relation du Groenland. Chap. IX. An. 1630.

Le tout étoit couvert de planches entrelacées les unes dans les autres, jusqu'à cinq & six fois, ce qui ne laissoit pas la plus petite fente. Pour la cheminée, on avoit laissé dans la grande tente une ouverture, qui leur servoit aussi de fenêtre, en ôtant quelques tuiles du toit, ce qui donnoit passage au jour & à la fumée. Ils couvrirent la porte avec un matelas qui bouchoit toutes les fentes quand elle étoit fermée.

Ils firent ensuite quatre cabinets, pour y coucher deux à deux : les peaux de daims seches, leur formant des especes de lits fort chauds & assez bons. Pour leur chauffage, ils mirent en pieces sept vieilles chaloupes hors de service qui étoient sur le rivage. Ils en empilerent les morceaux avec quelques autres bois qu'ils avoient rassemblés sur les poutres, ce qui leur servit encore à empêcher que la neige ne parvint jusqu'à eux, s'il arrivoit qu'elle pénétrât au travers des tuiles.

Soins qu'ils se donnent pour avoir un feu continuel.

Les jours devenant toujours plus

froids ou plutôt les nuits, puisque le soleil ne leur donnoit presque plus aucune lumiere, ils allumerent un grand feu, & pour faire durer leur bois, quand ils vouloient se reposer, ils rassembloient toutes les cendres & les charbons sur une piece d'orme, qui se fendoit après avoir conservé son feu quelquefois seize heures, & donnoit une grande chaleur. Par ce moyen & avec l'attention convenable, ils eurent du bois pendant huit mois, sans que jamais leur feu s'éteignit.

RELATION du Groenland. Chap. IX.

An. 1630.

Le 12 de Septembre, il entra dans le détroit quelques glaces flottantes, sur l'une desquelles ils virent deux chevaux marins endormis. Ils mirent leur barque à l'eau; prirent un vieux harpon & une corde, & s'avancerent avec si peu de bruit que ces animaux ne se réveillerent que quand ils en furent très-près. Alors William Fakely frappa le plus vieux d'un coup si bien porté, que le harpon s'y attacha très-ferme, & que l'animal ne put s'en dégager, ce qui donna le temps de le tuer à coups de lance. On tua de même le plus jeune, dont l'attachement à sa

An. 1630.

mere étoit si grand, qu'il nageoit près de la chaloupe pendant qu'on y mettoit le corps mort de l'autre, & il ne marqua pas la moindre envie de se sauver. On les amena sur le rivage, & quand ils furent rôtis, on en trouva la chair excellente.

Le 15 de Septembre, on en vit plusieurs autres dans le détroit; mais comme ils étoient plus sur leurs gardes, on ne put en prendre qu'un seul.

Vers le 10 d'Octobre, le froid augmenta encore considérablement, & la mer fut glacée aussi loin que la vue se pouvoit étendre. Les habits des Anglois commençoient à tomber en lambeaux; & comme ils étoient d'autant plus chauds qu'on pouvoit les tenir en meilleur état, ils se firent des aiguilles d'arrêtes de poisson, & du fil de quelques cordes de laine, avec quoi ils travaillerent de leur mieux à faire tenir ensemble les pieces de leurs vêtements: d'une des chaudieres, ils prirent un morceau de plomb, dont ils firent une espece de lampe, y mirent une mêche de corde, & la garnirent de l'huile qu'ils trouverent dans la tente des chaudieres, ce qui leur fournit

de la lumiere, à leur grande ſatisfaction.

Relation du Groenland, Chap. IX.

An. 1630.

Ils avoient près d'eux un ruiſſeau, qui tomboit d'une coline voiſine dans une eſpece de réſervoir, & ils ſe ſervirent de cette eau pour boire, ayant ſoin d'en caſſer tous les jours la glace avec leurs pioches. Ils jouirent juſqu'au mois de Janvier de cet agréable rafraîchiſſement; mais le froid devint alors ſi vif, qu'ils en furent privés, & forcés d'avoir recours à l'eau de neige, en la faiſant fondre avec un fer chaud.

Ils reglent leur nourriture.

Ils avoient obſervé dès la fin de Septembre, qu'il n'y avoit plus d'apparence d'augmenter la maſſe de leurs proviſions, à moins qu'ils ne tuaſſent par hazard quelques ours; & ils réſolurent de les ménager de la maniere que nous allons le rapporter. Ils ſe bornerent chacun à un morceau de viande quatre jours de la ſemaine, & les mercredis & vendredis ils mangeoient des greves de baleine, qui ſont des reſtes de graiſſe qu'on jette ordinairement, quand on en a tiré l'huile. Ils vécurent ainſi pendant trois mois, & enſuite ils ſe retrancherent encore la viande un

jour de la semaine, parce qu'ils commençoient à n'en plus avoir qu'une petite quantité ; & craignant aussi que le bois ne leur manquât, ils firent rôtir chaque jour la moitié d'un daim, pour le mettre dans des tonneaux : cependant ils en conserverent un quartier sans être rôti pour le manger chaud les dimanches, le jour de Noël, & les autres grandes fêtes.

RELATION du Groenland. Chap. IX.

An. 1630.

Depuis le 14 d'Octobre jusqu'au 3 de Février, ils ne virent point le soleil ; mais ils furent souvent éclairés de la lune, qui étoit fort brillante, excepté quand le temps étoit couvert, & en général, durant l'hiver, l'air en ce pays est pesant, épais & chargé de brouillards. Ils eurent une espece de crépuscule jusqu'au premier de Décembre ; mais alors il cessa totalement jusqu'au 20, & pendant ce temps, la nuit fut toujours obscure, mais le premier de Janvier ils recommencerent à voir les approches du jour.

An. 1631.

Pelham, dont nous suivons le journal, dit qu'ils n'avoient pas d'almanach pour connoître la suite des temps, mais ils s'appliquerent à

Relation du Groenland Chap. IX.

An. 1631.

distinguer les jours & les heures le mieux qu'il leur fut possible, & en ajoutant un nombre supposé à l'épacte, ils trouvoient l'âge de la lune. Il prétend que leur calcul se rapporta exactement au jour du mois, quand ils en furent certains par l'arrivée de la flotte qui les secourut.

Ils tuent une ourse étant près à manquer de viande.

Vers la fin de Janvier, ils trouverent que les jours étoient de huit heures : mais ils tomboient presque dans le découragement, en pensant qu'ils n'avoient plus de viande que pour six semaines. Le 3 de Février, que le jour étoit très-beau, le temps très-serein, & que le soleil brilloit dans tout son éclat, un ours femelle s'approche de leur tente avec son petit, cherchant à manger. Bien loin d'être intimidés à cette vue, ils s'avancerent contre elle & la tuerent : mais le petit s'échappa.

Après cette capture si avantageuse dans les circonstances où ils se trouvoient, les Anglois rentrerent pour se chauffer, & sortirent ensuite pour découper leur prise, qu'ils mirent en morceaux aisés à transporter, & l'entrerent dans leur tente. Ils en vécurent pendant vingt jours, en

trouverent la chair très-bonne, & fort au-dessus de celle de leurs daims. Il est remarquable que durant ce temps, il s'éleva sur leurs corps une petite peau qui tomba bien-tôt, & Pelham observe que cette excoriation lui fut très-avantageuse. Il dit qu'avec une peau nouvelle, il acquit de nouvelles forces, & qu'il se trouva comme un homme échappé d'une violente maladie.

Ils tuerent par la suite quelques autres ours, entre autres un qui avoit au moins six pieds de hauteur. Ils en firent rôtir la chair avec des broches de bois, & en firent aussi cuire dans une poële qu'ils avoient trouvée dans la tente. Cette viande leur parut aussi bonne que le meilleur bœuf; & se trouvant alors des provisions en abondance, ils ne se gênerent plus sur la nourriture: mais ils firent trois ou quatre repas par jour, ce qui leur rendit en peu de temps la force, la vigueur & la santé. Les jours s'allongeoient de plus en plus, le temps étoit très-serein, & ils commençoient à prendre beaucoup d'oiseaux: mais le 16 de Mars, ils perdirent un de leurs chiens qui ne revint point, &

Relation du Groenland. Chap. IX.

An. 1631.

ils ne purent en découvrir aucunes traces. Ils virent alors un grand nombre de renards, leur dresserent des piéges, & en prirent environ cinquante, à leur grande satisfaction.

Oiseau singulier dans ce pays.

L'oiseau qui est le plus commun à Bell-Sound, y vient faire ses pontes sur les montagnes dans le printemps. Il se nourrit de poisson, & est à-peu-près de la grosseur d'un canard. Ses cuisses sont si proches de son croupion, que quand il lui arrive de tomber à terre, le poids de son corps le charge de façon, qu'il lui est presque impossible de se relever : mais l'eau paroît être son élément naturel. On prend ces oiseaux avec une trape d'os de baleine, couverts de peau d'ours dont le côté charnu est tourné en dehors. La peau de ces animaux est un appas excellent pour prendre les renards.

Le temps devint très-chaud au mois de Mai, & les Anglois sortirent tous les jours pour chercher des provisions ; ils ne trouverent rien de bon jusqu'au 24, qu'ils firent lever un chevreuil, après lequel ils mirent leur chien ; mais il étoit de-

evenu si gras & si pareſſeux, qu'il laiſſa échapper.

Relation du Groenland. Chap. IX. An. 1631.

Le même jour, ils trouverent ſur s hauteurs, une grande quantité 'œufs, dont ils en emporterent ente dans leur maiſon, avec l'intention de retourner le lendemain & 'en prendre un millier : mais le emps devint ſi froid, qu'ils furent obligés de demeurer renfermés, & urent privés de leur exercice journalier, qui étoit de grimper ſur le ſommet d'une montagne voiſine, pour voir ſi les glaces ſe briſoient dans le détroit. Enfin ils eurent la ſatisfaction de les voir toutes rompues, & la plus grande partie furent emportées dans la haute mer par un vent d'eſt.

Il arrive des vaiſſeaux ſur la côte.

Le 25 de Mai, le froid les retint encore, & ils étoient renfermés dans leur tente, quand il arriva deux vaiſſeaux de Hull, dans le détroit. Les gens d'équipage ſavoient que l'année précédente, il étoit reſté quelques hommes à terre ; & le maître envoya ſa chaloupe au rivage, pour reconnoître ſi l'on pourroit avoir quelque connoiſſance de leur ſort. La premiere choſe que les nouveaux

Relation du Groenland. Chap. IX.

An. 1631.

venus remarquerent fut la chaloupe, qu'ils avoient équipée pour aller à la pêche des chevaux marins, quand le temps le permettoit. Ils furent surpris de la trouver en aussi bon état; mais ils n'avoient presque aucune espérance de revoir leurs compatriotes vivants. Cependant ils s'avancerent vers la tente, & jetterent quelques cris en approchant. Ils furent agréablement surpris d'entendre qu'on leur répondoit, & ce fut Thomas Ayres qui se trouvant alors dans l'enceinte extérieure, leur rendit le cri qu'il avoit entendu.

Le son des voix causa presque autant d'allarme que de joie à ceux qui étoient dans l'intérieur. Ils se leverent avec la plus grande vivacité, briserent la porte plutôt qu'ils ne l'ouvrirent, & s'élancerent tous ensemble hors de la tente. Leur aspect étoit des plus affreux, noircis de suie & de fumée, avec des restes d'habits en lambeaux. Après la premiere surprise, les gens de Hull les embrasserent dans des transports de joie, & les accompagnerent dans leur demeure, dont ils admirerent l'ordre avec un nouveau plaisir. On

ur fit la politeſſe de les régaler des ıets qui s'y trouverent ; ils y bûrent hacun un verre d'eau fraîche, & y ıangerent un morceau de bête fau- e qui étoit rôti depuis quatre mois.

RELATION du Groenland Chap. IX.

An. 1631.

Leur retour en Angleterre.

Lorſqu'ils eurent reſté quelque emps dans la tente, & qu'ils eurent atisfait leur curioſité en examinant ous les moyens ingénieux dont leurs compatriotes s'étoient ſervis pour ſe garantir du froid, & pour entretenir l'union de l'ame & du corps, ils allerent tous enſemble à l'un des vaiſſeaux où Pelham & ſes compagnons furent reçus avec autant de tendreſſe que d'humanité. Trois jours après, les bâtiments auxquels ils appartenoient, arriverent dans le détroit, & chacun d'eux reprit ſon poſte. Un nommé Maſon, dont Fakely, Ayres & deux autres faiſoient partie de l'équipage, eut la brutalité de les recevoir avec des invectives, en les traitant de fuyards & de déſerteurs. Au contraire, le Capitaine de M. Pelham, qui ſe nommoit Goodler, le reçut ainſi que les autres, avec toutes les marques de bonté qu'ils méritoient. Ils partirent de ce pays le 20 d'Août, & arriverent en

Relation du Groenland. Chap. IX.

An. 1631.

Angleterre après un heureux voyage. La Compagnie de Ruſſie, pour le ſervice de laquelle ils avoient été engagés, leur donna des récompenſes proportionnées aux peines qu'ils avoient ſouffertes.



JOURNAL

De sept Navigateurs, qui passerent l'hiver dans l'isle de S. Maurice au GROENLAND, où ils moururent en 1634.

CHAPITRE X.

Sept Hollandois entreprennent de passer l'hiver au Groenland : Ils manquent à prendre une baleine : Le pays est entierement couvert de neiges & de glaces : Ils tuent deux ours. Ils ne peuvent plus sortir de leurs tentes : Ils sont attaqués du scorbut. Ils meurent tous avant l'arrivée des vaisseaux : Fin de leur Journal. Les gens de la flotte Hollandoise trouvent leurs cadavres.

RELATION du Groenland. Chap. X.

An. 1633.

LA Compagnie Hollandoise du Groenland, ayant résolu de pousser les découvertes aussi loin qu'il seroit possible dans le pays d'où elle avoit tiré son nom, & d'y faire des

Relation du Groenland. Chap. X.

An. 1633.

Sept Hollandois, entreprennent de passer l'hiver au Groenland.

observations sur les variations des temps, & sur les autres parties qui peuvent contribuer au progrès de l'Astronomie & à l'avantage du commerce, sept Navigateurs forts & courageux, s'offrirent d'y passer l'hiver, & de tenir un journal exact de tout ce qu'ils y auroient remarqué.

Pour remplir leur engagement, on les laissa dans l'isle de Saint Maurice au Groenland, le 26 d'Août 1633, la flotte ayant levé l'ancre pour la Hollande avec un vent de nord-est, & la mer très-élevée, ce qui dura jusqu'au lendemain. Le 27, les sept hommes remarquerent qu'il n'avoient vu aucune obscurité durant la nuit: le 28, il tomba beaucoup de neige; ils partagerent entre eux une demi livre de tabac pour chaque homme, ce qui devoit leur servir pour une semaine, & ils sortirent vers le soir pour faire leurs observations: mais ils ne virent rien de remarquable.

Le 29, le jour fut très-beau & le soleil éclatant: ils découvrirent la montagne des ours très-clairement du sommet d'une autre montagne, où ils grimperent souvent quand le temps

temps le leur permit. La nuit du 30 fut très-sombre; mais celle du 31 fut claire ; les étoilles brillerent & il fit un vent du nord-est. Depuis le premier de Septembre jusqu'au 7, le temps fut assez supportable, quoiqu'il tombât fréquemment de la pluie & de la neige. Le 8, le vent tourna au sud-est, & il y eut une grande pluie le matin ; mais le temps s'éclaircit l'après-midi, & au commencement de la nuit, qui fut claire avec le ciel étoilé. Ils furent cette même nuit effrayés par un bruit affreux, comme si quelque chose d'une grosseur énorme, eût tombé près d'eux sur terre: mais quelques recherches qu'ils pussent faire, il ne leur fût pas possible d'en trouver la cause.

RELATION du Groenland. Chap. X. An. 1633.

Le 9, le soleil fut si brûlant, qu'ils se mirent en chemise pour se rafraîchir; cependant il avoit plu le matin, & ces variations furent très-fréquentes jusqu'au 17. Ils employerent ce temps à ramasser quelques herbes pour faire des salades, & ils virent plusieurs mouettes. Le vent se tourna au sud-ouest, & la mer fut couverte d'écume; mais la nuit fut

Relation du Groenland. Chap. X.

An. 1633.

Ils manquent à prendre une baleine.

très-calme. Le 18, il tomba beaucoup de pluie, & l'on donna à chaque homme une meſure d'eau-de-vie qui devoit lui durer onze jours.

Le 23, l'air fut très-peſant, quoique le vent fût à l'eſt : ils virent une baleine qui ſe jouoit près le rivage, & ils ſe mirent dans leur chaloupe pour la pourſuivre ; mais le temps ſe couvrit bien-tôt, & il s'éleva un épais brouillard qui fut ſuivi de pluie, ce qui les empêcha de s'en rendre maîtres. Le 26, l'air fut très-froid ; il fit une forte gelée, & ils ne trouverent plus de ſalades. Les pluies froides qui continuoient & les vents violents qui ſouffloient de différents côtés, les firent pourrir dans la terre.

Le 2 d'Octobre, ils trouverent une très-belle fontaine d'eau claire, dans la partie méridionale de l'iſle, & la gelée fut ſi forte, que la glace des étangs, même du côté du ſud, pouvoit porter aiſément un homme. Les deux jours ſuivants, le temps fut à la gelée ; mais le 5, le vent s'étant tourné au ſud, il tomba une ſi grande pluie, qu'ils ne purent ſortir de leurs tentes. Cependant la gelée reprit le

lendemain matin, & la nuit du 8, il y eut un ouragant ſi violent, qu'ils craignirent que leurs tentes n'en fuſſent emportées. La fureur des vents, jointe au bruit affreux de la mer agitée, les empêcha de dormir toute cette nuit: le vent varia enſuite du nord au nord-eſt, & fut ſi violent, qu'aucun vaiſſeau n'auroit pû tenir contre.

Le froid les obligea alors, non-ſeulement à faire du feu, mais à ſe tenir très-renfermés; & ils furent contraints de mettre leur linge à couvert devant le feu pour le faire ſécher, parce que hors de la porte, il devenoit en une minute, auſſi dur que du bois. Ils ſe trouverent extrêmement fatigués, & commencerent à être tourmentés fréquemment de vertiges.

Le 12, ils eurent de grands vents, une forte gelée: la neige tomba en abondance, & un baril de chair d'ours ſe gela à ſix pieds du feu. Le 15, ils ſortirent armés de harpons, de lances, de coutelats, & d'autres armes offenſives, pour attaquer deux baleines qui avoient été jettées ſur le rivage: mais la marée monta avec

Relation du Groenland. Chap. X.

An. 1633.

Le pays est entiérement couvert de neiges & de glaces.

tant de promptitude, qu'elle emporta ces animaux, quoiqu'ils eussent reçu quelques blessures.

Le 19, ils virent la partie septentrionale du rivage, couverte de glaces, & quoique le soleil fût encore sur l'horison, les rayons de cet astre ne s'élevoient pas au-dessus de la hauteur, au pied de laquelle ils avoient dressé leurs tentes, pour quelle leur servît d'abri. Le 20, ils virent un ours; mais ils ne purent le tuer, quoiqu'ils l'eussent atteint de plusieurs coups qui paroissoient avoir porté assez profondément. Il leur parut que les glaces augmentoient en mer; le vent continua à souffler de l'est, & la nuit fut extrêmement froide. Le 25, ils poursuivirent un autre ours qui étoit venu se réfugier près de leurs tentes, mais ils devança leur vigilance. Il continua à tomber de la neige tous les jours, quoiqu'il y eût quelques intervalles de soleil & de beau temps. Cependant le froid augmentoit de plus en plus, & il fut si rude le 31, qu'il brisa plusieurs vases qui contenoient des liqueurs. On ne vit plus aucune apparence d'eau, & la baie ainsi que la

mer, furent glacés auſſi loin que la vue ſe pouvoit étendre.

RELATION du Groenland. Chap. X. An. 1633.

Ils tuent deux ours.

Le 2 de Novembre, ſix ou ſept ours vinrent de compagnie près de leurs tentes; ils en tuerent un, les autres prirent la fuite en le voyant tomber, & ſe ſauverent ſur les glaces où il n'étoit pas poſſible de les pourſuivre. Ces animaux carnaciers, venoient les nuits en ſi grand nombre autour des tentes, que les Hollandois jugerent qu'il ſeroit dangereux de ſortir. Ils furent obligés d'allumer de grands feux dans leurs cellier, pour que leur biere & leurs autres liqueurs, ne fuſſent pas détruites par la gelée. Le 3, voyant le temps plus ſupportable, ils tirerent un ours ſur la glace, le tuerent, & traînerent ſon corps dans leur tente avec une forte corde. Le 5, la neige fut ſi épaiſſe & le vent ſi violent, qu'il leur fut impoſſible de ſortir. Depuis ce temps, les mouettes ſe tinrent cachées, l'eau fut totalement conſommée, & les Hollandois furent obligés de ſe ſervir de neige fondue.

Depuis le 19, les jours devinrent ſi courts, qu'ils n'avoient pas de clarté

Relation du Groenland. Chap. X.

An. 1633.

ſuffiſante pour lire ou pour écrire dans leurs tentes, ce qui les jetta dans une profonde mélancolie. Le 23, ils tirerent un ours, qui ſe ſauva ſur les glaces, quoiqu'il eût une terrible bleſſure, à en juger par les traces de ſang qu'il laiſſa ſur la route; mais cet animal eſt ſi fort, qu'il court encore long-temps avec le corps percé d'outre en outre.

Le 26, le vent ſe tourna au ſud, le temps fut aſſez doux, & les glaces furent chaſſées de la baie dans l'océan. Deux ou trois jours avant, ils avoient encore vu quelques mouettes qui ſe retirerent dans les montagnes, aux approches de la nuit. La fin de ce mois & le commencement de Décembre, furent ſi doux, qu'ils commencerent à eſpérer que l'hiver ne ſeroit pas beaucoup plus rude qu'il ne l'eſt ordinairement en Hollande; mais le 8, le froid reprit avec un vent de nord-eſt, & les glaces commencerent à paroître de toutes parts en plus grande abondance.

Depuis quelque temps, il leur avoit été impoſſible de tuer des ours, ces animaux ſe tenant ſi bien ſur leurs gardes, qu'on ne pouvoit en

approcher, & quand il leur arrivoit d'en blesser quelqu'un, ils le perdoient dans les glaces. Cependant le 12, un des Hollandois eut le bonheur d'en blesser un à la tête, qui expira sur la place: on en fit rôtir une cuisse qui fut trouvée délicieuse par de gens qui, depuis long-temps, ne mangeoient que des viandes salées. Cet ours étoit jeune, ce qui en rendoit la chair meilleure. Le 17, il fut poussé une quantité prodigieuse de glaces dans la baie, par un vent de sud très-violent, qui fit tomber un grand nombre de mouettes des montagnes, & elles faisoient autant de bruit que lorsqu'on les entend au mois de Mai en Hollande. Le 21, la gelée fut très-forte; & la neige couvrant la terre à une épaisseur considérable, ils furent obligés de mettre des bottes pour sortir. Le jour duroit toujours quatre heures; mais la plus grande partie du mois de Décembre, le temps fut si mauvais, qu'ils demeurerent renfermés dans leurs tentes, sans oser en sortir.

An. 1633.

Ils ne peuvent plus sortir de leurs tentes.

Ils commencerent la nouvelle année aussi gaiement que les circonstances purent le leur permettre, &

An. 1634.

Relation du Groenland. Chap. X.

An. 1634.

ils firent toujours réguliérement la priere. Le froid étoit excessif, & les glaces dont la baie étoit couverte, leur paroissoient du haut de leurs tentes, comme des collines escarpées, tant elles avoient d'épaisseur. Ils virent le 13, un ours devant eux, & l'un des hommes eut le plaisir de le mettre bas d'un coup de fusil; il fut traîné avec des cordes dans leur tente, d'où ils ne se hazardoient plus à sortir: on l'écorcha & on le prépara pour leur table, où il fut reçu comme un mets excellent.

Pendant tout le mois de Janvier, la neige continua à tomber, la gelée fut très-vive, & ils eurent les temps les plus orageux, ce qui dura une partie de Février. Le 16 de ce mois, ils virent deux oiseaux sauvages qui ressembloient assez à des oies, avec un faucon : mais aucun ne vint à la portée de leur fusil. Les ours mêmes, comme s'ils eussent été instruits par le traitement que leurs compagnons avoient reçu de celui qui les attendoit, devinrent si réservés, qu'on ne les découvroit plus que de très-loin. Le temps fut très-variable le reste de ce mois; le vent

de ſud amena quelques dégels, mais celui de nord-eſt qui revenoit enſuite, étoit toujours accompagné d'un redoublement de gelée.

Relation du Groenland. Chap. X.

An. 1634.

Le premier de Mars, le ſoleil commença un peu à luire ſur leurs tentes, & il plut vers le ſoir; mais enſuite le temps ſe remit au froid & à la tempête juſqu'au 11. Alors l'air devint calme & agréable, & le ſoleil donna quelque chaleur, ce qui dura pluſieurs jours, pendant leſquels le vent fut au ſud. Le 15, les Hollandois tuerent un ours, pendirent ſa peau pour la faire ſécher, & ſalerent légérement toute la chair qu'ils ne purent manger immédiatement. La viande fraîche leur étoit alors de la plus grande utilité de quelque eſpece qu'elle fût, parce qu'ils étoient preſque tous attaqués du ſcorbut, qui les incommodoit horriblement; auſſi furent-ils très-ſatisfaits quand ils purent prendre quelques renards au piége. Le temps fut aſſez beau pendant tout ce mois, & les jours devinrent fort ſereins: mais les progrès de leur mal, & le défaut de nourriture fraîche, les jetta dans le plus grand découragement. Le 28 & le

Ils ſont attaqués du ſcorbut.

RELATION du Groenland. Chap. X.

An. 1634.

29, ils virent dans la baie, des baleines d'une prodigieuſe grandeur, & en telle quantité, que s'ils avoient eu la force néceſſaire & les inſtruments convenables pour la pêche, ils y auroient pû faire un profit très-conſidérable; mais l'état où ils ſe trouvoient, ne leur permettoit pas de rien entreprendre. Ils virent auſſi beaucoup d'autres poiſſons, & le 31, ils tirerent ſur une ourſe accompagnée de trois petits, mais ſans pouvoir réuſſir à la tuer. Il y avoit encore dans la baie, quatre ou cinq baleines que le reflus avoit laiſſées preſque à ſec; mais quand elles y auroient été entierement, les Hollandois n'en auroient pû retirer aucun avantage, parce qu'ils étoient trop foibles pour les pouvoir attaquer.

Ils meurent tous avant l'arrivée des vaiſſeaux.

Le 3 d'Avril, ils ſe trouverent ſi accablés par le ſcorbut, qu'il n'en reſta que deux qui puſſent ſe tenir ſur leurs pieds: ils tuerent les deux derniers poulets qui leur reſtoient, & les donnerent à leurs camarades, dans l'eſpérancc que ce léger rafraîchiſſement, pourroit leur apporter quelque ſoulagement. La plus grande

RELATION du Groenland. Chap. X. An. 1634.

partie de ce mois, ils virent tous les jours beaucoup de baleines; mais l'air fut encore très-froid, parce que le vent souffloit du nord-est, & il leur fut presque impossible de sortir de leur tente, la maladie faisant toujours de nouveaux progrès. Le 16, celui qu'ils appelloient leur secrétaire, & qui avoit toujours écrit le journal, mourut. Le 23, il tomba un peu de pluie par un vent de sud; & leur état devint si déplorable, qu'il n'en resta pas un seul qui pût donner quelque secours à ses compagnons, puisqu'il n'y en avoit plus qu'un, auquel il fût demeuré un peu de mouvement, encore ne pouvoit-il marcher qu'avec la plus grande peine. Le 23, mourut leur Commandant; ils tuerent leur chien le 27, ce qui leur fit un repas assez mauvais. La nuit fut belle quoique le temps parût couvert, & il dégela dehors. Le 28, les glaces furent chassées dans la haute mer, & la baie en fut entierement dégagée. Le 29, le temps fut couvert pendant le jour, & le vent de nord souffla avec assez de force: la nuit, il tourna au nord-est & devint encore plus violent. Le

Relation du Groenland. Chap. X.

An. 1634.

31, il fit un beau temps & le soleil fut très-brillant.

Le journal finit en cet endroit; & il fut trouvé par des gens de quelques vaisseaux de Zélande qui allerent cette même année avec la flotte de Groenland. La fin en étoit à peine lisible ; il est vraisemblable que celui qui continuoit à l'écrire ne put tenir plus long-temps la plume, & qu'il se retira dans sa cabane, où il remit son ame entre les mains de son Créateur.

Aussi-tôt que la flotte fut à la vue de l'isle de Saint Maurice, où elle arriva le 4 de Juin 1634; les mariniers se presserent de descendre à terre, pour visiter leurs compagnons, quoiqu'ils eussent très-peu d'espérance de les revoir, ne les trouvant pas sur le rivage. Quand ils entrerent dans les tentes, ils trouverent ces infortunés morts dans leurs lits. Ils jugerent que ceux qui avoient survécu au secrétaire, étoient morts vers le commencement de Mai: on trouva près de l'un d'eux un peu de pain & de fromage, dont il avoit sans doute mangé quelque temps avant que d'expirer. A côté du lit

d'un autre, on vit une boëte d'onguent, & l'on jugea qu'il s'en étoit frotté les dents & les gencives, parce qu'on trouva sa main posée contre sa bouche; il y avoit aussi près de lui un livre de prieres.

RELATION du Groenland. Chap. X.

An. 1634.

On ne peut penser, sans frémir, à la situation déplorable de ces malheureux, qui périrent ainsi sans pouvoir se donner réciproquement aucun secours. Il est probable qu'ils languirent jusqu'à ce que la vivacité du froid eut entiérement éteint leurs chaleur naturelle, & ceux qui vécurent les derniers, furent certainement, les plus malheureux. La principale cause de leur perte fut le scorbut, dont ils furent infectés, parce qu'ils n'avoient d'autre nourriture que des viandes salées. Cette maladie leur engourdit les membres, ils devinrent hors d'état de pouvoir faire aucun exercice qui tint leur sang en mouvement; toutes les parties de leur corps se roidirent, & le froid acheva leur destruction. Cependant il n'auroit pas été assez excessif pour leur faire perdre la vie, s'ils avoient pû se tenir en action, & résister à la maladie qui fut

RELATION du Gronland. Chap. X.

An. 1634.

la principale cause de leur perte.

Le Chef d'Escadre ordonna de les mettre dans des coffres & de les couvrir de neige, jusqu'à ce que le dégel donnât plus de facilité pour ouvrir la terre, & on creusa leurs fosses aussi-tôt qu'elle fut un peu amollie. Enfin, ils furent inhumés le 24 de Juin, fête de Saint Jean, au bruit d'une décharge générale du canon de toute la flotte.

CHAPITRE XI.

Abrégé du Journal de ſept autres Navigateurs qui furent laiſſés pour hiverner au Spitzbergen, en l'année 1634, & qui y moururent en 1635.

RELATION du Groenland. Chap. XI.

An. 1634.

Sept autres Hollandois entreprennent de paſſer l'hiver dans le même pays.

EN l'année 1633, la même flotte qui avoit laiſſé dans l'iſle de Saint Maurice, les ſept infortunés dont nous venons de rapporter la fin déplorable, en laiſſa encore ſept, également dans la vue de faire des obſervations à Spitzbergen : ils y paſſerent heureuſement l'hiver, & en furent ramenés en 1634. Leur place fut remplie par ſept autres, qui s'offrirent volontairement à hiverner dans le même endroit. Ils ſe nommoient André Johnſon, de Middleburg ; Corneille Tyſſe, de Roterdam ; Jérôme Carcoen, du Port de Deft ; Tobie Jellis, de Friſe ; Nicolas Floriſon, de Hoom ; Adrien Johnſon, de Deft, & Fettie Otters, de Friſe. On leur laiſſa des herbages, des médicaments, de la viande, des liqueurs & toutes les

Relation du Groenland. Chap. XI.

An. 1634.

autres choſes néceſſaires : ils tinrent un journal de leurs obſervations, tant qu'ils furent en état de l'écrire, & nous allons donner en peu de mots, l'extrait de ce qu'il contenoit de plus intéreſſant.

Le 11 de Septembre 1634, la flotte ayant mis à la voile pour la Hollande, les ſept aventuriers virent en mer une grande quantité de baleines, & tirerent ſur elles pluſieurs décharges d'armes à feu, ſans leur cauſer aucun dommage : ils parcoururent auſſi le pays pour chercher des renards, des ours & des végétaux ; mais ce fut ſans aucun ſuccès.

Ils ceſſerent de voir le ſoleil, le 20 ou le 21 d'Octobre.

Ils ſont attaqués du ſcorbut.

Le 24 de Novembre, ils furent allarmés à la vue du ſcorbut dont ils commencerent à être attaqués, ce qui leur fit redoubler d'ardeur pour chercher des herbages, des renards & des ours ; mais ils ne furent pas plus heureux que dans leur premieres recherches.

Le 2 de Décembre, ils dreſſerent quelques piéges pour prendre des renards : Nicolas Floriſon prit un remede contre le ſcorbut, Jérôme

Relation du Groenland. Chap. XI.

An. 1634.

Carçoen en fit de même le 11, & ls convinrent alors de manger ſéparément, pour ne ſe pas communiquer 'infection, parce qu'il y en avoit plusieurs qui n'étoient pas encore attaqués de cette affreuſe maladie.

Le 23, leur Cuiſinier vit un ours près de leurs tentes ; mais l'animal prit la fuite avant que les Hollandois euſſent pû prendre leurs fuſils.

Le 24, trois d'entre eux étant enſemble, découvrirent un autre ours, qui ſe leva ſur ſes pieds de derriere quand ils approcherent. Ils lui tirerent un coup de mouſquet dont il fut renverſé en répendant beaucoup de ſang & en faiſant des rugiſſements affreux. Il ſaiſit une de leurs hallebardes entre ſes dents & la rongea avec une force étonnante ; mais après avoir continué quelque temps ſes rugiſſements, il raſſembla tout-à-coup ſes forces, & prit la fuite avec tant de vîteſſe, qu'ils le perdirent bien-tôt de vue, quoiqu'ils le ſuiviſſent avec des lanternes, juſqu'à ce qu'ils fuſſent épuiſés de fatigue. La perte de cet ours leur fut très-ſenſible dans le beſoin où ils étoient de viande fraîche. Le ſcorbut faiſoit de jour en jour de

Relation du Groenland. Chap. XI.

nouveaux progrès; & comme ils n'a-voient que des viandes ſalées pour leur nourriture, ils étoient tourmen-tés des douleurs les plus cuiſantes.

Il en meurt trois en peu de temps.

An. 1635.

Le 24 de Janvier 1635, Adrien Johnſon mourut dans de vives dou-leurs, & il fut bien-tôt ſuivi par Corneille Thyſſe, homme de très-bon ſens, & le meilleur navigateur qu'ils euſſent entre eux. Fettie Ot-ters termina également ſa vie deux ou trois jours après, & les quatre ſurvivants, quoiqu'ils fuſſent à peine en état de ſe ſoutenir ſur leurs jam-bes, firent cependant pour leurs compagnons des bieres dans leſquel-les ils mirent leurs corps.

Le 28, ils virent un renard, mais il ne leur fut pas poſſible de le tuer.

Le 7 de Février, ils eurent le bon-heur d'en prendre un dans un piége, ce qui leur donna quelque rafraîchiſ-ſement; mais ils n'en retirent que très-peu d'avantage, parce que la maladie étoit parvenue à un degré trop violent de malignité.

Le flux de ſang ſe joint à leurs autres maux.

Ils virent alors tous les jours un aſſez grand nombre d'ours, quelque-fois juſqu'à dix enſemble; mais ils étoient ſi foibles, qu'ils ne pouvoient

orter leurs armes. S'ils en avoient ıé quelqu'un, il leur auroit été très-ifficile de le porter à leur habitaion, encore moins étoient-ils en tat de les pourſuivre après les avoir leſſés, puiſqu'ils pouvoient à peine e ſoutenir ſur leurs pieds. Leurs encives étoient exceſſivement enlées, & leurs dents ſi peu en état le leur rendre ſervice, qu'ils furent contraints de ceſſer de manger leur biſcuit ; & ils ſouffroient en même temps dans les entrailles & dans les reins, de vives douleurs que le froid augmentoit encore. A tous ces maux, ſe joignit le flux de ſang dont les uns furent attaqués, pendant que les autres le rendoient par la bouche : enfin, il ne reſtoit plus que Jérôme Carcoen qui fût en état de ſe mouvoir & de porter un peu de bois pour entretenir leur feu.

RELATION du Groenland. Chap. XI.

An. 1635.

Le 23, il leur fut abſolument impoſſible de ſortir de leur cabane, & ils s'abandonnerent totalement à la miſéricorde divine, leur miſere étant au plus haut degré où elle pouvoit monter.

Fin de leur Journal.

Le 24, ils eurent une foible lueur du ſoleil, qu'ils n'avoient pas vu

Relation du Groenland. Chap. XI.

An. 1635.

depuis le mois d'Octobre. Le 26 du même mois de Février, fut vraisemblablement le dernier jour où celui qui tenoit la plume put encore écrire ; car ils finirent en cet endroit leur Journal, en remarquant qu'ils étoient encore quatre hommes vivants, couchés à terre, avec assez d'appétit pour pouvoir manger, si l'un deux avoit eu la force de donner de la nourriture aux autres ; mais que les infirmités & la douleur, les réduisoit à ne se pouvoir donner réciproquement aucun secours. Ils le terminoient, en disant que dans cette affreuse situation, il ne leur restoit plus d'espérance que pour la vie à venir : que tourmentés de faim & de froid, ils se recommandoient dévotement à leur Créateur : qu'ils attendoient avec impatience leur dernier instant, & qu'ils prioient le Seigneur de hâter ce moment funeste.

On trouve leurs corps morts à l'arrivée de la flotte.

La flotte de Hollande qui vint en 1635, trouva leurs cabanes fermées pour en empêcher l'entrée aux ours & aux renards. Un Boulanger qui étoit descendu des premiers, rompit la porte de celle d'André Johnson, & trouva une partie d'un chien mort,

ı'il paroiſſoit qu'on avoit eu deſſein
ꞓ faire cuire. S'avançant un peu
lus loin, il rencontra à ſes pieds la
ırcaſſe du ſecond chien, parce qu'on
ːur en avoit laiſſé deux. Plus loin,
. trouva les corps de deux de ces
ıalheureux Hollandois étendus à
erre ſur quelques vieilles voiles. Ils
'étoient traînés l'un près de l'autre,
& leurs genoux touchoient preſque
eur menton. Nicolas Floriſon & un
ıutre, furent trouvés morts dans
eurs lits : on les mit tous dans des
bieres, & auſſi-tôt qu'on put ouvrir
la terre, ils furent dépoſés dans des
foſſes profondes, avec de grandes
pierres ſur leurs corps, pour que les
ours & les autres bêtes féroces ne
puſſent les déterrer. Nous ne trouvons pas qu'aucun autre ſe ſoit haſardé depuis, à paſſer l'hiver dans le
Spitzbergen.



CHAPITRE XII.

Description abrégée d'un naufrage arrivé près du Spitzbergen, en l'année 1646.

Relation du Groenland. Chap. XII.

An. 1646.

Les Hollandois trouvent en mer un glaçon chargé de cinq hommes.

JEAN Corneille de Maniken, ayant été envoyé à la pêche de la baleine en 1646, partit du Texel, le 6 de Mai, & le 3 de Juin, il arriva près du Spitzbergen. La quantité de glaces qui étoient encore dans la baie, l'empêcherent d'y jetter l'ancre : il fut obligé de tenir la mer, & ayant découvert deux baleines éloignées du rivage, il envoya ſes chaloupes bien équippées à leur pourſuite.

Pendant que les Matelots ramoient de côté & d'autre, pour trouver l'occaſion d'attaquer avec ſuccès un de ces énormes animaux, ils découvrirent à une diſtance aſſez éloignée, un grand glaçon ſur lequel ils virent quelque choſe de blanc, & jugerent d'abord que c'étoient des ours. Ellert Jonhſon, le harponeur ſoutint que c'étoit quelque autre choſe qui ſe

Relation du Groenland. Chap. XII.

An. 1646.

ouvoit ſur ce glaçon : perſuada à
s compagnons de ramer de ce côté,
ils y conſentirent après quelques
iſputes. Quand ils furent plus près,
s reconnurent que c'étoit une eſ-
ece de ſignal de détreſſe que faiſoit
ıouvoir un homme porté ſur la
lace.

Cette découverte les obligea de
approcher le plus promptement
u'il leur fut poſſible, & ils furent
xtrêmement ſurpris d'y trouver
uatre hommes vivants & un mort.
ls les reconnurent à leur langage,
ɔour des Anglois, les prirent dans la
:haloupe, & les conduiſirent à bord
le leur vaiſſeau qui étoit dans la
ɔaie.

Ils étoient réduits à la derniere
ɜxtrêmité, par la faim & par le froid,
n'ayant eu rien à manger depuis
long-temps avant qu'ils euſſent vus
la chaloupe, excepté un ceinturon
de cuir, qu'ils avoient partagé en
morceaux d'égale grandeur, pour en
faire leur nourriture. Le Chirurgien
apporta tous ſes ſoins pour leur con-
ſerver la vie, mais malgré toutes ſes
attentions, il en mourut trois, cinq
ou ſix jours après qu'ils eurent été

Relation du Groenland. Chap. XII.

An. 1646.

fur le vaiffeau. Le quatrieme fut le feul qui furvécut : il fut amené à Delft fur la Meufe, au mois de Septembre 1646, & il repaffa enfuite en Angleterre.

Relation de leur naufrage.

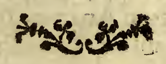
Il dit que leur vaiffeau ayant fait naufrage fur le glaçon où on les avoit trouvés, l'équipage, compofé de quarante-deux hommes, y étoit defcendu avec quelques uftenfiles, des vivres & une chaloupe : qu'ils s'étoient creufé un trou profond dans la glace, pour y former une efpece de cave, dont ils avoient fermé l'entrée avec toutes les pieces qu'ils en avoient tirées, afin de fe garantir de la violence des vents & des vagues, en quoi ils avoient affez bien réuffi, & qu'ils étoient demeurés quatorze jours dans cette caverne.

Le Commandant jugeant impoffible de vivre long-temps fur ce glaçon, avoit réfolu de gagner la terre dans la chaloupe avec dix-fept de fes gens, & de la renvoyer enfuite prendre les autres quand il y auroit réuffi : mais ces derniers n'en avoient eu aucunes nouvelles, & comme il étoit furvenu une violente tempête, ils avoient jugé que leurs compagnons étoient

étoient péris en mer, ſans pouvoir gagner la côte.

Relation du Groenland. Chap. XII. An. 1646.

Il en étoit demeuré vingt-deux ſur la glace, & leurs proviſions étant très-peu abondantes, ils s'étoient trouvés bien-tôt réduits à la plus grande diſette, ſans avoir preſque d'autre attente, que celle de la mort. Alors ils avoient réſolu de ſe ſéparer, & de ſe mettre ſur différentes pieces de glace, dans l'eſpérance qu'un haſard heureux en pourroit pouſſer quelqu'une vers la terre: mais on n'a jamais ſu ce que les autres ſont devenus, s'ils ont rencontré quelques vaiſſeaux, ou s'ils ont abordé au rivage. Il eſt vraiſemblable qu'ils ont tous été engloutis dans l'impitoyable Océan, puiſque Jean Corneille ayant donné ordre à ſa chaloupe de croiſer pour en faire la recherche, ſes gens n'en découvrirent aucun.



DESCRIPTION

De l'Islande & de ses Habitants, par Angrim Jonas.

CHAPITRE I.

Situation & climat de l'Islande : Des Rivieres & Lacs de l'Islande : Sentiment ridicule des Habitants au sujet du mont Hecla : Description des Habitants : Ils vendent le vent aux Etrangers : Usages ridicules de ce pays : Ils sont tous grands joueurs d'Echecs.

DESCRIPTION de l'Islande. Chap. I.

Situation & climat de l'Islande.

AVANT de quitter ce qui concerne les mers septentrionales, nous allons rapporter quelques anecdotes tirées d'Angrim Jonas, & de quelques autres Auteurs qui ont traité de l'Islande. Cette Isle qui est au midi du Groenland, est bornée à l'est par l'Océan septentrional, au nord, par la mer Glaciale, & au sud,

par la mer d'Ecosse. Elle est située au soixante-cinquieme degré, ou environ) de latitude septentrionale, & tire son nom des glaces (Ice) dont elle est couverte : elle est à peu-près deux fois aussi grande que l'isle de Scilly : le plus long jour, dans le temps du solstice d'été, est depuis deux heures du matin, jusqu'à dix heures du soir, & pendant ce temps, qui dure environ deux mois, le soleil n'est point enfoncé au dessous de l'horison : aussi ne s'éleve-t-il que très-peu au dessus, dans le temps du solstice d'hiver, où le plus court jour, est depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures après midi, qui est l'heure du coucher du soleil dans cette saison de l'année.

DESCRIPTION de l'Islande. Chap. I.

L'Islande est à présent un pays stérile, où l'on ne trouve ni grain, ni bois; cependant on prétend qu'il y avoit autrefois du froment en abondance. Il paroît aussi, par les énormes troncs d'arbres qu'on y a trouvés aussi noirs que de l'ébene, qu'il n'est pas incroyable qu'on en ait autrefois tiré, (comme on le dit) du bois propre à construire des vaisseaux. Aujourd'hui si l'on n'y

DESCRIPTION de l'Islande. Chap. I.

conduisoit des bois pour le chauffage & pour les bâtiments, & si les Nations voisines ne leur fournissoient des grains, les Islandois périroient bien-tôt de faim & de froid.

Des Rivieres & lacs de l'Islande.

Ce pays est bien arrosé, les sources en général y sont très-claires, & quelques-unes fournissent une eau aussi nourrissante, dit-on, que la biere; mais la plus grande partie de ces eaux sont malsaines. On y trouve une grande quantité d'eaux chaudes, beaucoup de lacs & d'étangs, de ruisseaux & de rivieres navigables, dont il seroit ennuyeux de rapporter les noms, & qui sont toutes très-abondantes en poisson.

Si nous en croyons Blefkenius, il y a dans la partie occidentale de cette Isle, un lac si froid, qu'il pétrifie tout ce qu'on y jette: si l'on y enfonce un bâton, la partie qui est dans l'eau, devient aussi dure que du fer, pendant que le reste conserve sa premiere nature. Il y a aussi, dit le même Auteur, un lac vers le milieu de l'Isle, d'où il sort une fumée d'une telle malignité, qu'elle tue les oiseaux qui passent au-dessus. On y trouve des fontaines dont l'eau est si

brûlante, qu'elle enleve la peau si elle tombe dessus, & quand on la laisse réfroidir, elle dépose une forte teinture de soufre. On voit nager sur la surface une substance rouge, qui semble animée, puisqu'elle plonge dans l'eau quand on en approche, & qu'elle revient au dessus quand on s'en éloigne. Les eaux d'une autre fontaine ont le goût de froment, & sont un excellent remede contre les maladies honteuses, très-communes en ce pays.

DESCRIPTION de l'Islande. Chap. I.

Le soufre est le seul minéral qu'on trouve en Islande, & en creusant la terre, on en tire dans presque tous les endroits de l'isle, particulierement dans la partie orientale, près du mont Hécla. Cette montagne a un volcan qui jette souvent des flammes, & vomit des matieres ardentes avec des cendres & des pierres calcinées, comme le Vésuve, ou le mont Ætna. Il a péri beaucoup de personnes qui ont voulu aller sur cette montagne, parce que le terrein s'est abîmé sous eux, & qu'ils y ont été ensevelis tous vivants : cependant quand le vent souffle de l'ouest, elle paroît moins agitée que dans les

autres temps, & l'on en peut approcher avec moins de danger. On prétend que quand on jette une pierre dans la concavité du volcan, elle est repoussée en l'air avec une vîtesse prodigieuse.

Sentiment ridicule des Habitants au sujet du mont Hécla.

Les Habitants croyent que cette montagne est la demeure des ames damnées, qui y sont tourmentées par le feu; & ils assurent très-sérieusement qu'on voit souvent des troupes de diables qui jettent dans le volcan, les esprits de ceux qui sont morts depuis peu, & qu'ils les y précipitent à mesure qu'elles en veulent sortir; ce qui arrive particuliement, disent-ils, après quelque sanglante bataille. Le froissement des vagues & des glaçons sur le rivage & dans les cavités des rochers, occasionne un bruit qui a quelque chose de funeste & d'effrayant: aussi les Islandois croyent que ce sont les lamentations & les gémissements des damnés, qui sont tourmentés d'un froid excessif dans les glaces, leur punition consistant principalement dans le passage de l'un à l'autre extrême.

Le 29 de Novembre 1563, la

mer parut toute couverte d'une flamme éclatante dans le voisinage du mont Hécla. Les plus sensés jugerent que ce phénomene étoit causé par une éruption de matieres brûlantes : on sentit en même-temps un tremblement de terre, & l'on entendit un bruit affreux dans toute l'isle. Le jour suivant, dans l'endroit où la mer avoit paru en feu, on trouva qu'elle s'étoit retirée au moins de deux lieues de ses anciennes limites.

DESCRIPTION de l'Islande. Chap. I.

Les habitants de l'Islande, sont forts, courageux & ont l'esprit assez vif. Les pauvres y sont esclaves des riches, dont les biens consistent en troupeaux, en bâtiments pour la pêche, & en un grand nombre de vassaux. Ils sont en général, grands & bien faits, & si leurs femmes étoient parées, on les trouveroit assez belles. Les hommes & les femmes sont habillés de même, sans avoir rien qui les distingue. Leur maniere de vivre est fort dure ; ils se nourrissent d'une espece de morue seche qu'on brise avec une pierre, & ils y joignent au plus, du beurre & du fromage très-mauvais : leur

Description des Habitants.

boiſſon eſt de l'eau, du lait ou du petit-lait : par cette ſobriété, ſans ſe ſervir de Médecin, il eſt ordinaire d'y voir des perſonnes qui vivent juſqu'à cent cinquante ans.

Ils vendent le vent aux Etrangers.

Les Iſlandois diſent qu'ils ont un eſprit familier, dont ils ſuivent les avis pour la chaſſe & pour la pêche : ſuivant Ortelius, ils donnent à ces démons, le nom de Drollard, qui paroît dérivé du mot Danois Trol, qui ſignifie un diable. Blafkenius dit auſſi qu'ils font un bon commerce de la vente des vents : ils forment un certain nombre de nœuds à une corde ou à un mouchoir, ſur leſquels ils prononcent des mots extraordinaires par forme de charme, & l'acheteur eſt averti de délier tel ou tel nœud aux différents endroits où il ſe trouve dans ſa route.

Angrim Jonas, qui étoit Coadjuteur de l'Evêché de Hole, né dans le pays, & homme de très-bon ſens, tourne en ridicule cette eſpece de conjuration. Il prétend que les Iſlandois étant très-experts dans la connoiſſance des variations de l'air, peuvent prévoir quelques heures d'avance, de quel côté le vent ſoufflera ;

& il dit qu'ils sont très-attentifs dans leur marché, à ne point entrer en traité avec aucun Etranger, jusqu'à ce qu'ils ayent remarqué que le vent est prêt à tourner comme il le demandent. Les nœuds qu'ils donnent comme une espece de charme, & les mots qu'ils prononcent, ne sont que pour faire paroître la convention plus mystérieuse, & quand il arrive qu'ils ont deviné juste, l'acheteur crédule fait de toutes parts l'éloge de leur intelligence, ce qui augmente encore la crédulité des autres.

DESCRIPTION de l'Islande. Chap. I.

Usages ridicules de ce pays.

Lorsque les jeunes filles sont parvenues à l'âge de puberté, leurs parents les prostituent aux Etrangers, quand il s'en trouve chez eux, pour les moindres bagatelles; par exemple, pour un biscuit, parce que n'ayant pas de bled dans leur pays, ils le regardent comme un mets délicieux, & le conservent pour le présenter trempé dans du lait, quand ils ont quelque grande fête, ou quand ils régalent leurs supérieurs. Si cette union est fertile, la fille en est beaucoup plus estimée, & celui qui l'épouse par la suite, reçoit

DESCRIPTION de l'Islande. Chap. I.

l'enfant comme une portion considérable de sa dot.

S'il leur arrive par quelque échange, d'avoir dn vin, de la biere, ou de quelque autres liqueurs fortes, il ne les conservent pas, mais ils invitent tous leurs amis à en venir boire avec eux, & ils ne se quittent pas, tant qu'il en reste une seule goutte. Pendant le repas, ils s'animent les uns les autres par des chansons qui n'ont aucune poësie, & dans lesquelles ils célebrent les exploits de leurs ancêtres. Ils ne se levent jamais de table pour satisfaire aux besoins naturels, ce qui seroit regardé comme une grande impolitesse; mais ils les font connoître à l'une des femmes de la maison : alors les filles leur apportent les vases nécessaires, qu'elles donnent successivement à chacun des convives, & ce seroit une grossiereté de les refuser.

Quelque attesté que ce fait puisse être, Jonas en parle avec colere, comme d'une calomnie contre la modestie de ses compatriotes, & il prétend aussi qu'il est faux que les gens de son pays se lavent les dents avec de l'urine. Je pense que c'est

vec justice qu'il les justifie sur des sages si ridicules : peut-être ont-ils té autrefois soufferts dans des par- ies de débauche ; mais il est difficile e croire qu'ils se soient perpétués, : que ces peuples soient demeurés ussi grossiers & aussi brutes.

DESCRIPTION de l'Islande. Chap. I.

Les bestiaux qu'on trouve morts ar quelque accident dans la cam- agne, ou qui sont étouffés par la eige, sont très-estimés & presque egardés comme sacrés. La gelée les onserve sans corruption, pendant lusieurs mois ; aussi les Habitants ’usent-ils point de sel, ni pour le oisson, ni pour la chair, & cet ssaisonnement leur est entierement nutile.

Ils jouent beaucoup aux échecs.

Les Islandois sont grands joueurs l'échecs, & ils y passent souvent des uits entieres. Il n'y a pas un paysan dans la campagne qui ne connoisse ce jeu, & qui n'ait ses pieces faites d'os de poisson, avec cette différence des nôtres, qu'ils donnent le nom d'évêques à celles que nous appellons fous, parce qu'ils disent que le Clergé est toujours le plus proche des Rois. Leurs pions ont des épées à leur côtés, avec les joues enflées,

Description de l'Islande. Chap. I.

comme étant prêts à ſonner du cornet quils tiennent à la main, & ils les appellent Centurion ou Capitaines ; ſur quoi l'on peut remarquer que dans la plus grande partie des pays ſeptentrionaux, les Trompettes ſont conſidérés comme des Officiers, & qu'on eſt très-éloigné d'en faire auſſi peu d'eſtime que dans les Etats de l'Europe qui ſont plus au midi.

Les échecs ſont d'un uſage très-ancien dans tous les pays du nord : la Chronique Norwégienne, rapporte que Harald, ſurnommé le Chevelu, Roi de Norwege, qui régnoit vers l'an 870, reçut de ſon pere nourriſſier, Droſen, le géant, entre autres préſents, un très-beau jeu d'échecs. Toute la Nobleſſe de Danemarck, de Norwege & d'Iſlande, eſt très curieuſe d'avoir de beaux damiers & de belles pieces ; & l'on rapporte qu'Eléonor, fille naturelle de Chriſtiern, Roi de Dannemarck, qui fut mariée au Comte Ulefield, Grand Maréchal du Royaume, & premier Miniſtre d'Etat, avoit un damier marqueté d'ambre blanc & jaune, que les pieces étoient d'or,

très-bien travaillées, & incruſtées de la même matiere que le damier. Les Rois & les Reines étoient en habits de cérémonie, montés ſur des trônes. On reconnoiſſoit les Evêques par leurs habits épiſcopaux : les Cavaliers étoient à cheval, en équipage très-galants : les Tours étoient portées par des éléphants, & les Pions étoient des mouſquetaires qui préſentoient leurs armes, comme s'ils n'euſſent attendu que l'ordre pour tirer.



CHAPITRE II.

Des anciens Rois d'Islande : Mythologie des anciens Islandois : Leur Religion : Division de l'Islande : Des anciennes Loix de ce pays : Il est soumis au Danemarck : Des bâtiments & des animaux: Comment l'Islande fut découverte : Temps où le Christianisme y a été introduit.

DESCRIPTION de l'Islande. Chap II.

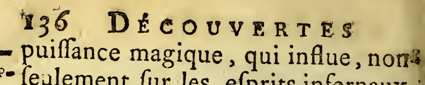
Des anciens Rois d'Islande.

L'HISTOIRE des différentes révolutions d'Islande, s'est assez bien conservée, & l'on a encore en vers, les événements arrivés sous les regnes de chacun des Rois, pris en particulier. Ces anciens Rois, ainsi que tous les Héros du nord, menoient par-tout avec eux des Bardes ou Poëtes qui mettoient en vers leurs exploits : les soldats les apprenoient ordinairement par cœur ; & excités par le désir d'élever la gloire & la renommée de leurs chefs, ils les chantoient par-tout où ils se trouvoient. Il faut que les Poëtes de ce pays le soient par la nature, car s'ils

'avoient pas le talent inné de la ompoſition, il eſt certain qu'ils n'a- oient aucunes regles qui pût le leur onner. Ceux qui ont ce talent, ne arlent preſque jamais en proſe; & n certain temps, qui eſt, je crois, elui de la nouvelle lune, ils ſont gités d'une eſpece de phrénéſie, ui leur rend le viſage d'une pâleur ffreuſe, & leurs yeux creux, les ont paroître encore plus effroyables. On peut alors les comparer à la Sy- ile de Cumes, dont Virgile nous lonne la deſcription.

Cui talia fanti
Ante fores, ſubito non vultus, non color unus,
Non comtæ manſere comæ, ſed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument: majorque videri,
Nec mortale ſonans; ad flata eſt numine quando
Jam propiore Dei.

Cette figure hideuſe les fait regar- der avec grande vénération par les Nations voiſines, & elles penſent qu'il y a dans leur vers une certaine



puissance magique, qui influe, non seulement sur les esprits infernaux, mais qui affecte même les Planetes.

Mythologie des anciens Islandois.

Le plan de Mythologie, adopté par ces Bardes, est nommé Edde. Il contient entr'autres opininions singulieres, que le premier principe de toutes choses est un Géant nommé Jmmer, qui fut taillé en pieces par les Nains qu'engendra le Chaos; que de sa tête ils en firent les Cieux; que de son œil droit ils formerent le Soleil, de son œil gauche la Lune; que ses épaules furent changées en montagnes : que les rochers vinrent de ses os; que la mer fut faite de sa vessie, & que son urine produisit les rivieres. Cette Mythologie est écrite en vieux vers Islandois, & elle paroit très-ancienne.

Leur religion.

Les habitants de l'Islande étoient payens, & nous trouvons Thor & Odin au nombre de leurs Divinités; le premier étant semblable au Jupiter, & le second au Mercure des anciens Romains. Ils ont conservé, comme nous, les noms des Dieux pour désigner les jours de la semaine, où l'on trouve le jour de Thor & celui d'Odin. Leurs autels étoient

ouverts d'une plaque de fer, & ils conservoient un feu qu'ils avoient grand soin de ne jamais laisser éteindre. Il y avoit près de l'autel un vase d'étain, qui contenoit le sang de la derniere victime qu'ils avoient sacrifiée. On s'en servoit à asperger les spectateurs ; & l'on regardoit comme sacré & inviolable tout serment qu'on faisoit en tenant un anneau d'argent, du poids d'environ vingt onces, trempé dans le sang du sacrifice.

Description de l'Islande. Chap. II.

On voit par les Chroniques d'Islande, que leurs prêtres sacrifioient des hommes & des femmes à leurs Dieux ; ils précipitoient les victimes du haut d'un rocher, ou les jettoient dans un puits profond, voisin du Temple. Ils en avoient deux principaux, l'un à Hole, dans la partie septentrionale de l'Isle, & l'autre à Schalhot, dans la partie méridionale. Ce sont à présent deux Evêchés, & Schalholt est le lieu de la résidence du Gouverneur Danois. Le Luthéranisme est la Religion dominante dans le pays, & Angrim Jonas prétend que la Religion Chrétienne y est établie depuis environ huit cens

ans ; mais qu'elle n'a été suivie dans toute l'Isle que long-temps après ce premier période.

Division de l'Islande.

L'Islande étoit autrefois partagée en quatre Provinces : la plus septentrionale, qui se trouvoit aussi la plus grande, étoit subdivisée en quatre Bailliages, dont chacun contenoit huit ou dix districts. Les trois autres Provinces ne contenoient chacune que trois subdivisions. On tenoit tous les ans une assemblée, ou cour de judicature du Bailliage de chaque Province dans la principale ville, & tous ceux qui avoient droit d'y assister étoient convoqués par de petites croix de bois que leur envoyoit le Gouverneur. Le Président de toute l'Isle avoit aussi le droit de convoquer, en d'autres temps, un Conseil extraordinaire des Chefs des Provinces, en leur envoyant de petites haches de bois.

Des anciennes loix de ce pays.

Les Temples servoient alternativement pour le culte Divin & pour l'administration de la Justice. Il y en avoit trois dans chaque Bailliage, & leurs Présidents étoient nommés Godorp, qui signifie Divins. Le principal soin de ces Magistrats étoit de

urvoir aux befoins des pauvres, ıvent réduits à la plus grande mi-e à caufe de la ftérilité du pays. avoient auffi l'attention de les ıpêcher de fortir chacun de fon ftrict, & de faire punir ceux qui n écartoient.

DESCRIPTION de l'Iflande. Chap. II.

Si un mendiant étoit opiniâtre, & l faifoit réfiftance de quelque ma-ere que ce fût, à la puiffance ci-le, le Magiftrat avoit le droit de faire mourir, ou de le mettre hors état d'avoir de lignée. Il n'étoit as permis à un homme pauvre d'é-oufer une femme dans le même at; & fi un homme n'avoit pré-ifément que ce qu'il lui falloit pour ivre, il ne pouvoit prendre une lle qui n'eut point de dot, ou qui 'en eut qu'une très-médiocre.

Il eft foumis au Danemarck.

Ces loix furent en vigueur jufqu'à e que le Roi de Norvége, attiré ar les difputes qui s'éleverent en-re ceux qui étoient chargés de l'ad-niniftration, fit la conquête de 'Iflande en 1263. Il changea entié-ement la forme du Gouvernement, & lui impofa un tribut annuel. Cette fle fuivit la fortune de fon vain-queur, & fut avec lui foumife au

DESCRIPTION de l'Iſlande. Chap. II.

Danemarck. On y envoye des Gou verneurs, ou Vice-Rois pour rece voir le tribut; & il eſt à leur choi de demeurer ou de ne point demeu rer dans le pays.

Les Iſlandois étoient autrefoi regardés comme de bons Gladia teurs & de hardis Pirates. Le comba ſingulier leur étoit permis en public & ſouvent on s'en ſervoit pour l décision des cauſes juridiques. L parti vaincu perdoit ſon procès, & celui qui refuſoit le combat avoi le même ſort. Il n'étoit pas rare d voir deux Iſlandois mettre au haſar toute leur fortune en ſe battant l'u contre l'autre, & celui qui étoi vainqueur poſſédoit les deux; mais les héritiers du vaincu avoient la faculté de préſenter un taureau au victorieux, & il falloit qu'il le tuât d'un ſeul coup pour être confirmé dans la poſſeſſion du bien qu'il avoit ainſi acquis; s'il le manquoit, il per- doit la dépouille du vaincu.

Le pays eſt montagneux, & pro- duit en quelques endroits d'excel- lents pâturages dont l'odeur eſt ſi agréable que beaucoup de gens en prennent pour mettre dans leur lin-

DESCRIPTION de l'Islande. Chap. II.

: ils sont si gras qu'on est obligé
en faire sortir les troupeaux, au
ement ils mangeroient jusqu'à s'é-
uffer. Cependant le bœuf y est assez
auvais, & leurs moutons y contrac-
nt une odeur très-désagréable;
ais ces défauts sont corrigés par
grand air auquel ils exposent la
ande pour la sécher, ce qui la con-
rve encore mieux que le sel ne
ourroit faire. Leurs chevaux sont
sez bons, & quand ils manquent
foin ainsi qne de grains, soit par
sévérité de la saison, soit par le re-
rd des vaisseaux étrangers, les hom-
es & les animaux sont également
abitués à se nourrir de poisson des-
ché.

Des bâtiments & des animaux.

Leurs bâtiments sont petits & bas,
our les garantir des tempêtes vio-
ntes qui sont très-communes dans
ette Isle. Ils sont faits en partie de
ois apporté des autres pays par les
laces, & en partie d'os de baleine ou
'autres poissons. Pour leur chaufage
s se servent de tourbes, nommées
azons bitumineux, à cause de la
uantité de bitume dont il est im-
regné. Ils ont des petites perdrix,
plusieurs especes d'oiseaux aqua-

DESCRIPTION de l'Islande. Chap. II.

tiques ; mais ils ne connoissent p
les petits oiseaux qu'on voit da
les autres pays. On y trouve au
des corneilles & des faucons do
quelques-uns sont tous blancs. I
ont des chiens sans queue & sa
oreilles : on les estime beaucoup
cependant ils ne sont bons qu'à s
tisfaire la fantaisie. Les renards & l
ours blancs paroissent être nature
au pays, au lieu que ceux d'autr
couleur, comme rouges ou noirs
les cerfs, les loups & les licorne
y sont apportés sur les glaces, qu
leur amenent aussi de grands arbre
Nous avons déjà parlé de la natur
& de la valeur des cornes de li
corne, & nous n'abuserons pas d
la patience du lecteur par des ré
pétitions inutiles. Nous observeron
seulement que cette substance fai
partie des denrées qui leur servent
à payer leur taxe annuelle au Roi de
Danemarck.

Les Islandois ont une si haute
idée de leur pays, qu'ils ne peuvent
croire qu'il y en ait au monde un
autre aussi agréable, & même quel-
ques-uns d'entr'eux qui se sont at-
tachés à l'étude, & qui par consé-

uent devoient être plus inſtruits, ont préféré une ſubſiſtance très-nédiocre à des bénéfices aſſez con-ıdérables en Danemarck. Comme eurs maiſons ſont diſperſées, & u'ils n'ont ni villes ni villages, l'exception des deux dont nous vons parlé, on doit juger qu'ils ı'ont pas auſſi de grands chemins; n ſorte que ceux qui par goût ou ɔar néceſſité paſſent d'une province lans une autre, ſont obligés d'aller vec la bouſſole. Il y a des trous rès-profonds qui pourroient être ort dangereux quand ils ſont cou-verts de neiges; mais les habitants les environs ont ſoin d'y mettre les marques particulieres, & ce ſont es ſeules directions que les voya-geurs peuvent avoir dans ce pays.

DESCRIPTION de l'Iſlande. Chap. II.

On a établi depuis quelque temps ıne preſſe d'imprimerie à Hole, & 'on y a imprimé l'Ancien Teſta-menr en langue Iſlandoiſe, que le célébre Wormius aſſure être le plus pur Runique qu'il y ait dans le monde : mais le défaut de papier, qui eſt très-rare & très-cher dans ce pays, a beaucoup retardé l'impreſ-ſion du Nouveau Teſtament. Il y a

dans la même Ville un Collége pou
l'éducation de la jeunesse, où l'o
enseigne jusqu'à la Réthorique, &
les Ecoliers vont ensuite finir leur
études à Copenhague. Ce pays
produit plusieurs Savants, & l'o
trouve dans le catalogue des Evê
ques de Hole, les noms de quelques
uns qui ont rendu de grands service
à la République des Lettres.

Comment l'Islande fut découverte.

L'Islande, suivant Angrim Jonas
fut découverte, pour la premier
fois, par un Pirate nommé Neddo-
cus, qui y fut jetté par une tem-
pête. Voyant que cette Isle étoi
stérile, il n'y demeura pas long-
temps, mais ce fut lui qui la nom
ma Islande, à cause des monceau
de glaces appellés Ice, dans sa lan-
gue, dont il vit qu'elle étoit cou-
verte.

Sur le recit du Pirate, un Navi-
gateur Suédois, nommé Garderus
se hasarda d'y descendre en l'anné
864, & il la nomma Gardersholm,
qui signifie Isle de Gardes.

Le troisieme qui y aborda fu
aussi un fameux Pirate Norwegien,
nommé Flacco, qui, en partant de
Hittland, une des Isles Orcades,
prit

prit avec lui trois corbeaux, parce qu'on n'avoit pas encore l'usage de la boussole Quand il fut avancé en mer, il en lâcha un qui retourna dans l'Isle d'Hittland. Flacco continua sa route, & quelque temps après lâcha le second corbeau qui revint bien-tôt à son vaisseau ; ce qui fit juger au Capitaine que cet animal n'avoit pas trouvé de terre. Enfin il lâcha le troisieme, & voyant qu'il s'éloignoit de lui à tire-d'ailes, il mit toutes ses voiles au vent pour le suivre, & aborda en Islande. Il descendit dans la partie orientale, assez près de l'endroit où Garderus avoit débarqué, & il y passa l'hiver. Se trouvant environné de glaces de toutes parts, il lui donna aussi le nom d'Islande, qui lui est toujours demeuré depuis. Il passa un autre hiver dans la partie méridionale ; mais ne la trouvant pas plus agréable que l'autre, il retourna en Norvege, où il reçut le nom de Refnafloke, qui signifie Flocco le corbeau, parce qu'il s'étoit servi de cet oiseau, comme nous l'avons dit, pour découvrir cette Isle.

Suivant la chronique d'Islande,

Description de l'Islande. Chap. II.

le pays fut désert & inculte jusqu'en l'année 870, qu'un Baron Norwegien, nommé Ingulf, avec son beau-frere Horleifus, ayant tué deux des plus grands Seigneurs du pays dans un duel, furent bannis du Royaume, & se retirerent en Islande. Ingulf, qui emportoit les portes de sa maison suivant l'usage de son pays, les jetta dans la mer pour débarquer plus aisément ; mais un coup de vent l'ayant tout-à-coup écarté de l'endroit où elles étoient, il descendit dans une autre partie de l'Isle. Cependant il les retrouva trois ans après, la mer les ayant poussées sur le rivage ; & il établit en cet endroit une Colonie, en 874, année où, suivant la Chronique Islandoise, cette Isle commença à se peupler.

Temps où le Christianisme y a été établi.

Malgré ce récit, il paroît, par quelques morceaux de cloche, par des croix, & par des livres qu'on a trouvés dans ce pays, qu'il avoit été connu plutôt de quelques Anglois & de quelques Irlandois. Il est certain que ceux d'Irlande y descendirent plusieurs fois avant l'arrivée d'Ingulf, & que le peuple les nom-

moit papas; ce qui ne laisse aucun doute qu'il n'y eut quelques habitants dans cette Isle avant le temps du réfugié Norwegien. Il paroît par conséquent que lorsque la Chronique Islandoise dit que le pays étoit désert à l'arrivée d'Ingulf, elle fait entendre seulement qu'il y avoit alors très-peu d'habitants, & que ce fut de ce temps qu'ils commencerent à se multiplier, & à s'unir en Colonie. Angrim Jonas dit qu'Ingulf étoit Chrétien, d'où l'on doit conclure que le Christianisme y fut porté dans le neuvieme siecle, d'autant plus que ce fut vers le même temps que se convertirent toutes les Nations septentrionales connues. On trouve encore une vieille Chronique du Groenland en vers Danois, qui dit que le Groenland fut premierement découvert en 770, & un autre en prose, assure que celui qui en fit la découverte y alla de la Norwege, en passant par l'Islande. Cette Chronique est confirmée par l'autorité du grand Apôtre du Nord, Ausgarius, Archevêque d'Hambourg, qui fut nommé à ce Siége, en 834, par Louis le Débonnaire,

Empereur d'Occident. Ses Patentes, qu'on peut voir dans l'histoire du Danemark de Pontanus, disent « que les » portes de l'Evangile sont ouvertes, » & que Jesus-Christ a été enfin révélé » en Islande & au Groenland » ; dont le bon Empereur rend graces à Dieu. Cette date de 834, précede de quarante ans la descente d'Ingulf en Islande ; il est donc évident qu'il ne fut pas le premier qui y apporta la Religion Chrétienne, & que, de plus, l'Isle étoit peuplée avant qu'il y arrivât. Il me paroît encore que l'Islande étoit connue des anciens, & qu'elle est l'Isle Theule que Strabon place de ce côté. C'est aussi le sentiment de Casaubon, dans ses Commentaires sur ce fameux Géographe. Personne n'ignore que Theule a toujours été regardée comme la derniere des Isles Britanniques, à l'extrémité de l'Océan Deucalédonien, ou de la mer d'Ecosse, ce qui est précisément la situation de l'Islande.



VOYAGE

Du Capitaine THOMAS JAMES, employé à découvrir un passage au Nord-ouest.

CHAPITRE I.

Histoire générale de cette entreprise : Le Capitaine James met à la voile avec un seul vaisseau : Il arrive sur la côte du Groenland : Il est en grand danger par les glaces : Il perd sa chaloupe à la hauteur du Cap de Désolation : Il la retrouve avec beaucoup de peine : Il descend au Port de la Providence, & ensuite au Havre de Price.

JAMES Chap. I.

An. 1631.

James est chargé de chercher un

QUELQUES Marchands de Bristol, ardents à la poursuite de leur commerce, & à chercher les avantages de leur pays en général, formerent une compagnie, vers l'an 1630, pour tenter la dé-

JAMES Chap. I.

An. 1631.

couverte d'un paſſage au nord-oueſt, qui conduisît dans la Mer du Sud, & ouvrir une nouvelle route pour le Japon. Le Roi Jacques I. inſtruit de leurs bonnes intentions par Sir Thomas Rowe, dont nous avons rapporté l'ambaſſade dans l'Indouſtan, leur en marqua ſa ſatisfaction, & confirma le choix qu'ils avoient fait du Capitaine Thomas James, pour le charger de cette expédition. Ce Capitaine étoit un homme d'une intégrité à toute épreuve, très-habile dans l'art maritime, & il n'étoit pas poſſible de mieux choiſir pour une entrepriſe auſſi utile qu'elle étoit dangereuſe.

paſſage pour aller au Japon.

Il met à la voile.

Le 3 de Mai 1631, il ſortit du canal de Briſtol, dans un vaiſſeau de ſoixante-dix tonneaux, & de vingt-deux hommes d'équipage. Le 5, le vent étant devenu contraire, il entra dans le Port de Milford, où il jetta l'ancre, & y demeura juſqu'au 17. Alors profitant d'un vent favorable, il remit à la voile faiſant cours le plus qu'il lui étoit poſſible au nord-oueſt. Le 4 de Juin il vit la côte du Groenland, quoique l'air fût chargé de brouillards,

& il s'y arrêta pour bien découvrir la direction de cette côte.

JAMES. Chap. I.

An. 1631.

Le 5, les Anglois se trouverent embarrassés dans de grands glaçons dont il étoit très-difficile de se retirer, parce que les brouillards, dont l'air étoit chargé, empêchoient la vue de s'étendre. Ils s'attacherent à une grande piece de glace pour leur propre sûreté, & repousserent les attaques des autres avec de grandes perches, qui furent bien-tôt rompues. Le lendemain le danger parut encore plus grand; les glaces tomberent sur eux de toutes parts, & si épaisses qu'ils furent continuellement dans la crainte de voir leur vaisseau écrasé par leurs efforts. Leur chaloupe fut brisée, mais ils en receuillirent les débris par le secours de leur barque, & les enleverent sur le pont dans l'intention de la rétablir à la premiere occasion favorable. Ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés, qu'ils s'ouvrirent un chemin au milieu de ces dangereux obstacles, en mettant toutes les voiles dont ils purent se servir; & à leur grand étonnement, ils réussirent à dégager leur vaisseau, sans

JAMES Chap. I.

An. 1631.

qu'il eût souffert le plus léger dommage. Le 9, ils prirent hauteur, & se trouverent à cinquante-neuf degrés de latitude septentrionale. Ils firent les observations les plus exactes pour reconnoître s'il étoit vrai, comme le disent quelques Voyageurs, qu'il y eût à cette hauteur un courant qui portât au nord-est; mais ils n'en découvrirent aucunes marques. La mer n'avoit point de fonds; ils n'y trouverent aucune espece de poisson, pas même de baleines; & le vent étoit extrêmement variable, avec un brouillard si épais, qu'il mouilloit comme la pluie.

Les Anglois arrivent à la hauteur du cap de Désolation.

Le 10, la mer étant très forte, ils virent nager des glaçons plus élevés que le haut de leur grand mât: leur barque fut brisée contre la poupe; ils eurent beaucoup de peine à la retirer; deux de leurs hommes furent écrasés presque sans ressource, & ils s'occuperent fortement à rassembler les débris de leur chaloupe sur le pont. Vers huit heures du matin, ils reconnurent, en voyant la terre qui s'étendoit d'un côté au nord, & de l'autre à l'est, qu'ils étoient à la hauteur du cap de Désolation: ils

virent la mer toute noire autour d'eux, ce qu'ils attribuerent aux brouillards épais dont l'air avoit été chargé, & ils virent aussi en grande quantité, des poissons nommés grampusses.

JAMES Chap. I.

An. 1631.

La nuit du 17 fut très-obscure; & il regna un brouillard si froid, que les voiles & les manœuvres furent toutes couvertes de glaces. Ils jugerent par le brisement & le bruit des vagues, qu'ils étoient près du rivage: mais le jour leur fit connoître que ce n'étoit autre chose qu'un énorme glaçon, cependant ils reconnurent de loin, l'isle de la Résolution dont ils s'efforcerent de doubler la pointe méridionale. Ils observerent que le flux & le reflux les emportoit avec une égale force: l'air glacial & le brouillard étoient toujours si pénétrants, que leurs boussoles en étoient toutes gâtées, & qu'ils pouvoient à peine s'en servir.

Ils sont en grand danger par les glaces.

L'air s'étant éclairci quelque temps après, ce qui ne dura que fort peu, ils virent devant eux les détroits fermés par des monceaux de glaces, au travers desquelles ils essayerent cependant de se faire un passage; mais

JAMES, Chap. I.

An. 1631.

il les trouverent trop ſerrées pour y réuſſir. Ils jetterent la ſonde, ſans trouver de fond à deux cents trente braſſes, étant à quatre lieues du rivage. Le vingt, dans la matinée, ils doublerent le cap méridional de l'iſle de la Réſolution, & le vent s'étant tourné à l'oueſt, les jetta avec les glaces vers la terre, qui, à deux lieues de diſtance, ne leur préſentoit que de petits briſans & de grandes piéces de glaces échouées ſur le ſable, à quarante braſſes de profondeur. Ils furent emportés avec violence par un fort courant qui venoit du côté de l'Iſle, & qui entraînoit leur vaiſſeau au travers d'une multitude innombrable de canaux formés entre les rochers & les glaces : ils ſe trouverent dans le plus grand danger d'y être ſubmergés ; & pour prévenir ce malheur, ils jetterent une ancre & un grapin de chaque bord du vaiſſeau, dans une piece de glace à laquelle ils s'attacherent; l'un & l'autre étoient enfoncés de dix braſſes dans l'eau, enſorte qu'ils tenoient lieu de ſonde, & que le glaçon auroit néceſſairement touché avant qu'il y eût aſſez peu d'eau pour mettre le

vaisseau en péril. Cependant James jugea que cette précaution n'étoit pas encore suffisante, & il fit mettre la barque en mer pour chercher un port sûr; mais les glaces tomberent sur elle avec tant de force, que les hommes furent obligés de renoncer à ce dessein, & de la ramener au vaisseau en se guidant d'un glaçon à l'autre. A peine l'avoient-ils rejoint, que l'ancre & le grapin casserent, & on remit encore la barque à l'eau pour les retirer. On reprit l'ancre avec beaucoup de peine, & on la rapporta au vaisseau; les gens furent très-contents de ce qu'on l'avoit reprise, parce que dans l'intervalle, ils en avoient jetté une autre sur un bas-fonds, dont le terrein étoit pierreux; l'avoient perdue de vue, & avoient été contraints de l'abandonner.

Le vaisseau étant dans la situation la plus dangereuse, les hommes jetterent des cordages sur des rochers voisins, & chacun travailla de toutes ses forces, pour le tourner en un endroit plus favorable qu'ils crurent avoir trouvé à l'abri d'une montagne de glace. Il y fut en effet assez tranquille, jusqu'à ce que le flux y

Une piece de glace les garantit.

JAMES, Chap. I.

An. 1631.

apporta une multitude de grands glaçons, qui les mirent de nouveau en un danger imminent, quoique les hommes s'employassent vigoureusement à les écarter. Quand la mer fut à sa plus grande hauteur, ils tomberent presque dans le découragement & dans le désespoir : parce que la grande piece de glace qui les couvroit se remit à flot, & les abandonna; mais elle revint bien-tôt à son même poste avec le reflux, & continua de les garantir le lendemain & la nuit suivante. Ils y essuyerent sans accident un violent ouragan qui vint de l'ouest, & qui fut suivi d'une prodigieuse quantité de neiges. Ils se tinrent toujours fortement attachés aux rochers, jusqu'à ce que les glaces qui ne cessoient de tomber sur eux, eussent rompu les pattes de l'ancre, les bras du grapin & les haussieres. Leur chaloupe fut encore presque mise en pieces, & il fallut l'industrie de tous ceux qui étoient à bord pour la rétablir.

Pendant la marée suivante, la force des glaces les jetta contre un rocher très-aigu, où ils furent laissés par le reflux, sur une pointe où il n'étoit pas

poſſible de s'amarrer. L'équipage deſcendit pour faire la priere ſur un grand glaçon, penſant qu'ils ne pourroient jamais ſe tirer de ce péril; mais il commença à monter inopinément avec le flux, à leur grande ſatisfaction, ils ſe retrouverent à flot, & ſe remirent à travailler avec la plus grande ardeur pour s'en éloigner, quoique le danger fût toujours des plus éminents. Ils faiſoient tous leurs efforts pour mettre des glaces entre eux & les rochers, parce qu'elles leurs étoient moins redoutables: cependant ils furent obligés d'en couper une grande piece à coups de coignées, de haches & d'autres inſtruments tranchants, dans la crainte d'en être accablés. Le Capitaine James deſcendit à terre, ce qui lui étoit facile, parce que les glaces étoient ſi ſerrées, qu'on pouvoit aller aiſément de l'une à l'autre, juſqu'au rivage. Il y éleva un ſignal de pierre avec une croix, & nomma cet endroit, le port de la Providence Divine. Le ſoir, les glaces parurent dans le Port encore plus épaiſſes qu'auparavant; le reflux ne les emporta pas, la plus grande partie étant attachée à la

terre, & le vaiſſeau y demeura enclavé.

JAMES, Chap. I.

Le 23, le Capitaine deſcendit dans la barque, du côté oriental de l'Iſle, & il monta ſur une hauteur pour voir s'il pourroit découvrir quelque endroit où il pût ranger ſon vaiſſeau plus en sûreté. Pendant qu'il étoit occupé à cette découverte, il entendit le bruit le plus affreux, venant d'un énorme glaçon qui ſe ſépara en quatre, à quelque diſtance du vaiſſeau; mais par un grand bonheur, cette diſtance étoit aſſez grande pour qu'il n'en ſouffrit aucun dommage.

An. 1631.

James deſcend à terre pour chercher un port.

Ayant remarqué un havre aſſez commode, James envoya la barque au vaiſſeau, qu'on dégagea des glaces, & qui fut rémorqué dans ce port, où on l'amarra fortement aux rochers. Le Capitaine alla encore à la découverte; il ne trouva qu'un terrein raboteux & plein de rochers, ſans aucune apparence d'herbe & ſans la moindre marque de végétation. Tous les lacs & les étangs étoient glacés, il n'y avoit pas lieu d'eſpérer d'y trouver aucun oiſeau; & on n'y voyoit aucunes traces d'ours ni de

aims: cependant il y trouva un ou eux renards, & jugea à la vue de uelques os de ces animaux, de uelques tiſons, & de reſtes de cenres, que les Sauvages y avoient été epuis peu; mais il étoit difficile de uger quelle raiſon pouvoit les y voir attirés, puiſque le terroir y eſt bſolument ſtérile, & que la mer n'y ournit aucun poiſſon.

JAMES, Chap. I.

AN. 1631.

Le Capitaine donna à cet endroit e nom de port de Price, par conſidération pour le maître de ſon vaiſſeau, qui s'appelloit ainſi. Il eſt ſitué à la latitude de ſoixante & un degrés, vingt-quatre minutes, & on pouvoit voir des hauteurs, les Iſles de Sir Thomas Button. Ils en ſortirent le 24, paſſerent entre deux montagnes de glace, qui touchoient la terre à quarante braſſes de profondeur, & trouverent l'eau aſſez dégagée environ à une lieue du rivage ſeptentrional de l'iſle de la Réſolution; mais le vent qui s'éleva très-fort de l'eſt, leur jetta des glaces de la haute mer, avec tant de violence, qu'il y avoit tout lieu de craindre qu'elles n'arrachaſſent quelques planches des bords du vaiſſeau. Ils

Il nomme cet endroit Port de Price.

JAMES, Chap. I.

An. 1631.

voguerent ainsi continuellement entre les glaces, sans pouvoir découvrir plus loin que la distance d'un quart de mille, quoique montés au plus haut du grand mât, & furent en cet état, jusqu'au 26, où le temps s'éclaircit & le soleil commença un peu à luire. Ils avoient un fond de sable blanc à cent quarante brasses; mais ils ne trouverent aucune apparence de poisson, quoique les gens tinssent toujours leurs lignes bien amorcées. Les nuits continuoient à être excessivement froides, les manœuvres se geloient toujours, & les glaces des étangs d'eau fraîches ne paroissoient nullement disposées à se rompre.



CHAPITRE II.

James commence à désespérer de trouver un passage au nord-ouest : Description des détroits de Hudson : On est obligé de réduire l'Equipage à demi-portion : Il commence à espérer un passage libre : Il est trompé dans son attente : On envoye la barque à la découverte : Il rencontre le Capitaine Fox : Salut réciproque des deux vaisseaux : Le pain est gâté par la mer : Le vaisseau est jetté sur des rochers : Il en est délivré.

JAMES, Chap. II.

An. 1631.

James désespere de trouver un passage.

LEs Anglois continuerent leur navigation en suivant la côte jusqu'au 5 de Juillet : alors le temps étant très-clair & la vue plus libre de toutes parts, qu'ils ne l'avoient encore eue, ils virent la mer entierement couverte de glaces à une grande étendue dans toute la partie du nord & du nord-ouest, ce qui fit juger au Capitaine James, que ce seroit en vain qu'il continueroit de

JAMES, Chap. II.

An. 1631.

chercher cette année, un passag[e] par le nord-ouest.

Les Détroits d'Hudson ont environ cent vingt lieues de long: il[s] commencent à l'isle de la Résolution, & se terminent à l'isle de Digges, la côte courant pour la plu[s] grande partie, ouest-nord-ouest, & est-sud-est, entre cette Isle & le ca[p] Charles: leur largeur en général, es[t] de vingt lieues; mais en quelques endroits, ils n'en ont pas plus de quinze. Il y a quelque marée, mais sans courant, & c'est le rivage septentrional qui est le moins embarrassé par les glaces. Du côté du sud, il y a une grande baie, & le terrein est fort élevé des deux côtés.

Le 16 de Juillet, le Capitaine convaincu qu'il étoit trop tard pour entreprendre la recherche du passage au nord-ouest, fit voile à l'ouest-sud-ouest, vers l'isle de Mansfield. Il la découvrit le jour suivant, à trois heures après midi, & reçut en route plusieurs chocs très-violents de glaces. L'Equipage fut alors réduit à demi-portion de pain, & deux hommes tomberent malades, mais ils furent bien-tôt rétablis. On envoya

An. 1631.

ɔarque au rivage pour ſonder ; on
uva que l'eau couroit de oueſt-
l-oueſt, à trois pieds de profon-
ır, & que dans la plus haute ma-
:, elle ne s'élevoit pas à plus de
ıx braſſes. On reconnut par des
ırques certaines, que les Sauvages
venoient quelquefois, mais le vaiſ-
ıu parcourut une grande étendue
ıs qu'on vit aucun bois flottant, ni
tes, ni poiſſons, ni rien dont on
ıt faire uſage, excepté quelques
ſeaux, dont il y en eut un de tué
.r les hommes.

Il croit avoir perdu une partie de ſes gens.

Le 18 au matin, ils mirent à la
ɔile pour gagner les terres occi-
ɛntales, à la latitude de ſoixante &
ois degrés ou environ. Après avoir
ɔgué quelque temps, dans l'eſpé-
ınce que la mer où ils navigeoient,
:oit une mer ouverte, ils tombe-
ɛnt dans des détroits de glaces, qui
ɛs arrêterent quelquesfois, & d'autres
ɔis leur laiſſerent un libre paſſage,
tant aidés par le vent. Le ſoir du 20
l'Août, ils jetterent l'ancre à une
ɔointe de terre qui s'étendoit vers
e ſud, où ils virent deux petites
Iſles. Ils nommerent cet endroit la
ıouvelle Principauté du Gallois

JAMES, Chap. II.

An. 1631.

méridional, & y burent à la ſan
de Charles, alors Prince de Galle
Le temps étoit très-calme : mais
vent s'éleva dans la nuit, & le vai
ſeau fut chaſſé de façon, qu'ils s'ima
ginerent avoir perdu leur ancre. I
tirerent la corde par le moyen du c
beſtan, & trouverent ſeulement qu
l'ancre s'y étoit embarraſſée. Le
coups de mer étoient ſi rudes, qu
les hommes furent enlevés par le ca
beſtan, avec une telle violence
qu'ils en eurent le corps tout briſé
& qu'un d'eux fut près d'avoir la têt
emportée, parce qu'elle ſe trouva
priſe par le cable. M. Price manqua
d'avoir la jambe caſſée, le pied du
Canonier fut tordu à la cheville, &
l'on fut obligé de lui couper la jambe
au genou, pour éviter la gangrene.
Ils furent en même-temps jettés ſur
un bas fonds : mais l'ancre s'étant
bien placée, garantit le vaiſſeau. Le
22, ils jetterent encore l'ancre, &
le 27 au matin, le fond étant à cinq
braſſes, le Capitaine envoya la bar-
que à terre, pour reconnoître, avec
des ordres par écrit, ſur la conduite
que les hommes devoient tenir, &
une forte injonction de revenir le

r au vaisseau ; mais ils manquerent s'y rendre , ce qui causa une ande inquiétude à James. Elle augenta encore, quand il vit que ses charges de canon, & les signaux nt on étoit convenu, ne receient aucune réponse ; il jugea e ses gens étoient perdus, ou denus la proie des Sauvages. Il eut autant plus lieu de le penser, qu'il t sur le rivage un feu, qui ne réondoit nullement à ceux qu'il ne essoit de faire. Cette perte l'auroit tté dans le plus cruel embarras, ayant pas à bord assez de monde our lever l'ancre & pour faire les anœuvres : mais la joie lui revint ar le retour de ses gens, qui avoient té retardés par un reflux subit & mprévu, & qui avoient été forcés l'attendre le retour de la marée our remettre leur barque à flot. Ils lirent qu'il y avoit quelques bois sur cette côte, & que les vagues en jetoient aussi beaucoup sur le rivage. Ils n'avoient vu aucunes marques d'habitants ; mais seulement beaucoup d'oiseaux, dont ils en avoient tué quelques-uns, & avoient aussi apperçu des traces d'ours & de daims

JAMES, Chap. II.

An. 1631.

ſur la neige. Ils ajouterent qu'
avoient paſſé à gué deux petites
vieres, & qu'ils avoient eſſayé d'
traverſer de même une troiſieme
mais qu'ils l'avoient trouvée tr
profonde.

Il rencontre un autre vaiſſeau Anglois.

Le matin du 29, le Capitai
découvrit un vaiſſeau, environ
quatre lieues ſous le vent. On r
connut bien-tôt que c'étoit un vai
ſeau de Roi, commandé par le C
pitaine Fox; & les deux bâtimen
ſe firent les ſaluts réciproques. L
ſoir les gens de Fox vinrent à bor
dans leur barque; le lendemain J
mes rendit la viſite avec quelques
uns de ſes officiers, & ils furen
reçus auſſi-bien que les circonſtance
pouvoient le permettre. Le jour ſui
vant, Fox fit route au Sud-ſud
oueſt, & on le perdit bien-tôt d
vue.

La neige & la grêle regnerent l
reſtant du mois, & le froid fut auſſ
vif qu'il l'eſt ordinairement dans l
plus fort de l'hiver en Angleterre.

Leurs proviſions ſont gâtées par la mer.

Le premier de Septembre, ils cô-
toyerent le rivage, toujours ſur des
bas-fonds. Le jour fut très-beau,
& ils en profiterent pour travailler

›rtement à ſortir de cette dange-
uſe baie. Depuis le 2 juſqu'au 10,
s eurent un temps variable & ne
erdirent point la terre de vue;
ais le 4 & le 6, le froid fut ſi vif
i'ils craignirent de ne pouvoir con-
nuer leur cours. Il ſurvint un fu-
eux ouragan, accompagné de neige
: de grêle : les vagues, auſſi élevées
ue des montagnes, paſſerent par-
eſſus le pont, emplirent le fond
e cale, & ſe firent un paſſage dans
ı ſoute, où elles gâterent preſque
›utes les proviſions.

Le 11, ils trouverent une Iſle à
inquante-deux degrés, quarante-
inq minutes de latitude. Le Capi-
aine deſcendit à terre, & envoya
uelques hommes dans une autre
›artie; mais les uns ni les autres ne
rouverent aucune verdure, pas mê-
ne de l'oſeille ou de la cuillerée,
›our donner quelque ſoulagement
ux malades. Le matin du 12, le
ent étant très-fort au ſud-eſt, le
aiſſeau donna ſur des rochers par
a négligence de ceux qui étoient
ur le pont. Le nauffrage parut iné-
vitable, & l'on fit débarquer, avec
a plus grande diligence, les outils

JAME, Chap. II. An. 1631.

du charpentier, une barrique d[e] pain, un tonneau de poudre, si[x] mousquets, une boîte à fusil, de[s] méches, des hameçons des lignes de la poix & du fil de caret pou[r] s'en servir dans le besoin.

Ils sont prêts à faire naufrage.

Pendant qu'une partie des gen[s] de l'équipage étoient occupés à [se] pourvoir des choses les plus né-cessaires, les autres plierent le[s] voiles, mirent une ancre pour dé-gager la proue, jetterent en me[r] tout leur charbon, travailleren[t] fortement à la pompe pour soula-ger le vaisseau, & furent prêts de jetter aussi leur biere : mais après avoir été battus de la mer pendant cinq heures, avec tant de violence qu'il sembloit que le fond alloit s'entre-ouvrir à chaque instant, le vaisseau passa enfin sur le rocher; &, quoiqu'il fût très-endommagé, ils réussirent à le réparer aussi-tôt qu'ils furent dans une eau plus pro-fonde, où ils se mirent à l'ancre. Le vent se tourna ensuite avec vio-lence à l'ouest-sud-ouest, & si ce changement étoit arrivé pendant qu'ils étoient sur le rocher, le vais-seau auroit été perdu sans ressource.

Le

JAMES, Chap. II.

An. 1631.

Le 13, ils leverent l'ancre, & rent cours à l'oueſt ; mais ne trou-ant aucun ancrage où ils puſſent :re en sûreté, ils réſolurent de ourner au nord, de gagner le ond de la baie d'Hudſon, & de ire leurs efforts pour trouver un aſſage qui les conduisît dans la ri-iere du Canada. Ils ſe détermine-ent, s'ils ne pouvoient y réuſſir, à iverner en terre ferme, plutôt que e continuer à naviguer dans une ier auſſi dangereuſe, au milieu des ochers, des bas fonds & des iſles. .e ſoir du 14, le vent fut très-ort, la mer extrêmement élevée; eur chaloupe, qui étoit attachée à a poupe avec deux hauſſieres, donna ur le vaiſſeau par un coup de mer, oula à fond, & fut abſolument erdue ; enſorte qu'il ne leur reſta lus qu'une barque en très-mauvais tat. Vers le ſoir ils trouverent un on ancrage dans une petite anſe, lont un côté étoit formé par l'Iſle u Lord Veſton, où ils prirent quel-ue repos ; ils y demeurerent juſ-u'au 19, le vent étant toujours iolent & la neige continuelle, ils 'oſerent mettre leur barque en mer,

& ils la garderent ſur le pont.

JAMES, Chap. II.

An. 1631.

Le 19, le vent ſe tourna au nord-nord-eſt, & ils firent cours au ſud-oueſt : mais vers midi, il ſe mit au ſud, & ils jetterent l'ancre près de l'Iſle du Comte de Briſtol. Pendant qu'ils y demeurerent, le Charpentier raccomoda la barque, & le Capitaine deſcendit à terre ; mais il ne trouva aucune marque qu'il fût jamais venu de créatures vivantes en cet endroit. Voyant que le vent ſe fixoit au nord, & qu'il ne paroiſſoit pas probable de pouvoir gagner la baye d'Hudſon, ils ne ſongerent plus qu'au choix de leur quartier d'hiver. Quelques-uns propoſerent de gagner le port Nelſon ; mais le Capitaine s'y oppoſa fortement, tant parce que l'endroit même étoit très-dangereux, que par rapport à la difficulté d'y arriver au travers des glaces, & il ſe détermina à chercher quelque petite baie du côté du ſud.

Le 22, James deſcendit dans une Iſle a la latitude de cinquante-deux degrés dix minutes ; il la nomma l'iſle de Sir Thomas Rowe : le vent changea pendant qu'il étoit à terre, & il eut beaucoup de peine à rega-

gner ſon vaiſſeau. Tant qu'il y demeura, le temps fut très-variable & le froid exceſſif; la marée, qui jettoit le bâtiment ſur des bas fonds, le mettoit continuellement dans le danger le plus éminent; cependant ils reſterent au même ancrage juſqu'au 30.

JAMES, Chap. II.

An. 1631



CHAPITRE III.

Les Anglois construisent une cabane à terre pour les malades : Prodigieuse quantité de neige : Le vaisseau est enveloppé de glaces : L'Isle paroît totalement stérile : Les Anglois perdent un de leurs hommes : Ils trouvent un étang d'une odeur insupportable : Ils creusent un bon puits : Leur cabane est en danger d'être brûlée: Mort du Canonnier qui est jetté en mer : Le vaisseau est jetté sur la côte, & ils sont obligés de l'abandonner : Le Capitaine harangue ses gens : Ils entreprennent de construire une pinasse.

JAMES, Chap. III.

An. 1631.

Froid excessif qu'ils éprouvent.

LE premier d'Octobre, ils remirent à la voile; mais ils ne purent faire que très-peu de chemin à cause de la multitude de bancs de sable qu'ils rencontrerent. Le 4, le Capitaine descendit dans les Isles du Comte de Danby; mais il n'y trouva autre chose que quelques mauvaises graines ou baies. Le 7, la neige tomba en si grande abondance que

les hommes furent obligés d'en nettoyer le pont avec des pelles. Elle s'attacha si fortement à toutes les parties du vaisseau, & prit une telle consistance, qu'il ne paroissoit qu'une masse de glace. Le Soleil parut le jour suivant sans qu'il eût assez de force pour la fondre; & le froid devint si violent, qu'à peine pouvoit-on empêcher quelque chose d'être gelé, même auprès du feu. Pour les voiles, la glace les avoit tellement roidies, qu'il étoit impossible d'en faire aucun usage.

Plusieurs hommes étoient dangereusement malades, & le Charpentier avec quelques-uns des gens de l'équipage, construisirent sur le rivage une cabane pour les y mettre, & pour essayer s'ils en retireroient quelque soulagement. Le Capitaine, accompagné de quelques autres, parcourut l'Isle pour voir s'il y trouveroit des habitants; mais il n'y vit rien dont ses gens pussent faire aucun usage, & ils revinrent très-fatigués, ayant toujours marché dans la neige jusqu'à la moitié des jambes. Pendant qu'il faisoit cette recherche, ceux qui étoient restés à bord des-

JAMES, Chap. III.

An. 1631.

cendirent les voiles de perroquet ; les plierent & les mirent avec ſoin entre les ponts, après les avoir bien ſéchées à un grand feu qu'ils firent entre les écoutilles.

Le 12, on fit dégeler la grande voile qui fut apportée à terre pour couvrir la nouvelle cabane. Le Capitaine fit donner aux ſix hommes qui l'avoient apportée, deux chiens de chaſſe pour aller à la quête des ours ou de quelqu'autre gibier, & on leur permit de demeurer la nuit à terre.

La navigation eſt interrompue par les glaces.

Le 13, quelques hommes demanderent la permiſſion de parcourir le pays ; elle leur fut accordée, à condition qu'ils ne ſe ſépareroient point, & qu'ils chercheroient un port commode pour mettre le vaiſſeau. Ils revinrent le 15, avec un petit daim très-maigre qu'ils avoient coupé par quartiers & dirent qu'ils en avoient vu quelques autres, mais qu'ils n'avoient point trouvé d'autre bête, ni d'habitants, ni de port. Le 23, le Lieutenant Guillaume Clément ſe mit auſſi en chemin pour faire les mêmes recherches avec cinq hommes ; mais ils n'en recueillirent qu'une grande

atigue, & ils perdirent même un des eurs, nommé Jean Barton. Il étoit aide du canonnier, & il se noya, voulant passer sur la glace d'un étang qu'ils trouverent dans leur chemin, plutôt que de faire un tour un peu plus long.

JAMES, Chap. III.

An. 1631.

Ils trouvent un étang d'une odeur empestée.

Le premier de Novembre, le Capitaine examina le compte du munitionnaire, qu'il trouva très-exact, & il reconnut qu'on avoit soigneusement conservé les provisions. Le 9, on amena à terre la barque avec beaucoup de peine à cause des neiges & des glaces, & elle y conduisit une barrique de bierre. Elle étoit entierement gelée, on en mit sur le feu dans une chaudiere, où elle contracta un très-mauvais goût, ce qui obligea les Anglois de casser de la glace dans un étang voisin. Il en sortit une odeur empestée, & l'on défendit aussi-tôt d'y toucher crainte qu'elle ne leur causât quelqu'infection. Les hommes creuserent près de leur demeure un puits, & il leur fournit d'excellente eau qui leur parut aussi douce & aussi nourrissante que du lait.

Le 12, le feu prit à leur maison,

JAMES, Chap. III.

An. 1631.

mais la flamme fut bien-tôt éteinte, & cet accident les obligea seulement à faire une garde plus exacte, ne pouvant éviter d'avoir de grands feux. Le 22, le Canonnier, auquel on avoit coupé la cuisse, mourut, & on le jetta dans la mer, à une distance assez éloignée du vaisseau. Avant sa mort on lui avoit donné du vin d'Espagne autant qu'il en pouvoit boire durant trois jours, mais la bouteille se gela plusieurs fois au chevet de son lit, ainsi que les appareils qu'on avoit mis sur sa blessure, quoiqu'il eût sur lui plusieurs couvertures, & qu'on entretint un feu continuel de charbon dans sa cabane, qui étoit très-close, & renfermée dans la sainte barbe.

Le 23, le vaisseau fut dans le plus grand danger d'être entraîné de son ancrage par plusieurs grands glaçons qui tomberent sur lui, dont le moindre avoit un quart de mille, & le cable fut tiré avec une force prête à le rompre. Dans cette extrêmité, l'équipage fit des signes de détresse, & l'on y répondit du rivage, sans pouvoir lui donner aucun secours. Aussi-tôt que le jour le permît,

An. 1631.

on y alla avec la barque, & l'on résolut de jetter le vaisseau sur le rivage, pour le conserver le plus long-temps qu'il seroit possible, parce qu'il étoit évident que ni cables, ni ancres ne pourroient le garantir des glaces & des forts temps.

Ils font échouer leur vaisseau, & descendent dans une Isle.

Quand on eut pris cette résolution, on fit approcher le bâtiment le plus près de terre qu'on le put conduire : on amena dans la barque la poudre & les provisions à la cabane ; & quoiqu'il fût couché à la profondeur de deux pieds dans le sable, il étoit encore tellement battu de la mer & des glaces, que le Capitaine donna ordre au Charpentier de percer un trou avec une tariere dans le fond. L'eau le remplit en six heures, & l'on remarqua qu'elle avoit rompu la soute & la sainte-barbe, & causé plusieurs autres dommages entre les ponts. Alors le bâtiment commença à être tranquille ; & pour le mieux asseoir on jetta au fond-de-cale les cordages, les ancres de réserve, & beaucoup d'autres ustensiles du nombre desquels fut le coffre du Chirurgien. Ce fut

JAMES, Chap. III.

An. 1631.

le 29 au ſoir qu'ils ſe mirent dans la barque au nombre de dix-ſept; mais la neige qui s'étoit glacée dans l'eau l'avoit rendue ſi épaiſſe qu'ils eurent la plus grande peine à gagner le rivage, quoiqu'ils euſſent quatre rames avec deux hommes ſur chacune, & quatre autres pour les relever. Dans ce court paſſage ils furent tellement couverts de glaces & de neiges, que lorſqu'ils deſcendirent ils ſe pouvoient à peine reconnoître les uns les autres.

Il étoit nuit cloſe quand ils eurent mis leur barque en ſûreté, & ils trouverent avec peine le chemin de la cabane où ils firent un grand feu, & furent régalés d'eau fraîche qu'ils y firent fondre & d'un peu de pain. Ils entrerent enſuite en quelque diſpute ſur leur ſituation : le Charpentier prétendit que le vaiſſeau étoit abſolument perdu, & ſoutint que, quand cela ne ſeroit pas, on n'en pourroit faire aucun uſage, à cauſe de la perte qu'on avoit faite du gouvernail. Le Capitaine fut d'un autre ſentiment, &, par une harangue très-pathétique, il encouragea ſes gens à ranimer leurs eſprits. Il leur repré-

JAMES, Chap. III.

An. 1631.

ſenta que leur ſituation étoit à la vérité très-déplorable, mais qu'en ſe remettant à la Providence, qui n'abandonne jamais ceux qui ſe confient en elle, ils en reſſentiroient les effets : qu'ils avoient un grand nombre d'exemples de gens réduits à un état beaucoup plus fâcheux que celui où ils ſe trouvoient, & qui en avoient éprouvé le ſecours dans le temps où ils ſembloient ne devoir plus en attendre aucun : qu'ils pourroient, s'il n'y avoit pas d'autre reſſource, conſtruire une pinaſſe des débris de leur vaiſſeau, en ſuppoſant qu'il fût péri ſans retour, & qu'avec le ſecours de la divine miſéricorde, ils pourroient s'en ſervir pour regagner l'Angleterre. Le Charpentier répondit qu'il n'épargneroit ni ſes peines ni ſon induſtrie pour les tirer de cet endroit, ſi l'équipage vouloit l'aider : qu'il s'imaginoit que l'Iſle où ils étoient produiſoit aſſez de bois pour conſtruire une pinaſſe ſans toucher au vaiſſeau, parce qu'il pouvoit arriver, par quelque heureux événement, qu'il leur feroit plus utile qu'il n'y avoit actuellement d'apparence. Tous les hommes crie-

JAMES, Chap. III.

An. 1631.

rent qu'ils l'aideroient de tout leur pouvoir dans ce qu'il voudroit entreprendre pour le bien commun. Le Capitaine promit de récompenſer libéralement les travailleurs, il donna au Charpentier pour l'encourager la valeur de dix livres ſterling en vaiſſelle d'argent, & l'aſſura que s'il conſtruiſoit une pinaſſe, il lui en feroit préſent à leur arrivée en Angleterre, & lui donneroit de plus cinq liv. ſterling.

Le 30, le Chirurgien fit l'office de barbier, il coupa, à tous les gens de l'équipage, les cheveux & la barbe qui étoient ſi remplis de glaçons, qu'il eut la plus grande peine à y réuſſir.

Ils tirent du vaiſſeau tout ce qui peut leur ſervir.

Le premier de Décembre, quelques hommes allerent dans la barque au milieu des glaces, juſqu'au vaiſſeau pour en apporter quelques effets néceſſaires; mais la nuit les ayant ſurpris, ils furent obligés de la paſſer à bord. Ils y ſouffrirent horriblement par le froid, quoiqu'ils eſſayaſſent de faire du feu ſur le pont. Le lendemain fut ſi rude que le chemin juſqu'au vaiſſeau fut totalement glacé : les hommes re-

An. 1631.

inrent à terre ſur la glace avec cinq ents poiſſons ſecs, quelques couvertures & pluſieurs lits, quoique l'eau les eût mis preſque hors d'état de ſervir ; mais dans l'état où ſe trouvoient le Capitaine & ſes gens, toutes couvertures dont ils pouvoient eſpérer de tirer quelque chaleur, leur paroiſſoit d'un très-grand prix.

Le 3, le temps fut un peu plus doux, & quelques-uns des hommes n'éviterent qu'avec peine d'être noyés en traverſant les glaces qui ſe rompirent ſous eux. Le vent, qui étoit oueſt, chaſſa en mer pluſieurs glaçons qui, dans leur paſſage au vaiſſeau, lui cauſerent quelque dommage. Les hommes dégagerent la barque des glaces qui l'environnoient, & eſſayerent de l'enlever ſur le pont du vaiſſeau ; mais tous leurs efforts réunis furent infructueux, & ils furent obligés de la laiſſer ſuſpendue à des cordages à côté du bâtiment, un ou deux pieds au deſſous de la ſurface du pont.

Ils travaillent à conſtruire une pinaſſe.

Depuis le 3 juſqu'au 18, on tranſporta dans la cabane, & dans un magaſin qu'on bâtit auprès, toutes les proviſions & les uſtenſiles qui reſ-

JAMES, Chap. III.

An. 1631.

toient à amener du vaiſſeau, pendan que le Charpentier & quelques aide raſſembloient des bois pour la pinaſſ Pluſieurs de ceux qui y travailloien eurent les doigts, les joues, le nez & les autres parties tendres, gelées elles devinrent auſſi blanches que l neige, qui ne ceſſoit de tomber. L froid augmentoit encore journelle ment, & il s'éleva de groſſes am poules ſur le corps de ceux qu s'expoſerent trop promptement l'ardeur du feu en ſortant de l'ai extérieur.

Le puits ſe glaca dans le mêm temps, & les Anglois ne trouvan plus d'eau dans tous les trous qu'il creuſerent, ils furent réduits à l néceſſité de boire de la neige fon- due; breuvage très-mal ſain, qu leur cauſa des éruptions hideuſes, & des difficultés de reſpirer. Le vin d'eſpagne, le vinaigre, l'huile, & même l'eau-de-vie, devinrent des pieces de glace, & l'on fut obligé de les rompre avec des haches pour s'en ſervir. La gelée devint ſi vive, qu'à trois pieds de diſtance d'un très-grand feu les liqueurs ſe gla- çoient encore quoique la cabane fût

JAMES, Chap. III.

An. 1631.

ès-close. Il tomba tant de neige u'elle en fut environnée jusqu'à la auteur du toît : les hommes furent ontraints de s'y ouvrir un passage, de le nettoyer tous les jours avec es pelles pour en ôter celle qui ne essoit presque de tomber. Quand lle fut consolidée, cet espace qui toit toujours élevé au moins de rois pieds au-dessus du terrain, servit le promenade au Capitaine & aux nalades qui étoient dans la cabane.

James se souvint alors qu'à sa premiere descente il avoit trouvé une bonne source au pied d'une hauteur qui n'étoit pas éloignée, & qu'il avoit fait abattre deux ou trois arbres près de cet endroit pour le reconnoître. Il envoya quelques-uns de ses gens qui n'eurent pas de peine à le découvrir ; ils écarterent la neige avec des pelles, trouverent la source, & lui en apporterent plein un pot, ce qui lui donna un rafraîchissement très-agréable. Cette découverte fut d'un grand service à tout l'équipage : la source coula pendant toute l'année, & quoique la rigueur du froid en glaçât quelquefois l'entrée, c'étoit à si peu

JAMES, Chap. III.

An. 1631.

d'épaisseur qu'on l'avoit bientôt dé-couverte.

Ils nomment l'Isle, forêt de Winter.

Le jour de Noël, ils observerent cette grande fête avec le plus de solemnité qu'il leur fut possible; & le jour de saint Jean, ils convinrent de nommer cet endroit de leur séjour, forêt de Winter, en l'honneur de Sir Jean Winter.



CHAPITRE IV.

Les Anglois commencent l'année par quelques observations astronomiques : Essai sur la génération de la glace : Ils deviennent tous malades : Différents effets du froid : Le Charpentier est hors d'état de travailler : Ils perdent leur barque & font leurs efforts pour relever le vaisseau.

JAMES, Chap. IV.

An, 1632.

Les Anglois remarquent différents phénomenes occasionnés par le froid.

LE 6 de Janvier 1632, les Anglois prirent hauteur par un soleil très-clair, & ils trouverent que la forêt de Winter étoit à cinquante-un degrés, cinquante-deux minutes de latitude ; différence occasionnée par la grande réfraction que cet astre souffroit alors.

Le 21, le soleil parut de figure ovale quand il sortit de l'horison ; mais à mesure qu'il s'éleva, il reprit sa forme ordinaire.

Le 30 & le 31, toute la voie lactée, le nuage du cancer, & les pléiades, parurent remplis de petites étoiles, & tout le firmament des environs en fut également cou-

JAMES, Chap. IV.

An. 1632.

vert, ce que le Capitaine James dit n'avoir jamais vu avant ce temps mais il y en eut bientôt plus du quar qui perdirent leur lumiere par l'écla de la lune qui se leva vers dix heure du soir. Au commencement de ce mois la mer fut prise de toutes parts & l'on ne vit plus d'eau en aucun endroit : le vent fut presque toujours nord, & excessivement froid. Le peu d'heures où il étoit moins rude, on les employoit à apporter du bois pour le feu, à travailler à la pinasse, & à nettoyer les avenues de la cabane & du magasin, des glaces qui en auroient fermé l'accès.

Sentiment du Capitaine sur la génération de la glace.

Le Capitaine James, dans son journal, essaye de former un systême sur la génération de la glace qui couvre en ce pays la surface de la mer. Il remarque qu'après la moitié de Septembre, il est très-rare qu'il y tombe de la pluye; mais il y neige tous les jours abondamment. Cette quantité de neige qui tombe dans le temps du reflux sur les bas-fonds & sur les bancs de sable, qui sont en grand nombre dans cette baie, est enlevée par le flux, se rassemble sur la surface de la mer, se

igule & se réunit de plusieurs par-
s : le premier obstacle qu'elle
icontre, soit d'une isle, soit de
elques rochers, arrête toute la
asse qui s'augmente & s'étend con-
iuellement par la nouvelle neige
ie chaque flux apporte ; enfin
le devient si épaisse que l'eau en
ant arrêtée, demeure dans un état
inaction qui la rend plus suscepti-
e des impression de l'air, ce qui ne
rme plus ensuite qu'une surface im-
iense de glace.

Le froid fut plus violent dans le
iois de Février que les Anglois ne
avoient encore ressenti depuis qu'ils
toient dans ce pays, & la curiosité
e ces avanturiers fut cruellement
unie par la perte de leurs dents, &
ar l'enflure de leurs gencives. Ils se
rouverent réduits à un état si fâ-
heux qu'ils ne pouvoient presque
prendre aucune nourriture, & plu-
sieurs d'entr'eux donnerent tous les
jours au Chirurgien quelqu'occasion
d'exercer ses talents.

Il étoit presque impossible de
supporter la rigueur de l'air hors de
la cabane, & il pénétroit au travers
des habillements les plus épais. Les

JAMES, Chap. IV.

An. 1632.

cheveux & les poils des paupie
ſe geloient en un inſtant, & ceu
qui s'y expoſoient avoient la pl
grande peine à ſe garantir d'en êt
ſuffoqués. Leur cabane étoit enti
rement environnée de glaces : leu
lits quoique proche du feu étoie
couverts de gelée blanche ; & pen
dant que le Cuiſinier dormoit, l'ea
ſe glaça juſqu'au fond dans le ba
quet où il mettoit deſſaler leu
nourriture, quoiqu'il ne fût qu'
trois pieds de diſtance du feu. Aprè
cet accident il ſe ſervit d'une chau
diere de cuivre qu'on tint près d
foyer, & il arrivoit encore ſouven
que le côté qui étoit au feu ſe trou
voit très-chaud pendant que l'autre
étoit glacé à un pouce d'épaiſſeur.
Quelques ſoins que prit le Chirur-
gien pour conſerver ſes ſirops & ſes
médicaments, ils éprouverent le mé-
me ſort : les montres & les horloges
ne furent plus d'aucun uſage, & la
terre fut gelée à dix pieds de pro-
fondeur.

Malgré cette affreuſe extremité, les hommes firent toujours, autant qu'il leur fut poſſible, les ouvrages néceſſaires, quoiqu'ils n'euſſent plus

ſouliers. Ils avoient tous péri par
neige & par le feu, ce qui les
igea de ſe garnir les pieds de
peaux & de chiffons les plus
uds qu'ils purent trouver.

JAMES, Chap. IV.

An. 1632.

Ils tentent inutilement de faire quelques chaſſes.

Le 15 de Mars, un des hommes
ant imaginé avoir vu un daim,
gagea deux ou trois autres, avec
permiſſion du Capitaine, à ſe
ttre à le pourſuivre. Ils revinrent
ſoir ſans ſuccès, & ſi accablés du
id, qu'ils furent quinze jours ſans
uvoir remuer, leurs jambes & leurs
eds s'étant couverts d'ampoules
ſſi groſſes que des noix. Trois au-
es ſortirent dans le même deſſein
elques jours après; ils furent en-
re plus maltraités, & peu s'en fal-
t, qu'il ne leur en coûtât la vie.
n ne pouvoit avoir le bois à bru-
r, & celui qu'on deſtinoit à faire
pinaſſe, qu'avec des peines exceſ-
ves. Les haches & les coignées
oient toutes rompues, ſoit la lame,
it la douille, ſoit le manche; & ce-
endant ils n'avoient pas d'autres
ſtruments pour abattre les arbres &
our les exploiter. Le bois pour le
hauffage, leur cauſoit auſſi beau-
oup d'embarras : celui qui étoit

JAMES, Chap. III.

An. 1632.

verd, faisoit une fumée capable de l[...] suffoquer, & l'espece de térében[...]thine qui sortoit de celui qui éto[...] sec, formoit aussi une fumée moi[...] désagréable que l'autre; mais qui l[...] couvroit de suie, & les rendoit sem[...]blable à une troupe de ramoneurs.

Au mois d'Avril, le Charpentie[...] avec quatre autres hommes, qui, de[...]puis quelque temps, n'avoient ceſſ[...] de travailler, devinrent si infirmes qu'il ne leur fut plus possible de [...] mouvoir. Le Bosseman & plusieur[...] autres, tomberent malades presqu[...] en même temps, & il ne resta plu[...] que cinq hommes qui fussent en éta[...] de manger leur portion. Le Capi[...]taine résolut, avec leur secours, d[...] vuider le vaisseau de la glace dont i[...] étoit rempli, aussi-tôt que le temp[...] commenceroit à devenir plus doux, afin de le préparer à pouvoir servi[...] quand la saison le permettroit. Ils n'avoient, pour y travailler, que deux leviers de fer, & quatre pelles rompues. Le projet de James étoit de faire un monceau de la glace qu'ils en tireroient, sur l'arc du bas-bord, afin de former comme une barriere qui l'empêchât d'être endommagé,

and les glaces se briseroient dans baie, parce qu'il y avoit tout lieu craindre que dans l'état actuel du isseau, elles ne le missent en pie-s. Le 6 d'Avril, la neige tomba plus grande quantité & plus forte 'ils ne l'avoient encore vue jus-'alors; celle qui avoit continué tomber, étant petite, seche & si ngereuse, que lorsque le vent la oussoit au visage, il y avoit tout à aindre pour les yeux & pour la orge de ceux qui s'y trouvoient posés.

JAMES, Chap. IV.

An. 1632.

Les Anglois remarquerent que ans les temps chargés & couverts, s voyoient aisément des endroits s plus bas, une Isle qui étoit envi-on à quatre lieues de la forêt de Vinter, au lieu que dans les temps reins & quand le soleil luisoit, ils e pouvoient la découvrir, même es hauteurs. La cause de ce phéno-mene, est, qu'un léger brouillard ait le même effet qu'un verre con-vexe.

Ils trava lent à dég ger leur va seau.

Le 16, il fit un très-beau soleil: ls dégagerent le pont de la neige lont il étoit couvert, & firent un

JAMES, Chap. IV.

An. 1632.

grand feu dans la cabane pour la ſécher. Le 17, ils tirerent leur ancre qui étoit dans un bas fonds ſous les glaces, & la tranſporterent à bord. Ils virent alors, qu'ils n'avoient d'autre parti à prendre, que celui de faire uſage de leur vaiſſeau, le mieux qu'il leur ſeroit poſſible, parce que leur barque étoit briſée, & que quand même elle auroit été en bon état, ſon peu de grandeur empêchoit qu'ils n'en tiraſſent aucun ſervice. Elle n'étoit pas capable de les contenir tous, ni aſſez forte pour ſe ſoutenir en pleine mer; & le Charpentier étant dans un état qui ne laiſſoit aucune eſpérance de rétabliſſement, ils ne pouvoient nullement compter ſur la pinaſſe. Le 19, le maître & deux autres hommes, réſolurent de demeurer à bord, pour ſe délivrer des lamentations de leurs compagnons malades, qui faiſoient des cris perçans: il eſt vrai que le défaut de bonnes couvertures les avoit fait beaucoup ſouffrir pendant tout l'hiver; mais leur ſort n'étoit pas pire que celui des autres hommes.

Le 23, ils percerent une piece
e biere, qu'ils avoient retirée du
onds de cale, & quoiqu'elle ne fut
as meilleure que de l'eau battue,
le leur causa à tous la plus grande
tisfaction.

JAMES, Chap. IV.

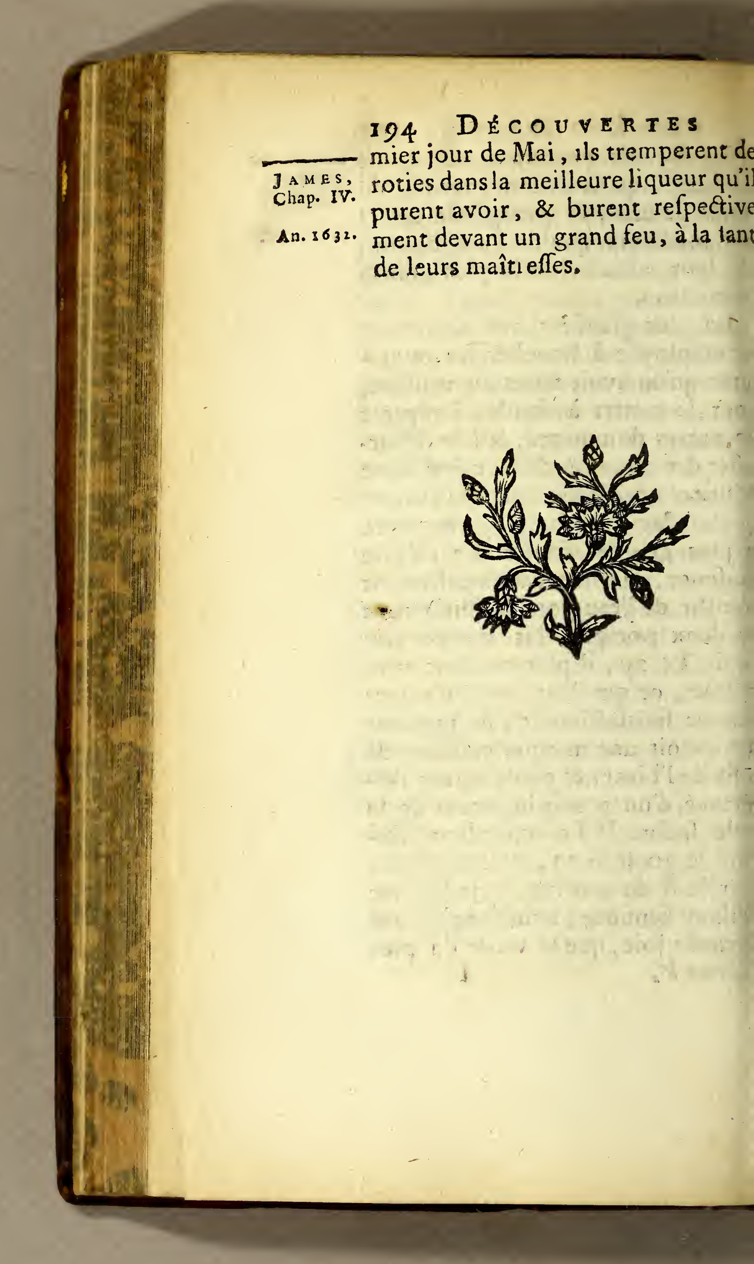
An. 1632.

La plus grande partie du mois,
t employée à boucher les ouver-
ures qu'on avoit faites au vaisseau,
our le mettre à fonds, à réparer
s autres dommages, & à le débar-
sser des glaces & de la neige dont
étoit rempli. Tous ceux qui étoient
n état d'agir, s'y employerent avec
plus grande activité. Le 28, le
uisinier, en faisant continuellement
ouillir de l'eau pour la jetter dans
s deux pompes, les mit en état
agir. Le 29, il plut pendant tout
jour, ce qui leur causa d'autant
lus de satisfaction, qu'ils jugerent
ue c'étoit une marque certaine de
fin de l'hiver, & qu'ils eurent l'es-
érance d'un prochain retour de la
elle saison. Il fit cependant très-
oid le 30 & le 31, & il tomba de
grêle & de la neige; mais la pluie
u'ils avoient eue, leur donnoit une
grande joie, que la veille du pre-

JAMES, Chap. IV.

An. 1632.

mier jour de Mai, ils tremperent de
roties dans la meilleure liqueur qu'il
purent avoir, & burent reſpective
ment devant un grand ſeu, à la sant
de leurs maîtreſſes.



CHAPITRE V.

Les Anglois en dégageant le vaiſſeau, retirent pluſieurs denrées très-utiles : Ils perdent deux de leurs hommes : La neige commence à fondre : Ils retrouvent leur gouvernail : Sentiment de James ſur la génération des couſins : Le vaiſſeau eſt remis à flot, & ils ſe préparent à quitter la forêt de Winter : Le feu prend dans toute l'Iſle.

JAMES, Chap V.

An. 1632.

Ils commencent à voir quelques oiſeaux.

E dégel vint peu-à-peu, à meſure qu'on avança dans le mois e Mai, quoique le 2 eût été encore froid, que les hommes qui avoient onſervé quelque force, n'oſerent ſe aſarder à ſortir. Les malades qui évanouiſſoient quand on les tour-oit dans leurs lits, ſentirent des dou-urs encore plus vives, qui augmen-erent leur mauvaiſe humeur. Le 4, neige commença à fondre, & l'on it des grues & des oies ſauvages, ais ſi farouches, qu'il ne fut pas oſſible d'en approcher. Le Capi-ine & le Chirurgien, eſſayerent utilement, pendant deux heures,

JAMES, Chap. V.

An. 1632.

d'en tirer quelques-unes, ils ne rap
porterent de leur chasse, qu'un
fatigue excessive & de très-vives dou
leurs. Ils avoient toujours march
dans les neiges fondues, & Jame
dit que sans exagérer, il croyoit
perdre les jambes. Le 6, ils enter
rerent Jean Warden, premier com
pagnon du Maître, sur le somme
d'une colline de sable, qu'ils nomme
rent la hauteur de Brandon.

Le 9, ils tirerent hors du fond
de cale, cinq bariques de bœuf & d
porc, quatre tonneaux de biere,
un de cidre, qui, par un heureu
hasard, se trouva très-bien conserv

Le 12, ils dégagerent le maga
sin des souliers, qui étoient demeu
rés dans l'eau pendant tout l'hiver
cependant ils en tirerent un gran
service, & chaque homme en m
une paire quand ils eurent été séch
au feu: ils trouverent aussi un tie
çon de vin, entiérement gelé; ma
la perte qui, avec raison, leur cau
le plus de chagrin, fut celle de leu
gouvernail, qu'ils chercherent inut
lement entre les glaces, dont leu
vaisseau étoit entouré.

Le 14, le Bosseman, aidé d

uelques hommes, travailla à net-
oyer les agrès & les cordages, de la
lace qui les couvroit, & le Ton-
elier, quoique très-infirme, fit &
accommoda quelques bariques, par-
e que l'intention du Capitaine étoit,
il ne pouvoit autrement dégager
on vaiſſeau, de paſſer pluſieurs ca-
les deſſous, & de l'enlever par le
ecours de pluſieurs tonneaux. Le
nême jour, le Capitaine ayant fait
es balles avec quelque vieille vaiſ-
elle d'étain, & avec les pieces qui
ervoient à couvrir la lumiere des
anons, parce qu'il ne voulut pas
oucher aux feuilles de plomb du
Charpentier, ſortit dans le deſſein
e tuer quelques oiſeaux, pour le
oulagement des malades. Le 15, il
répara un petit canton de terre qui
toit dégagé de neige, & y ſema
les pois, dans l'eſpérance de pou-
voir en recueillir des verds pour ſes
gens, qui n'avoient eu aucuns légu-
nes ni herbage frais, depuis qu'ils
étoient débarqués.

JAMES, Chap. V.

An. 1632.

Le 18, mourut Guillaume Cole,
e Charpentier, qui, avant ſa mort,
avoit preſque achevé la pinaſſe. Il
en avoit fait un vaiſſeau bien pro-

Ils retrouvent leur gouvernail.

JAMES, Chap. V.

An. 1632.

portionné, du port d'environ quatorze tonneaux, de vingt-ſept pieds de quille, de dix pieds dans ſa plus grande largeur, & de cinq pieds pour la profondeur du fonds de cale. Cole fut enterré à côté du compagnon du Maître, ſur la hauteur de Brandon. Le même ſoir, on trouva le corps du Canonnier qui étoit mort ſix mois avant, ſa tête étoit engagée dans la glace, précifément au-deſſous des ſabords : le Capitaine le fit retirer & enterrer avec les autres. On remarqua qu'il n'avoit contracté aucune mauvaiſe odeur, que les emplâtres tenoient encore à ſa bleſſure, & qu'il ne paroiſſoit d'autre altération à ſon corps, ſinon que la chair ſembloit détachée des os. La neige s'abaiſſoit de jour en jour dans toute l'Iſle, mais on ne voyoit pas encore que les glaces fiſſent aucun mouvement pour ſe rompre dans la baie, quoique le ſoleil fût ſouvent très chaud. Enfin le 24, elles commencerent à craquer avec un bruit horrible, & peu de temps après, elles ſe rompirent entierement, & furent enlevées avec la marée. On reconnut alors tout l'avantage d'avoir formé

JAMES, Chap. V.

An. 1632.

ne barriere, & l'on vit évidemment ue sans ce secours, le bâtiment auoit couru le plus grand risque d'être risé en pieces. Le même jour, un es hommes nommé David Harmon, n frappant avec une lance sur la lace, eut le bonheur de rencontrer : de retirer le gouvernail. Le 30, s descendirent la barque, & ils virent que le passage de la terre au aisseau, étoit entiérement dégagé, e qui causa la plus grande joie à out l'équipage. Le même jour, ils rouverent quelques pois de vesse qu'on fit bouillir pour les malades : ls préparerent leurs voiles & leurs agrès, firent sécher le poisson, & firent prendre l'air à leurs provisions. Le Capitaine & le Maître, étoient alors les seuls qui pussent manger des nourritures salées.

Au commencement de Juin, le froid reprit si vivement, que tout gela encore dans la cabane : il ne dura pas long temps, & le 11, après cinq ou six jours de travail, ils redoublerent leurs efforts pour placer le gouvernail. Les pois de vesse qu'on recueilloit tous les jours, servoient à mettre dans le bouillon pour les ma-

JAMES, Chap. V.

An. 1632.

lades : ils en mangerent aussi avec de l'huile & du vinaigre, ce qui leur fit un rafraîchissement au-dessus de ce qu'on peut penser. Ils se rétablirent de jour en jour, furent bien-tôt en état de manger du bœuf: leurs dents se raffermirent, & les enflures de leurs gencives se dissiperent.

Ils sont très-incommodés des cousins.

Le 10 du même mois, il y eut des éclairs & du tonnere, & le temps fut si chaud, que plusieurs des matelots s'amuserent à nager. Ils trouverent dans les étangs, une grande quantité de grenouilles ; mais ils n'oserent en manger, crainte que ce ne fussent des crapauds. La terre se couvrit de fourmis, & l'air fut rempli de papillons, ainsi que de plusieurs autres especes d'insectes volants, particulierement de cousins, qui incommoderent excessivement les Anglois. Le sentiment du Capitaine James, est, que ces animaux sortent du bois pourri où le froid de l'hiver les confine dans un état d'inaction.

Le 17, après avoir tout ôté du vaisseau, ils firent leurs efforts pour l'élever à ne tirer qu'un pied & demi d'eau, parce que l'endroit où il étoit, n'avoit pas plus de profondeur. Le

matin du 22, ils réussirent à l'amener dans le lieu de son premier ancrage, où il avoit été l'année précédente, en apportant tous leurs soins pour l'empêcher d'être trop exposé à la mer. Le 23, ils embarquerent quelques provisions, étant forcés de les porter jusqu'à la barque, au moins la longueur d'une portée de fusil. Le 24, ils firent une croix d'un des plus grands arbres de l'Isle, ils y mirent les portraits du Roi Charles & de la Reine, très-bien peints : mais ils les renfermerent dans du plomb, pour que l'air ne pût les gâter, & ils mirent au-dessous, les titres du Monarque, ainsi exprimés.

Charles, Roi d'Angleterre, d'Ecosse, de France & d'Irlande, ainsi que de Terre-Neuve & des territoires à l'ouest, jusqu'à la nouvelle Albion, & au nord, jusqu'à la latitude de quatre-vingt degrés.

Ils prennent possession du pays pour le Roi d'Angleterre.

Sur la plaque de plomb, ils attacherent un schelling & une piece de six sols marqués au coin du Roi Charles, & mirent au-dessous, ses armes avec celles de la ville de Bristol, bien gravées dans le plomb. Quand ils eurent ainsi orné cette

JAMES, Chap. V.

An. 1632.

croix, ils l'éleverent à l'endroit où leurs Compagnons étoient enterrés sur le sommet de la hauteur de Brandon, & en même temps ils prirent solemnellement possession du pays au nom de Sa Majesté.

Le 25, le Bosseman avec quelques-uns des hommes, le plus en état de l'aider, ajusta les agrès & disposa à bord les provisions, ainsi que toutes les autres choses nécessaires. Vers dix heures du matin du même jour, le Capitaine James, accompagné d'un des Matelots, prit une lance, un mousquet & quelques matieres combustibles pour allumer du feu près d'un arbre très-haut, que les Anglois nommoient l'arbre d'observation, parce qu'ils avoient coutume d'y monter, pour reconnoître, la vue y étant très-étendue. Le dessein du Capitaine étoit d'examiner, pendant que le feu brûleroit, si on lui répondroit par quelque autre feu ou par quelque signal particulier, afin de juger par ce moyen, si quelque partie du pays étoit habitée.

Le feu prend dans toute l'Isle.

A peine étoit-il établi sur le haut de son observatoire, qu'il s'apperçut que son compagnon avoit, impru-

emment mis le feu à quelques ron-
es au-dessus du vent, la flamme
agna des genêts & d'autres brous-
ailles qui croissoient entre les arbres ;
lle se communiqua de proche en
roche avec la plus grande rapidité :
e feu gagnoit l'arbre où étoit le
Capitaine, avec tant de diligence,
u'il l'eut atteint avant qu'il en fut
descendu. Il fut obligé de faire un
aut, au hasard de s'estropier ; &
quoiqu'il se sauvât ensuite avec la
plus grande vîtesse, il sembloit
que les flammes le poursuivoient &
étoient toujours sur lui. L'incendie
s'étendit toute la nuit dans l'Isle, &
e vent étant devenu plus fort vers
e matin, les flammes gagnerent le
petit village (si l'on peut lui donner
ce nom) des gens du vaisseau. Ils ne
faisoient que de finir d'enlever tous
leurs effets, quand le feu prit à la ca-
bane & au magasin, qui furent bien-
tôt réduits en cendres. Cet incendie
s'étendit avec grand bruit, l'espace
d'un mille de largeur, & dura deux
jours entiers, consumant tout ce
qu'il rencontra. Le soir du 26, les
Anglois furent tous à bord, & se
trouverent alors plus heureux qu'ils
ne l'avoient jamais été.

JAMES, Chap. V.

An. 1632.

Le 27, le 28 & le 29, ils mirent ſur le vaiſſeau, leur eau, & leur bois de chauffage, dont une partie étoit compoſée de la pinaſſe, qu'ils avoient mis en pieces, voyant qu'elle ne leur ſerviroit à aucun autre uſage. La baie fut alors entierement libre de glaces, & l'on n'en vit plus aucunes marques, parce que le vent les avoit toutes entraînées vers le nord. Cette ſaiſon étoit des plus mal-ſaines : dans le jour, la chaleur conſidérablement augmentée par le terrein ſabloneux, étoit inſupportable, & les nuits, les étangs ſe geloient encore de l'épaiſſeur d'un pouce ; mais rien n'égaloit l'incommodité que cauſoit les piquures des couſins, dont il étoit preſque impoſſible de ſe garantir. Les gens s'étoient faits des ſacs avec des morceaux d'un drapeau ou étendard qu'ils avoient déchiré pour cet uſage; malgré cette précaution, ces inſectes trouvoient toujours un paſſage, & par leurs piquures, élevoient ſur la peau des boutons qui cauſoient une démangeaiſon inſupportable.

CHAPITRE VI.

es Anglois trouvent de la Ceuillerée : Ils abandonnent l'Isle : Description de cet endroit.

JAMES. Chap. VI.

An. 1632.

Ils rentrent tous dans le vaisseau.

E premier de Juillet, qui étoit un Dimanche, les Anglois arorerent le pavillon au vaisseau, & ornerent le plus élégamment qu'il eur fut possible. Ensuite tout l'équiage se rendit en procession à l'enroit où ils avoient élevé une croix, ui n'avoit point été exposée à l'inendie parce qu'elle étoit dans un errein où il n'y avoit que du sable. ls se joignirent aux prieres dont le Capitaine fit la lecture, dînerent, & afferent le reste du jour à grimper ur les hauteurs. Suivant les obserations qui parurent les plus exactes, le feu s'étoit porté à seize mille l'étendue. Le soir ils trouverent une erbe semblable à la cuillerée, ils n ramasserent une grande quantité, x elle leur fit un mêts très-agréale quand elle fut bouillie.

Ils résolurent alors de quitter en-

JAMES, Chap. VI.

An. 1632.

tierement ce pays; mais auparavant le Capitaine écrivit un récit abregé de toute l'expédition, en forme de lettre, pour l'inſtruction de quiconque pourroit aborder au même endroit. Il le renferma dans une boîte de plomb qu'il attacha à la croix, au-deſſous des armes du Roi. Enfin ils remonterent dans la barque, & ne mirent plus le pied dans la forêt de Winter, autrement dite l'iſle de Charlton, nom qu'ils lui donnerent au lieu du premier, le 25 de Mai, en l'honneur du Prince de Galles, qui fut depuis le Roi Charles II.

Deſcription de l'Iſle que les Anglois nomment Charlton.

Avant de donner le récit du retour des Anglois en leur patrie, il ne ſera pas hors de propos de faire connoître en peu de mots la nature de l'Iſle où ils hivernerent, & d'entrer dans quelque détail ſur les précautions que prirent le Capitaine James & ſes compagnons pour y conſerver leur vie.

Nous avons déjà obſervé que l'iſle de Charlton eſt à la latitude de cinquante-un degrés, cinquante-deux minutes: ſon terrein eſt un ſable blanc, très-fin que le vent enleve comme de la pouſſiere, & qui eſt

ouvent très incommode. Il eſt cou-
'ert d'une eſpece de mouſſe d'un
'erd très-pâle, & de halliers de
;enêt & d'autres arbriſſeaux infruc-
ueux, avec quelques arbres de ge-
ievre & des ſapins, dont le plus
ros n'excede pas un pied & demi
e diametre. Les Anglois y tuerent
n daim à leur arrivée, & en virent
n petit nombre d'autres ; mais de-
uis ils n'en apperçurent que très-
eu, & peut-être aucuns. Ils y ren-
ontrerent deux ou trois autres eſ-
eces d'animaux à quatre pieds,
utre les ours & les renards : ils
uerent ou prirent au piege quel-
ues douzaines de ces derniers, qu'ils
irent bouillir pour l'uſage des ma-
ades. Au mois de Mai ils virent auſſi
les canards, des oies ſauvages & des
erdrix blanches dont ils tuerent
uelques-unes, mais en petite quan-
ité parce que leurs munitions étoient
reſque épuiſées. Le poiſſon paroît
otalement inconnu ſous ce climat,
ils n'y en virent aucune apparence
xcepté deux ou trois coquillages
uides.

Deſcription de l'habitation qu'ils s'y étoient formée.

L'endroit que James choiſit pour
iverner fut un boſquet (ſi on peut

JAMES, Chap. VI.

An. 1632.

lui donner ce nom) d'arbres assez épais, avec une petite colline au sud, qui le garantissoit de la violence du vend du nord. Il trouva d'abord de grandes difficultés pour y élever une habitation : il essaya envain de se creuser une cave, & il trouva toujours l'eau à deux ou trois pieds de profondeur. Il ne put faire des murs de pierre, parce que le petit nombre de celles qu'on avoit d'abord vues dans l'isle furent bientôt ensévelies sous la neige, & il ne lui fut pas possible d'en former de terre à cause de la nature du sol qui n'étoit, comme nous venons de le dire, qu'un sable fin sans aucune consistance. Les Anglois remédierent le mieux qu'il leur fut possible à tous ces inconvients, en enfonçant des pieux très-proches les uns des autres, avec des especes de claies très-serrées qui formoient comme un rampart contre la rigueur du temps. Cet édifice avoit environ six pieds de hauteur, & aux deux extrémités ils avoient laissé une ouverture qui atteignoit presque au sommet. Elle servoit à donner passage à la lumiere, à faire sortir la fumée, & donnoit la liberté

entrer dans la cabane & d'en sor-
r. A une petite distance, ils avoient
is d'autres poteaux de six pieds de
ut avec six autres pieces de bois
travers, bien garnies en dedans
en dehors de plusieurs rangs de
rouffailles ; & par dessus tout ils
voient jetté leurs grandes & petites
oiles qui tomboient jusqu'à terre
contribuoient beaucoup à entre-
nir la chaleur. Cette cabane étoit
peu-près quarrée, de vingt pieds
e longueur sur chaque côté ; le
yer étoit au milieu, & autour du
u les hommes avoient établi leurs
ouchettes sur des poteaux d'un pied
e hauteur, où ils avoient étendu des
oiles de relais avec leurs lits & leurs
ouvertures. Ils avoient mis des plan-
nes sur la terre pour garantir de
humidité, autant qu'il étoit pos-
ble, l'intérieur de leur habitation.
A vingt pieds de distance de cette
abane, ils en avoient élevé une
econde un peu moins étendue avec
ne pile de coffres du côté du sud au
eu de poteaux. On y préparoit les
ivres, & les gens inférieurs de l'é-
uipage y passoient la plus grande
artie du jour.

JAMES, Chap. VI.

An. 1632.

Vingt pas plus loin on trouvoit le magasin, où l'on conservoit le pain, le poisson & les autres provisions, sur une élévation à deux pieds de terre pour les entretenir toujours séches. Ce dernier réduit n'étoit formé que d'un gros arbre soutenu par des chevrons & par de forts branchages, le tout bien couvert de voiles.

Régime qu'ils y observerent.

Leurs provisions consistoient en bœuf salé, en porc & en poisson, dont ils avoient au moins pour huit mois en les conservant avec soin, comme ils l'observerent. Voici la distribution que leur faisoit le cuisinier pour leur nourriture : le dimanche il leur donnoit au dîné du porc & des pois; au soupé, de la soupe & du bœuf qu'on avoit fait bouillir & bien dessaler la nuit du samedi; le bouillon réchauffé faisoit un excellent cordial, & ils avoient ensuite un plat de poisson. On avoit également soin les autres jours de préparer toujours le bœuf la nuit précédente. Ceux qui ne pouvoient manger les mêmes mets à cause du mal qu'ils souffroient à la bouche, on leur fricassoit du gruau ou du pain,

oyé avec de l'huile, à quoi l'on
ignoit quelquefois de la purée de
ɔis. Leur boiſſon ordinaire étoit
: l'eau ; mais on donnoit aux ma-
des & à ceux qui étoient les plus
ibles une chopine de vin d'Alican-
par jour, avec un verre d'eau-de-
e tous les matins, quoique ces
queurs euſſent perdu preſque tout
:ur eſprit par la gelée dont on n'a-
oit pu les garantir. Quand ils vou-
ɔient faire la débauche, ils met-
ɔient une pinte de vin dans ſept
intes d'eau, & cette legere boiſſon
animoit autant leur courage qu'elle
:s excitoit à la gaieté.

Ils mettent à la voile.

Le lundi 2 de Juillet, tout l'équi-
age fut ſur pied de grand matin;
ɛ le Capitaine voyant que tout
toit en état, fit lever l'ancre. Les
Anglois partitent avec la plus grande
oie, & dirigerent leur cours à l'iſle
le Danby pour y prendre du bois,
e vent étant alors nord-oueſt. Le
vaiſſeau voguoit légérement, bien
·éparé en apparence de tous ſes dom-
mages, & en état de faire le voyage
qu'ils entreprenoient.

Pendant que les hommes ramaſ-
ſoient du bois dans l'iſle de Danby;

JAMES, Chap. VI.

An. 1632.

le Capitaine arracha quelques pieu
pour les examiner, & ils lui paru
rent avoir été aiguisés avec des ha
ches ou avec quelques autres instru
ments de fer. Il paroissoit aussi qu'or
s'étoit servi de la tête de ces même
instruments pour les enfoncer er
terre, vers un endroit où il voyoi
des marques évidentes de feu. Cette
découverte fit desirer ardemment à
James de pouvoir trouver quelques
uns des sauvages, pour avoir une
conférence avec eux, dans l'espé-
rence d'en tirer des éclaircissements
sur la nature de ce pays, & peut-
être même d'ouvrir quelque espece
de commerce qui pourroit être
avantageux à sa patrie. Il ne put
réussir dans ce projet, & il ne lui
fut pas possible de découvrir aucuns
habitants.

Vers quatre heures après midi, le
Capitaine revint à bord, & comme
le vent lui étoit alors contraire, il
jetta l'ancre pour cette nuit près de
Charlton. Le lendemain il fit cours
à l'ouest : vers midi il découvrit au
nord une grande quantité de glaces,
& il vit peu de temps après que la
terre à l'ouest en paroissoit toute cou-

JAMES, Chap. VII.

An, 1632.

rte. Le canal où il naviguoit étoit ès-dangereux, plein de rochers & bas-fonds qui l'obligeoient d'aller oujours la sonde à la main.

CHAPITRE VII.

Particularités du retour des Anglois dans leur patrie : Raisons contre la probabilité de trouver un passage au nord-ouest.

Continuation du voyage des Anglois.

DEPUIS le 5 jusqu'au 21, les Anglois firent très-peu de chemin, étant retardés par des brouillards si épais qu'ils en étoient presque aveuglés, & par des glaces qui tomboient sur eux avec tant de force, qu'ils étoient continuellement en crainte que leur vaisseau ne fût mis en pieces par leurs chocs redoublés. Il les surmonta par la légéreté avec laquelle il voguoit ; mais les écoutilles furent toujours ouvertes pour que les hommes pussent continuellement avoir la vue sur l'intérieur du bâtiment, afin d'y apporter un prompt secours s'il lui arrivoit quelque dommage.

JAMES, Chap. VII.

An. 1632.

James descend au Cap Marie-Henriette.

Le 22, après une nuit très-orageuse & un brouillard très-mal sai[n] & très-épais, quand le temps s'éclaircit, ils virent la terre & reconnurent le Cap Marie-Henriette ; il[s] y jetterent l'ancre, & le Capitaine accompagné de quelques-uns de [ses] gens, descendit à terre avec de[s] chiens & des armes dans l'espéranc[e] de prendre ou de tuer quelque[s] daims, parce qu'ils en avoient v[u] plusieurs troupeaux. Ils firent de vains efforts pour les surprendre; ces animaux se tinrent toujours hors de la portée du fusil, & éviterent aisément les chiens. James abandonna dans l'Isle ceux qu'il avoit amenés, dont l'un étoit un chien & l'autre une chienne, jugeant qu'il étoit inutile de les garder à bord, puisqu'ils ne pouvoient lui être d'aucun service à la chasse, quoiqu'il ne les eût que pour cet usage. Ces animaux tiroient aussi la nourriture qu'on mettoit tremper dans l'eau, & étoient devenus à tous égards trop incommodes pour les conserver.

Difficultés de la navigation.

Le soir, les Anglois retournerent à bord, & se remirent en mer avec un bon vent de sud. Ils rencontre-

An. 1632.

ent beaucoup de glaces brisées, &
rouverent plusieurs bas fonds dont
s se dégagerent aisément en tirant
n peu plus au nord. Ils y furent
eaucoup plus fatigués par les gla-
es qui tomberent sur eux en abon-
ance : tous les hommes se mirent
ur le pont avec des perches assez
ortes pour qu'il fallut étre quatre
les diriger : ils réussirent par leurs
ecours à se dégager assez bien, quoi-
ue la force des glaces l'emportât
uelquefois sur tous leurs efforts,
ar la violence des coups qu'elles
onnoient aux flancs du vaisseau,
quoiqu'elles eussent cassé deux de
eurs perches. Ils furent ainsi assaillis
endant plus de six semaines exposés
ous les jours à de rudes assauts, se
ervant quelquefois de leurs voiles,
& ayant d'autrefois recours à leurs
ncres quand ils se trouvoient dans
ın eau plus libre. Un jour ils étoient
presque accablés par les glaces, uu
autre jour le vent devenoit si violent
qu'ils ne pouvoient se flatter de
subsister une heure sur la surface de
l'eau : les nuits étoient si obscures
qu'ils ne pouvoient voir à faire la
manœuvre, & ils y trouvoient pres-

JAMES, Chap. VII.

An. 1632.

que autant de difficulté dans le jour
à cauſe de l'épaiſſeur des brouillard
Les nuits étoient très longues
ſi froides qu'il étoit preſque impo
ſible de toucher aux voiles & au
cordages ſans en être exceſſivemen
incommodé. Ils furent ſouvent em
portés par des coups de vent contr
leſquels il n'étoit pas poſſible d
faire de réſiſtance ; ils en éprouve
rent un entre autres, où pendant troi
jours ils furent menacés de périr
chaque inſtant. Il ſembloit que l'hi
ver fut encore dans toute ſa force
& la mer leur parroiſſoit toujour
ſi embarraſſée par les glaces, qu'il
n'avoient d'autre eſpérance que cell
de pouvoir regagner les détroit
d'Hudſon, encore leur falloit-il pou
y réuſſir que le temps devint plu
favorable & la mer plus libre, c
qu'ils n'oſoient eſpérer. Le vaiſſea
étoit en ſi mauvais état qu'il falloi
travailler d'heure en heure à la pom-
pe, exercice exceſſivement fatiguant
& les coups qu'il avoit reçus des gla-
ces & des rochers l'avoient telle-
ment briſé qu'il paroiſſoit téméraire
de lui confier plus long-temps la vie
des hommes.

Toutes

Toutes ces raisons porterent les 'fficiers à requérir formellement le apitaine de reprendre la route Angleterre, puisqu'il paroissoit ridemment qu'on ne pouvoit retirer ıcun avantage d'un plus long séjour ıns ces mers. Ils en dresserent une quête qui fut signée de tous, le 6 d'Août; & en conséquence Ja-es donna ordre au Pilote de se ettre au gouvernail & de changer ıtierement son cours.

JAMES. Chap VII.

An. 1632.

Les Anglois reprennent la route d'Angleterre.

Le 27, le vent s'étant tourné ɔrd-ouest, amena beaucoup de ɛige avec un temps très-rigoureux, il passa à côté d'eux des glaçons énormes que quelques-uns étoient ıssi hauts que leur grand mât. Le ı, ils se trouverent dans la partie plus resserrée des détroits, & vi-ent la terre couverte de glaces, par-culiérement du côté qu'ils avoient ɔus le vent.

Ils arrivent à Bristol.

Ils sortirent du détroit au com-ıencement de Septembre; furent attus de vents très-variables, & ɔrouverent un si grand froid qu'il ɔoit presque impossible aux hom-ıes de monter aux mâts & de ma-œuvrer le matin. Le 8, la mer fut

JAMES, Chap. VII.

An. 1632.

très-élevée, ils éprouverent de ces bouffées de vent que les marins nomment raffalles, & le vaiſſeau fit de tels roulis qu'ils furent continuellement dans la crainte de perdre leurs mâts. Les coutures s'ouvroient de toutes parts, & le bâtiment faiſoit tant d'eau qu'on ne pouvoit quitter la pompe : mais après ce jour ils ne virent plus de glaces. Enfin le vent leur étant favorable, & le vaiſſeau continuant ſon cours malgré toutes ces difficultés, il ne leur arriva plus rien de remarquable, & ils jetterent l'ancre le 22 Octobre dans la rade de Briſtol. Ils ne connurent au juſte l'état de leur bâtiment que lorſqu'il fut amené dans le port, & mis à terre ſur le côté. On fut alors dans le plus grand étonnement de voir qu'ils euſſent pu y arriver. Outre un grand nombre d'autres dommages, ils avoient perdu quatorze pieds de leur quille, leur poupe preſque en entier, & une grande partie de leurs doublures : leurs flancs étoient enfoncés de toutes parts, & en un endroit ils avoient été percés par un rocher, d'un bon pouce & demi au-deſſous des doublures.

Le ſentiment du Capitaine James après ſon retour de cette expédition fut qu'il n'y avoit abſolument aucun paſſage au nord-oueſt. Il prétendit que s'il y en avoit eu un, l'on auroit vu une marée conſtante dans les détroits d'Hudſon, dont le flux ſeroit venu de l'eſt : il remarqua auſſi que cette mer ne produiſoit aucune eſpece de poiſſon, & qu'on n'y en trouvoit nul indice : qu'elle étoit couverte de glaces qui, ſuivant ſon opinion, ſe formoient ſur les bas fonds & dans les baies : il penſa qu'elles ſe feroient rompues & diſperſées ſi elles avoient eu un paſſage pour entrer dans un océan libre, comme on le voyoit par celles qui, des détroits, tomboient dans la grande mer à l'eſt. Enfin il obſerva que les glaces portant toujours du même côté de l'eſt à la baie d'Hudſon, on ne retireroit aucun avantage de ce paſſage, quand même il exiſteroit, puiſque la prodigieuſe quantité de glaces & de bas fonds qu'on trouve dans ces parages ne permettroient jamais d'expoſer de riches charges ſur un vaiſſeau qui prendroit cette route. Il ajouta

JAMES, Chap. VII.

An. 1632.

Probabilité contre le paſſage au nord-oueſt.

JAMES, Chap. VII. An. 1631.

que du côté du ſud on parcouroit plus promptement & avec moins de danger un eſpace de mille lieues, qu'on ne pouvoit en faire un de cent dans les mers ſeptentrionales: que vers le ſud, & aux environs du Cap de Bonne-Eſpérance, on trouvoit des moyens de ſoulager les malades, aulieu que dans l'autre partie on ne pouvoit leur donner aucun raffraîchiſſement, & qu'il n'y avoit que de la peine & de la fatigue à y acquérir Il dit encore que quand les détroits ne ſeroient pas embaraſſés par les glaces, on n'en pourroit retirer que très-peu d'avantage, parce que les vents d'oueſt qui ſoufflent conſtamment dans les mois d'Août & de Septembre, ſont ſi impétueux, qu'un vaiſſeau ſeroit beaucoup plus long-temps à ſon voyage que par la route ordinaire. Enfin il conclut en diſant que par la nature du climat ces pays ſeptentrionaux ne peuvent être d'aucun profit pour le commerce ; cependant il ajoute, avec modeſtie, qu'il expoſe ſeulement ſon ſentiment particulier, ſans avoir deſſein de décourager d'autres aventuriers qui

pourroient entreprendre le même cours, ne doutant pas que quelqu'un plus adroit ne fût couronné d'un plus grand succès.



HISTOIRE

De la Découverte & des Guerres du BRESIL, par M. Jean NIEUHOFF.

CHAPITRE I.

Naiſſance de M. Nieuhoff : Il ſe met au ſervice de la Compagnie des Indes Occidentales : Il met à la voile du Texel : Il combat deux Pirates Turcs & arrive à la côte du Breſil : On choiſit l'iſle de Fernando pour y tranſporter les Proſcrits : Situation & qualité du terroir de l'iſle de Saint Thomas : Ce climat eſt dangereux pour les Etrangers : Les Hollandois ſe rendent maîtres de la ville de Pavaoſa : Premiere découverte du Breſil : Origine du nom donné à ce pays : Sa premiere diviſion par les Portugais : Le Prince Maurice en ſoumet une partie : Ancienne magnificence de la ville d'Olinde : Deſcription de Fernambouc, de Garaſu,

& du Receif : Grandes ameliorations faites par le Prince Maurice.

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1640.

Qui étoit M. Jean Nieuhoff.

MONSIEUR Jean Nieuhoff, né à Vſen, dans le Comté de Benthem, deſcendoit d'une famille conſidérée dans cette Province. Il s'engagea en qualité de Supercargo au ſervice de la Compagnie des Indes Occidentales, le 24 d'Octobre 1640, & mit à la voile le même jour du Texel, dans un vaiſſeau nommé le Roebuck, de vingt-huit canons, & de cent trente hommes d'équipage. Il ne leur arriva rien de remarquable juſqu'au 6 de Novembre où ils furent attaqués par deux Pirates Turcs qui, après un combat très-vif, furent obligés de prendre la fuite. Ce ſuccès fut particulierement dû à la bonne conduite & au courage de M. Nieuhoff qui commandoit le vaiſſeau à la place du Capitaine, retenu au lit par une dangereuſe maladie.

Après ſix ſemaines & un jour de voyage, ſans autre accident que celui dont nous venons de parler, & un ou deux ouragans qui ne leur cauſerent que très-peu de dommage,

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1640.

ils arriverent à la côte du Bresil. Ils avoient relâché en route à une isle nommée Fernando, qui en est éloignée de cinquante lieues. Les Hollandois l'habitoient vers l'an 1630, mais ils l'abandonnerent quelques années après, à cause de la quantité prodigieuse de rats qui étoient dans cette Isle, & qui dévoroient les productions de la terre. Quand les Hollandois eurent quitté cette terre de vermine, le Conseil du Brésil la choisit pour y envoyer les malfaicteurs, & ceux qu'on y relégua, furent munis de tous les instruments nécessaires pour tirer leur subsistance des entrailles de la terre.

Il se rend à l'Isle Saint Thomas Description de cette Isle.

An. 1643

Vers la fin du mois d'Août 1643, M. Nieuhoff eut ordre de faire un voyage de commerce à l'isle Saint Thomas, & on lui donna un vaisseau chargé de terre à foulon, pour l'échanger contre du gingembre noir & du sucre, qui étoient les principales marchandises qu'on tiroit de cet endroit.

Saint Thomas a trente-six lieues de tour, sa figure est circulaire, & elle est très-fertile en sucre & en gingembre noir. Au milieu de cette

le, on voit des montagnes tou-
ɩurs couvertes de neiges, quoique
 chaleur soit insupportable dans
s vallées, parce qu'elle est située
ɩus la ligne. L'air y est très mal-sain,
: chargé de vapeurs si pernicieuses,
ɩe sur dix étrangers, il s'en trouve
 peine un qui échappe à une mort
nmédiate, & ceux qui, par la force
e leur tempéramment, surmontent
:s premieres attaques des fievres
pidémiques du climat, y vivent ra-
ement passé l'âge de cinquante ans:
ependant les Habitants & les Ne-
res y parviennent à un âge très-
vancé.

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1643.

Pavaosa, Ville principale de l'Isle,
ſt située sur un ruisseau, & contient
nviron huit cents maisons & trois
:glises. Cette place, ainsi que toute
Isle, fut conquise le 16 d'Octobre
.641, par l'Amiral Tol, après un
iege de quarante jours: mais peu
le temps après, l'Amiral, plusieurs
Commandants, & un grand nombre
le Matelots, furent emportés par
'air empesté qui y regne.

Il arrive au Bresil.

Après un voyage de trois mois,
M. Nieuhoff arriva heureusement au

Nieuhoff, Chap. I.

An. 1643.

Bréſil, ayant rempli l'objet pour lequel il s'étoit embarqué.

Pour ſervir d'introduction aux événements remarquables qui étoient arrivés dans le Bréſil, avant que M. Nieuhoff s'y rendit, & à ceux qui ſe paſſerent pendant le ſéjour de huit ans qu'il y fit, nous allons donner une idée générale du pays qu'il y parcourut dans le cours de ſes voyages.

Deſcription de ce pays.

Le Breſil, ainſi appellé, à cauſe de la quantité de bois du même nom qu'on y trouve, fut d'abord découvert en 1500, par Pédro Alvarez de Cabral, qui lui donna le nom de Sainte Croix. Les Géographes ne ſont pas d'accord ſur ſon étendue : ſuivant les relations les plus authentiques, il a trois cents ſoixante & quinze lieues du nord au ſud, depuis la riviere de Para, juſqu'à celle de Capibari ; mais de l'eſt à l'oueſt, ſes limites ſont moins connues, & on les étend juſqu'à ſept cents quarante-deux lieues.

Les Portugais ont diviſé le Breſil en quatorze diſtricts, qu'ils appellent Kapitanias, ou Capitaineries : chacune eſt arroſée par quelque riviere conſidérable, outre un grand

nombre de petites. La riviere de Saint François eſt la plus large de toutes; mais quoiqu'elle ſoit auſſi très-profonde, les vaiſſeaux peſants ne peuvent y entrer à cauſe des ſables qui en embarraſſent l'embouchure. Dans le lac d'où cette riviere tire ſon origine, on trouve une grande quantité de poudre d'or, & l'on juge qu'elle y eſt apportée par les ruiſſeaux qui paſſent par les cavernes des montagnes du Pérou. Il eſt remarquable que la riviere de Saint François eſt beaucoup plus enflée dans la ſaiſon de l'année où il pleut rarement, que lorſque les nuages, ſuivant l'expreſſion de Dryden, ſecouent leurs chevelures ſur la ſurface de la terre. Il paroît que ce phénomene doit être attribué à la grande quantité de neiges que le ſoleil fait fondre alors ſur le ſommet des montagnes.

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1643.

Six des Capitaineries dont nous venons de parler, étoient ſous la domination de la Compagnie Hollandoiſe des Indes Occidentales, avant qu'elles ſe fuſſent révoltées en faveur des Portugais. On les diſtinguoit des huit autres par le nom de Breſil ſeptentrional, & on appel-

loit ces huit le Bresil méridional.

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1643.

Les Capitaineries Hollandoises s'étendoient sur la côte du nord au sud, l'espace de cent soixante, ou de cent quatre-vingt lieues. Chacune étoit subdivisée en plusieurs moindres districts, que les Portugais nommoient Fregesias, & les Hollandois, Fregesien.

Capitainerie de Seregippe del Rey.

La Capitainerie de Seregippe del Rey, aussi appellée Carigi, du lac de même nom, est dans la partie méridionale du Bresil, sur la riviere de Saint François, près la côte de la mer. Elle a trente-deux lieues de longueur, & dans une de ses Fregesies, nommée Porto Calvo, on trouve un village appellé Villa de Bon Successo, environ à quatre lieues de la mer, défendu par deux Forts, que les Hollandois y ont construits. Ce village contient deux rues, & l'on y jouit d'un très-bon air, par un vent frais qui vient de la mer.

Cette Capitainerie fut assujettie aux Espagnols ou aux Portugais, par Christophe Barroz, qui, pour récompense de ce service, obtint une étendue de terrein très-considé-

ıble, avec la liberté d'y établir des ;olonies. Plusieurs personnes y vin-;nt de la baie de tous les Saints, & ; peu de temps, ils y bâtirent une etite ville, qui fut pillée le 24)écembre 1637, par les Hollan-ois, irrités des incursions que le iénéral Espagnol Benjola avoit fai-:s sur leurs territoires. En l'année 641, le Comte Maurice réduisit ette place sous la jurisdiction de la :ompagnie des Indes occidentales, leva un Fort, & entoura d'un fossé a ville de Seregippe del Rey.

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1643.

Capitainerie de Fernambouc.

Fernambouc, l'une des plus gran-les Capitaineries Hollandoises, tire on nom des rochers & des écueils :achés qui sont à l'entrée de son)ort : elle s'étend à soixante lieues ur le rivage de la mer, & est subdi-visée en onze petits districts, dont Olinde & Garazu sont les princi-paux.

A une petite distance du Receif, ou Ville Maurice, du côté du nord, on trouve les restes de la ville d'O-linde, autrefois célebre, & où se faisoit tout le commerce du Bresil pour l'Europe.

Cette Ville assise sur plusieurs hau-

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1643.

teurs d'une pente douce, du côté d
la mer, mais très-rude & escarpé
du côté de terre, contenoit deu
mille habitants, non compris l
Clergé & les Esclaves. Du côté d
terre elle étoit défendue par plusieur
bastions, qui ne pouvoient être ré
guliers, à cause de l'inégalité du ter
rein; mais cette situation les rendoi
encore plus forts. Il y avoit un très
beau Couvent, fondé par Sébastien
Roi de Portugal, qui lui avoit donn
de grands revenus; un autre de Ca
pucins, un de Dominicains, & deu
Eglises sous le nom de Saint Sauveu
& de Saint Pierre.

Tout le district de Fernambou
est bien fourni de diverses sortes d
fruits & de bestiaux: les vallons on
d'excellents pâturages, & les monta-
gnes abondent en mines plus riche
qu'aucunes de celles qu'on trouv
dans les autres Capitaineries.

Garazu, qu'on ne peut regarde
que comme un village, est à cinq
lieues d'Olinde, vis-à-vis l'isle de
Tamarika, sur une riviere du même
nom. Il étoit anciennement habité
par des Artisans Portugais; mais
après que les Hollandois s'en furent

ndus maîtres en 1633, il s'y éta-it plusieurs riches familles de cette ation.

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1643.

Description du Receif.

Le Receif, dont le nom vient du ot Latin, *recipere*, recevoir, est ır sa situation, la plus forte place ı Bresil, & elle a de plus, l'avan-ge d'être défendue par plusieurs orts contigus. Pour avoir une idée ıssi exacte qu'il est possible, de cette ace & de la Ville Maurice, il faut oserver que toute la côte du Bresil t bordée d'une chaîne serrée de ıchers plats, de vingt à trente pas e largeur, avec quelques passages ui permettent aux vaisseaux d'a-order le rivage, & qu'on trouve ne de ces ouvertures environ à un uart de mille, au nord du Receif. Entre ces rochers & la terre ferme, n trouve une petite Isle d'une lieue e longueur, & de deux cents pas e largeur, que les Hollandois nom-nent le Receif sabloneux, pour le listinguer de l'autre, qu'ils appellent Receif pierreux. A la pointe méri-dionale de cette petite Isle, les Portugais ont bâti un village, & quand la ville d'Olinde fut aban-donnée de ses habitants, plusieurs

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1643.

d'entre eux, particulierement des Marchands, s'y vinrent établir. Les Hollandois à leur arrivée, n'y trouverent pas plus de deux cents maisons : mais il s'y en éleva en peu de temps, environ deux mille, & l'on fit trois boullevards pour leur défense. A la pointe qui termine le Receif pierreux, du côté gauche en entrant dans le port, on trouve un Château bien muni d'artillerie, que l'art & la nature ont rendu si fort, qu'on le juge absolument imprenable.

Isle d'Antonio Vaez.

Au sud du Receif, & vis-à-vis de cette place, est l'isle d'Antoine Vaez : elle tire son nom de celui qui l'a anciennement possédée, & son contour du côté de l'est, est environ d'une demi lieue. Le Comte Maurice y jetta les fondements d'une ville qu'il honora de son nom : les Eglises & les Monasteres d'Olinde abandonnés, fournirent des matériaux pour bâtir sur ce terrein favori. La Ville Maurice est entourée d'un marais du côté de l'ouest, la mer la borne à l'est, elle est défendue par des remparts du côté du nord & de celui du sud, & elle a

core pour défenſe deux Forts, ommés le Frédéric Henri, & le fort rneſt.

L'Iſle d'Antoine Vaez ayant été inte au continent par un pont, ı jugea qu'il étoit néceſſaire d'en onſtruire encore un autre pour la indre auſſi au Receif, & pour facier le tranſport des caiſſes de ſucre, ı'on ne pouvoit y apporter qu'aec de très-grands riſques, excepté ans le temps de la baſſe mer. Lorſu'on en eut reconnu le beſoin, le onſeil & le Comte Maurice, firent xécuter à grand frais cet ouvrage, ui fut terminé en deux mois, & l'on npoſa un droit de péage ſur tous es paſſagers, pour le rembourſement es fonds publics.

La riviere Kapivaribi, qui tire on nom d'une eſpece de porcs mains qu'on y trouve fréquemment, ntoure la Ville Maurice : ſur une ranche de cette riviere, qui tombe lans une autre, nommée Affogaloes, on a conſtruit deux Forts, qu'on appelle le fort Guillaume & e fort Baretta. Au milieu de l'Iſle, e Comte Maurice ſe fit bâtir un ſuperbe palais, qui coûta, dit-on,

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1643.

ſix cents mille florins ; on y joign
de très-beaux jardins, remplis d
toutes ſortes de plantes naturelle
& étrangeres, & ornés d'arbres d
toutes les parties du monde, ave
des pieces d'eau où l'on mit de tou
tes les eſpeces de poiſſons d'ea
douce. Le Comte Maurice fit en
core élever un autre maiſon deſtiné
particulierement pour l'été, prè
du pont de la riviere Kapivaribi, qu
les Portugais nommerent Baa-viſta
ou belle-vue. Sur le Receif ſablo
neux, il y a deux Forts nommés l
fort de Sable & le fort Bucin, outr
celui qu'on appelle le fort Warden
burgh, ſitué entre le continent & l
Receif ſabloneux.

Grand & petit Palmaira.

Dans le diſtrict de Fernambouc
on trouve deux Bois, nommés pa
les Portugais, le grand & le petit
Palmaira, ou Bois des palmiers. Le
petit Palmaira eſt habité par près de
ſix mille Negres, qui demeurent
dans un village compoſé de trois
rues, dont chacune a une lieue de
long. Ils vivent dans des huttes de
pailles entrelacées ; enlevent les Eſ-
claves des Portugais, & ceux qui
ſont ainſi enlevés, demeurent dans

:lavage, juſqu'à ce que chacun
ıx en ait enlevé un autre : mais
x qui quittent volontairement
Portugais, ſont récompenſés par
ouiſſance immédiate de leur li-
té, & par des priviléges qui ſont
nmuns à ce peuple. Ils ſe nour-
ènt en général, de dates, de fé-
, de farine, d'orge, de cannes de
re, de volaille dont ils ont en
.nde abondance, & de poiſſon.
font deux moiſſons par an, &
ıcune eſt ſuivie d'une ſemaine de
ouiſſance,

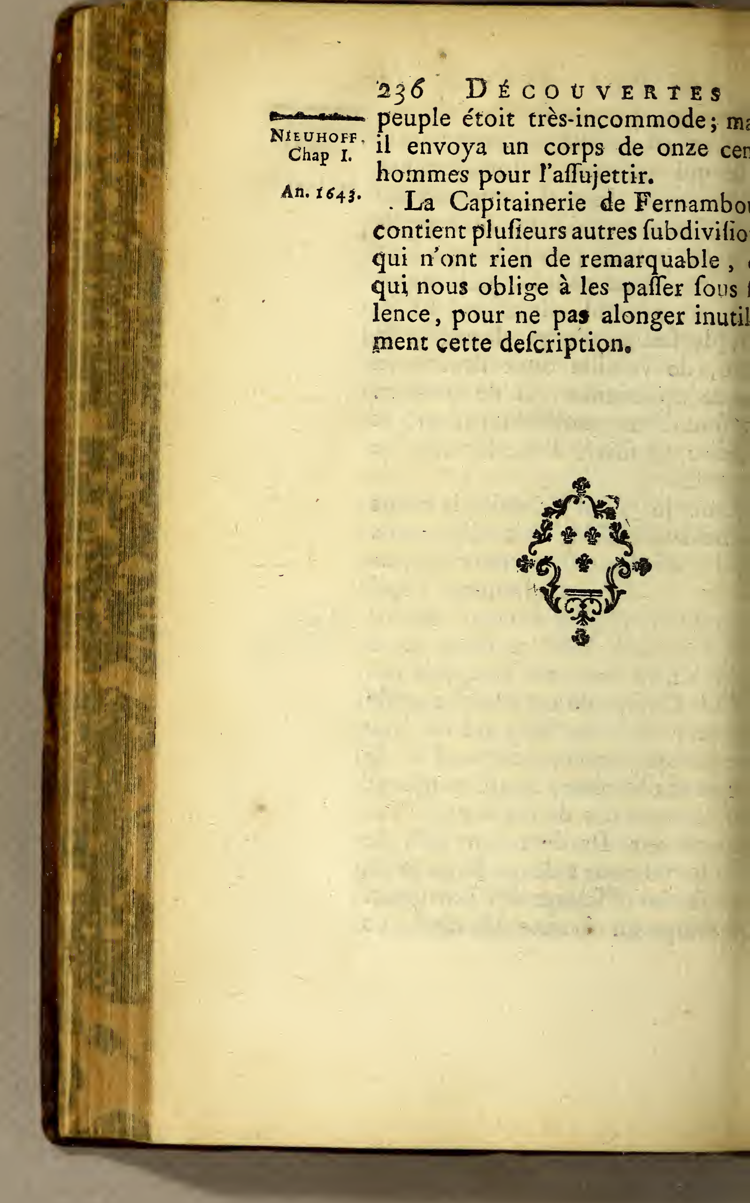
Dans le grand Palmaira le corps
; habitants eſt de huit mille; mais
y a auſſi des petits partis de cin-
ante ou de cent hommes, qui
npent de côté & d'autre, ſement
moiſſonnent dans les bois, & ſe
:irent dans des caves en cas de né-
ſſité. L'uſage de ces peuples eſt de
ımpter tous les ſoirs s'il ne leur
anque perſonne, & quand ils ſe
ouvent complets, ils en marquent
ur joie par des danſes & par le ſon
ı tambour. Ils détachent auſſi de
rts partis pour enlever de force ou
: ruſe, les Eſclaves des Portugais.
u temps du Comte Maurice, ce

NIEUHOFF, Chap I.

An. 1643.

peuple étoit très-incommode; ma
il envoya un corps de onze cen
hommes pour l'assujettir.

La Capitainerie de Fernambou
contient plusieurs autres subdivisio
qui n'ont rien de remarquable,
qui nous oblige à les passer sous
lence, pour ne pas alonger inutil
ment cette description.



CHAPITRE II.

scription de Tamarika, de l'Isle de Magioppe & de la Ville de Parayba: Les Hollandois commandés par le Prince Maurice, chassent les Portugais de la derniere de ces Places.

NIEUHOFF, Chap. II.

An. 1643.

District de Tamarika.

U nord de Fernambouc est situé le district de Tamarika, si appellé d'une Isle du même m, qui en compose la principale tie, quoique ce district ait trente-q lieues d'étendue dans le conent, sur la côte de la mer.

L'isle de Tamarika est dans la r, à deux lieues au nord de Porrello. Elle a trois lieues deloneur, & près de sept de tour. Le roir en est assez fertile, il proit des cocotiers, du coton, des nnes de sucre, des melons, du bois Bresil, & une grande quantité bois de construction. Les Holndois l'ont regardée comme si portante, qu'il fut proposé de la endre pour Place de commerce

NIEUHOFF, Chap. II.

An. 1643.

au lieu du Receif : mais cette proposition fut rejettée pour plusie raisons qui firent juger qu'elle ét moins convenable, particulierem parce qu'elle n'a pas de bonne eau abondance comme on en trouve Receif. Dans la guerre avec les Po tugais, elle fut d'un très-grand s vice, parce qu'étant très-forte, s'y mit à couvert en plusieurs occ sions pressantes, & elle contrib beaucoup à fournir le Receif de p visions.

Il y a quelques fortifications l'entrée du port : entr'autres un o vrage quadrangulaire qu'on nom le Fort d'Orange, & un ouvrage corne ; mais ce dernier est presq ruiné.

On trouve dans cette Isle, pr un marais, vers l'embouchure de riviere, une petite ville presque tou habitée par des soldats. Elle f prise sur les Portugais avec tou l'Isle par le Général Schoppe q commandoit les Hollandois, & o lui donna le nom de ville de Schop pe. Un peu plus haut sur la rivier Tamarika, est une Isle appellé Magioppe, où il y a une grand

antité de racines de Manioc.

Entre Pornorello & Tamarika, ns le Continent, eſt une autre ri-ere nommée Marafarinha, & dans Tamarika, environ à une demie ue de ſon embouchure, il en mbe une nommée Garraſſore. On diſtingue encore trois dans le ys dont nous parlons, connues us les noms de Goyana, Auyay Gramane. A trois lieues de l'em-uchure de la riviere Goyana, on ouve une Ville du même nom, où n tient la Cour de Judicature de Capitainerie qu'on y a transférée l'iſle Tamarika.

NIEUHOFF, Chap. II.

An. 1643.

La Capitainerie de Parayba, tire n nom de celui de ſa Capitale, plutôt d'une riviere ſur laquelle tte Ville eſt ſituée. C'eſt un des ſtricts les plus au nord, environ cinq lieues de la mer. Cette Ville partenoit autrefois aux François i en furent dépouillés, ainſi que plusieurs ports, par Martin Ley-n, Général Portugais.

La Capitainerie de Parayba.

Les Portugais qui la fonderent r la riviere de même nom, à cinq eues de ſon embouchure, lui don-erent celui de Filippen, en l'hon-

NIEUHOFF, Chap. II.

An. 1643.

neur du Roi d'Eſpagne, de Naſ
Senhora de Vives; & enfin de Pa
rayba qui eſt le plus connu. Le
Hollandois, qui ſe rendirent maître
de cette Capitainerie en 1633, l'ap
pellerent Frederics-Town, ville d
Fréderic, en l'honneur du Princ
d'Orange. C'eſt dans cette Ville qu
ſe tenoit la Cour de judicature avan
la rébellion en faveur des Portugai

La Capitainerie de Parayba e
arroſée & diviſée par deux grande
rivieres, le Parayba & le Mongopoa
ou riviere de ſaint Dominique. L
premiere, dont l'embouchure e
ſituée à ſix degrés vingt-quatre mi
nutes de latitude, ſe décharge dan
la mer par deux canaux à quatr
lieues au nord de Capo Blanco. Ell
innonde ſouvent le pays adjacen
pendant l'hiver, & détruit quelque
fois les hommes & les beſtiaux
on trouve à ſon embouchure troi
Forts conſidérables nommés Catari
na, Saint Antoine & Reſtinoa. Deu
lieues plus loin du côté du nord
eſt une baie grande & commode
où les gros vaiſſeaux peuvent ſ
mettre en ſûreté : les Portugais l
nomment Porto licena, & les Hol-
landois

ındois, Terre-rouge, à cauſe de la
ouleur du terrein qui l'environne.
;n ſuivant la côte au nord, on trou-
e la riviere Mongopoa, qui a la
ngularité d'être plus large à ſa ſource
u'à ſon embouchure, devant laquel-
: il y a deux grands bancs de ſable.
.u Receif, deux lieues plus au
ord, on trouve une autre baie,
ue les Portugais ont nommée Bahia
: Treyeano, ou baie de la Trahi-
›n : on en voit encore pluſieurs
ıoins conſidérables ſur cette côte;
ıais elles n'ont rien d'aſſez remar-
uable pour que nous nous arrêtions
en donner la deſcription.

Il y a ſept villages dans la Capi-
ıinerie de Parayba : le principal,
ommé Pinda-una, avoit quinze
:nts habitants en 1634, les autres
'en contenoient qu'environ 300
ıacun : les bâtiments y ſont très-
›ngs avec pluſieurs petites portes.

Les principales denrées qu'on
ouve à Parayba, ſont le ſucre, le
ois de Breſil, le tabac, les cuirs, &
coton. Les bords de la riviere ſont
rnés de belles plaines dont la vue eſt
verſifiée par des colines agréables,
une diſtance convenable.

Nieuhoff, Chap. II

An. 1643.

Les Hollandois s'en rendent maîtres.

Vers la fin de Novembre 1634 les Hollandois projetterent de faire la conquête de Parayba, & le Colonel Schoppe fut chargé de cette expédition, pour laquelle on lui donna trente-deux vaisseaux, & deux mille trois cents cinquante-quatre hommes. Il débarqua avec six cents, mit les Portugais en fuite & fut bien près de se rendre maître de leur commandant Antoine d'Albuquerque. Il éleva ensuite une batterie, & ayant été joint par le reste de sa petite armée, il obligea Simon Albuquerque de rendre le fort de Sainte Marguerite. Les Hollandois marcherent immédiatement de Parayba au fort Antonio, qu'ils emporterent sans opposition, le commandant Espagnol Banjola s'étant retiré avec deux cents cinquante hommes qui composoient toutes ses troupes, après avoir encloué son canon, & mis le feu aux vaisseaux & aux magasins. Aussi-tôt que les Hollandois furent maîtres de cette Capitainerie, le Comte Maurice donna ordre de mettre les forts en bon état de défense.

Capitainerie de Porcigi.

La Capitainerie de Porcigi, nommée par les Portugais Rio-Grande

à cause de la riviere du même nom, & par les Hollandois Bresil septentrional, est bornée au sud par celle de Parayba, & au nord par celle de Siara.

NIEUHOFF, Chap. II.

An. 1643.

En 1597, les François étoient maîtres de cette Capitainerie, mais ils en furent dépouillés par Feliciano Greca de Tharvalasho. Elle est partagée en quatre subdivisions qui tirent leur nom des quatres rivieres Cunhao, Goyano, Mumpobu & Potegy qui les arrosent.

La riviere Rio-Grande, nommée par les Brasiliens Potegy, a son embouchure à cinq degrés, quarante-deux minutes de latitude méridionale. Elle se décharge à quatre lieues au dessous du fort Theulen, & porte des vaisseaux d'une grandeur assez considérable. Il y a plusieurs baies, & quelques autres rivieres moins remarquables dans cette Capitainerie.

Le fort Theulen fut conquis en 1633, avec toute la Capitainerie, par les Hollandois, sous les ordres de Matthias Van-Theulen, aidé de plusieurs Capitaines renommés, au nombre desquels étoit Lichtart Hyma.

CHAPITRE III.

Des Capitaineries de Potigi & d Siara : Peuple dont les oreilles son très-longues : Quelles sont les denrée qu'ils trafiquent : Les Portugais étan maîtres de ce pays, en sont chassé par les Hollandois, appellés par le Naturels, qui trahissent ensuite leur Libérateurs : Nouvel établissemen à Rio Grande avec peu de succès Coup d'œil sur le Bresil, considér par rapport au Commerce : Les fievre y sont très-communes, quelle en es la raison : Des Marées : Du Gou vernement Ecclésiastique & des dif férentes Religions du Bresil : Dis putes entre lès Hollandois & le Portugais : Outrages commis pa Paule de Runha : Paix pour dix an convenue entre les deux Nations.

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1643.

Capitainerie de Potigi & de Siara.

LA Capitainerie de Potigi, Po tingi, ou Poteingi, a été sujett à de fréquentes incursions des Ta poyers ou Montagnards, qui furen toujours ennemis des Portugais. A mois de Juillet 1645, ces Tapoyer

ayant appris que les Portugais vouloient prendre les armes contre les Hollandois, marcherent contre eux, sous les ordres d'un nommé Jacob Rabbi, & leur causerent beaucoup de dommage.

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1643.

Siara est une des Capitaineries les plus septentrionales; elle est située sur une riviere de même nom, & est bornée au nord par le Maranhaon. Son étendue n'excede pas dix à douze lieues: la riviere Siara se décharge environ à sept lieues & demi, au nord de la baie de Mangorypa, à trois degrés, quarante minutes de latitude méridionale.

Les Habitants de cette Capitainerie, sont de haute taille, ils ont les traits désagréables, & leurs oreilles sont si grandes, qu'elles leur descendent jusqu'aux épaules. Cette contrée produit des cannes de sucre, du cryſtal, du coton, & plusieurs autres denrées.

En l'année 1630, une partie de cette Capitainerie étoit gouvernée par un Roi du pays, nommé Algodoi. Il étoit en quelque sorte tributaire des Portugais, qui avoient bâti un Fort sur la riviere Siara, & qui

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1643.

poſſédoient toute la côte maritime des environs : mais ils furent agités de plusieurs diviſions inteſtines juſqu'en l'année 1638.

Le Comte Maurice & ſon Conſeil étant ſollicités par les habitants de les délivrer de l'oppreſſion des Portugais, & ayant reçu deux jeunes hommes des meilleures familles pour otages de leur fidélité, & pour aſſurance de leur ſecours, envoya pour exécuter ce projet, un corps de troupes ſous les ordres du Colonel Jean Garſtman, fameux par ſon courage & par ſon expérience.

Le Colonel, bien fourni d'armes, de troupes, de munitions & de toutes les autres choſes néceſſaires pour une telle expédition, mit à la voile pour la riviere Siara, où il fut joint par Algodoi, accompagné de deux cents habitants. Il marcha auſſi-tôt contre le Fort, qu'il emporta d'aſſaut, malgré la belle réſiſtance des Portugais, & il fit priſonniers le plus grand nombre des hommes de la garniſon, entre leſquels il y avoit pluſieurs perſonnes de diſtinction.

Après ce ſuccès, les Hollandois bâtirent un petit Fort ſur la riviere,

: lui donnerent le nom de Siara. Ils éleverent plutôt pour entretenir amitié des naturels du pays, que our sa défense ; & ce fut dans la éme vue que le Grand Conseil don- ordre aux Officiers commandants e les traiter avec tous les égards & oute l'attention possible. Ils firent ussi quelques petits présents aux rasiliens ; mais leurs soins furent fructueux ; & en 1644, ils tuerent lusieurs Hollandois dans un endroit ommé Komefy, à trente lieues de iara.

En l'année 1641, cette Capitai- erie étant devenue trop peuplée endant que le district de Rio-Gran- e manquoit d'habitants, André 'liifs proposa au Grand Conseil de âtir un Village, dans cette derniere, our ceux de Siara qui voudroient y établir. Cette proposition fut cceptée par le Comte Maurice, par le Grand Conseil. On donna permission à Vliifs d'amener de iara tous ceux qui voudroient y onsentir, & il fut nommé premier Capitaine de ce nouvel établissement. Ce projet fut exécuté, & l'on choisit les Chefs dans les plus anciennes

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1643.

familles de chaque division que le[s] Portugais nomment Resídoor; mai[s] les Brasiliens de Siara se révolteren[t] en 1644 contre les Hollandois ainsi que nous l'avons déja rapporté & massacrerent la garnison du Fort avec le Commandant en chef, nom[-]mé Gédeon Moretz, & un gran[d] nombre d'ouvriers qui travailloien[t] aux puits salés près la riviere Vpa[-]hamma. Ils tuerent aussi le Capi[-]taine d'un vaisseau; un Lieutenant & quelques soldats, qui étoient des[-]cendus à terre, ignorant ce qui s[e] passoit, tomberent entre leurs mains & furent les victimes de leur fureu[r] implacable.

Quelques-uns ont attribué cette révolte aux Portugais & aux Brasi-liens de Maranhaon; mais la véri-table cause de cette révolution fut l'oppression & les extorsions des Officiers Hollandois, qui par leur mauvaise conduite exciterent des sentiments de vengeance qui ne pu-rent être appaisés que par le sang.

Nous allons présentement expo-ser en peu de mots l'heureuse situa-tion, & les autres avantages du Bresil Hollandois, ainsi que l'état de

a religion dans ce pays ; & nous parlerons ensuite des événements les plus remarquables qui s'y sont passés pendant le séjour de M. Nieuhoff.

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1645.

Coup d'œil sur le Bresil, qu'on nommoit Hollandois.

Le Bresil est abondamment pourvu de toutes les productions de la nature qui peuvent croître sous ce climat, & il l'emporte sur toutes les autres parties des Indes Orientales, par la commodité de ses ports pour le transport du sucre. Toute la côte est remplie de petites rivieres qui en facilitent les voitures à très-peu de frais, & le Bresil est aussi le pays d'où l'on peut envoyer avec moins d'embarras cette denrée en Europe & en Afrique. Il est situé très-avantageusement pour les vaisseaux des Indes Orientales qui vont y prendre des provisions fraîches ; & son étendue, jointe à la facilité d'y faire le commerce, le rendroit en peu de temps, s'il étoit suffisamment peuplé, un Empire florissant, grand par lui-même, & redoutable aux nations voisines.

Comme ce pays est situé entre la ligne équinoxiale & le tropique du Capricorne, il est sujet à des

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1643.

chaleurs excessives; mais elles sont tempérées par des vents d'est venant de la mer, qui rendent le climat très-sain. Cependant il y regne quelquefois des fievres putrides qu'on attribue au mêlange de la chaleur & de l'humidité de l'air, ainsi qu'à un trop grand usage des fruits cruds.

Les vents & les marées sur la côte du Bresil ont quelques particularités qui ne doivent pas être ignorées de ceux qui chargent pour ce pays. Depuis le mois de Février, jusqu'au mois d'Août, le courant porte toujours au Nord, & pendant ce temps il n'est pas possible de faire voile du nord au sud. Au contraire, depuis le commencement de Septembre jusqu'à la fin de Novembre, le courant est opposé au premier, & l'on ne peut naviguer du sud au nord, d'autant que le vent suit toujours les courants.

Gouvernement Ecclésiastique.

Dans le temps dont nous parlons, l'Etat Ecclésiastique du Bresil Hollandois étoit particulierement composé de Protestants, quoique les François qui y habitoient eussent la liberté d'y exercer leur religion. Les Anglois y avoient aussi un Ministre;

nais les Hollandois y suivoient les églements du Synode de Dordrecht. On y faisoit avec soin le catéchisme ux enfants, & on y administroit a Cêne quatre fois l'année. Ceux ui desiroient y participer étoient bligés de faire une espece de conession devant le Conseil Ecclésiastiue, ou devant les Ministres qui enreistroient leur nom, & s'ils étoient trangers, on les lisoit publiquement ans la Congrégation. Le Conseil Ecclésiastique étoit composé de six Anciens & d'un Ministre, qui régloient les affaires ordinaires dépendantes de leur Jurisdiction. Mais lans celles de plus grande conséquence on appelloit six Diacres en ualité de Conseillers assistants. On choisissoit tous les mois deux de ces Diacres pour avoir soin des malades & des orphelins auxquels ils enseignoient à lire & à écrire. On observoit exactement la suite des autres ordres, & la discipline Ecclésiastique en général y étoit strictement gardée.

En 1640, M. Henry Hamel, un des Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales d'Amsterdam, &

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1643.

M. Dirck Kodde Vander Burgh fu
rent députés, par ordre du Consei
des dix-neuf pour succéder à Mes
sieurs Matthias Van Keulen, & Jea
Giiseling, en qualité de Directeur
du Bresil Hollandois, alors sous l
Gouvernement du Comte Jean Mau
rice de Nassau.

Dans le temps que ces deux Di
recteurs ou Conseillers y arriverent
on regardoit comme la partie sep
tentrionale du Bresil, le Bresil Hol
landois en y comprenant les Capi
taineries de Fernambouc, Tama
rika, à laquelle étoit annexée Goya
na, Paraïba, Rio-Grande & Siara
Les Portugais possédoient le Bresi
méridional composé des districts d
Bahia Heos, Porto Securo, Spirito
Sancto, Rio de Janeïro, & Sain
Vincent. L'isle de Maranhaon fut
pendant quelque temps sous la do-
mination des Hollandois, mais peu
d'années après, une ligue formée,
entre les Portugais & les naturels du
pays, les força de l'abandonner.

Avant l'arrivée de Messieurs Ha-
mel & Vander-Burgh, on avoit
envoyé une flotte pour s'emparer
de Bahia. Cette expédition eut tout

le ſuccès qu'on en pouvoit attendre, puiſque ſon objet principal étoit le pillage. La même flotte, ſous les ordres de l'Amiral Jol & de Cornelius Lichthart, ſe mit encore en mer pour enlever celle des Gallions Eſpagnols; mais elle ne put y réuſſir, & revint au mois de Décembre 1640, après avoir perdu quatre ou cinq vaiſſeaux. Vers le même temps, le Colonel Koin, avec un corps de troupes de terre, fut chargé d'attaquer la Capitainerie de Rio-Real; mais ſes gens étant mal pourvus de toutes les choſes néceſſaires, & harraſſés par la fatigue, cette expédition manqua. Le major Van-Brande, qu'on avoit envoyé en avant, avec un parti pour s'emparer de quelques beſtiaux, fut encore plus malheureux: le parti fut entierement défait, & les ennemis firent le Major priſonnier.

Pendant que l'eſcadre Hollandoiſe, dont nous venons de parler, guettoit la flotte des Gallions, les Directeurs du Breſil Hollandois, qui connoiſſoient leur foibleſſe en mer, craignirent, avec raiſon, la vengeance de leurs voiſins, les Portugais, qui pou-

voient saisir cette occasion de détruire leurs moulins à sucre, & ne négligerent aucune des précautions qui pouvoient prévenir ce malheur.

Ils jugerent que l'amitié de ceux de la même Nation qui habiterent dans le Bresil Hollandois, étoit essentielle à leur sûreté, & ils convoquerent une Assemblée des principaux Habitans Portugais des trois Capitaineries de Fernambouc, Tamarika & Parayba, pour prendre de concert, les mesures les plus convenables à leur sûreté.

Guerre du Bresil, entre les Portugais & les Hollandois.

Les moyens proposés à cette Assemblée, furent, de mettre les Forts en bon état de défense, d'en augmenter les Garnisons, & de faire camper un grand nombre d'hommes dans les champs voisins des moulins à sucre. On ne retira pas l'avantage qu'on s'étoit promis de ces mesures: les Portugais firent plusieurs incursions qui furent très-préjudiciables aux Hollandois, particulierement une où le Marquis de Montelvano, Vice Roi, envoya un parti de soldats pour brûler les cannes de sucre. Le soin d'entretenir trente ou quarante soldats, pour la garde de cha-

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1643.

ıe moulin à ſucre, & les pertes que
.uſerent ces fréquentes dépréda-
ɔns, altérerent conſidérablement
s revenus de la Compagnie Hol-
ndoiſe, qui, par les différents
:hecs que ſouffrirent ſes troupes,
trouva hors d'état d'en tenir un
ɔrps en campagne. Tel étoit la ſi-
ıation fâcheuſe du Breſil Hollan-
ɔis, vers la fin de l'année 1640.

On fait une treve de dix ans.

Le 22 de Décembre de la même
ınée, arriva M. Adrien Van Bul-
ıeſtrete, en qualité de Directeur du
ßreſil : on aſſembla le Grand Con-
ɜil, & il fut réſolu d'envoyer la
'lotte Hollandoiſe à Bahia, pour
aire des repréſailles ſur les Portugais
ҡ pour faciliter la négociation pour
a paix, qui étoit alors ſur le tapis.
.e Conſeil des dix-neuf, donna auſſi
ɔrdre de tenir en croiſiere, quelques
ʒros vaiſſeaux, à la hauteur de Rio
le Janeïro, afin d'enlever la Flotte
Eſpagnole, qui part ordinairement
le ce Port pour l'Eſpagne, au mois
le Mai ou de Juin. Pendant la né-
ʒociation, un Portugais, nommé
Paulo de Kunha, commit les outra-
ges les plus violents, contre les
Hollandois, tuant, pillant & dévaſ-

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1643.

tant de plusieurs côtés. Le Comte Maurice écrivit au Vice-Roi pour se plaindre de cette conduite, ainsi que des délais de la négociation, qui sembloit plutôt destinée à amuser les Hollandois, qu'à terminer les différents qui subsistoient entre eux & les Portugais, insistant sur une réponse positive. Peu de temps après ses représentations, & par les soins assidus de M. Vander-Burgh, qui étoit chargé de la négociation du traité, il fut heureusement conclu au mois de Février 1641 : alors toutes les hostilités cesserent de part & d'autre. Ce traité fut publié dans toutes les Capitaineries, & tous les Portugais eurent ordre de sortir des territoires qui appartenoient aux Hollandois. Après la conclusion de cette treve, qui devoit durer dix ans, les Hollandois prouverent clairement, par leurs prévenances d'amitié envers les Portugais, qu'ils étoient résolus de tenir inviolablement leur parole.

CHAPITRE IV.

Le Commerce commence à fleurir au Bresil, sous la protection des Hollandois : Suites favorables de la paix : Elles sont de peu de durée par la décadence des Magasins de la Compagnie : Grandes variations dans son crédit : Les Planteurs font des pertes considérables, par une maladie épidémique qui se met parmi les Negres, & par d'autres accidents inévitables : Suites fâcheuses du mécontentement : Le désordre se met dans les affaires de la Compagnie : Conspiration formée par les Portugais contre le Gouvernement du Bresil : Son origine & ses effets : Ambassade d'Angola au Comte Maurice, & à la Compagnie des Indes Orientales.

NIEUHOFF, Chap. IV.

An. 1643.

Rétablissement du commerce.

LE Grand Conseil qui pensoit, avec raison, que la paix est le soutien du commerce, résolut d'employer cet heureux intervalle à le faire fructifier, tant pour le bien public en général, que pour celui de la Compagnie en particulier. Pour

NIEUHOFF, Chap. IV.

An. 1643.

remplir des vues aussi grandes & aussi sages, on donna tous les encouragements possibles à l'Agriculture, ce qui eut tant de succès, qu'en peu de temps, les moulins à sucre furent rebâtis, & que les Cultivateurs travaillerent avec tant d'activité & d'émulation, que la Compagnie emprunta de grosses sommes, sur l'espérance glorieuse du gain que l'industrie devoit procurer.

On s'attacha ensuite à faire de sages loix, qui sont toujours le fondement de la santé nationale. Sans leur secours, un corps politique, de même que le corps humain, se remplit bien-tôt d'un sang corrompu, qui entraîne infailliblement sa ruine. On eut une attention particuliere dans ces loix, à tout ce qui pouvoit tendre à l'avancement du commerce, & à l'accroissement des revenus publics.

Par une suite nécessaire de ces mesures prudentes, le commerce commença à fleurir, les denrées furent vendues en plus grande quantité après la treve, qu'on ne l'avoit jamais vu avant : on mit de très-grosses sommes dans le trafic en fort

An. 1643.

u de temps ; & le crédit augmenta
un tel point, que les Marchands
les Facteurs, préfererent ſouvent
vendre à ceux qui ne payoient
l'une partie du prix convenu, plu-
t qu'à ceux qui en payoient la
talité.

Dans les années 1640 & 1641,
s revenus de la Compagnie, par-
nrent à un ſi haut point d'augmen-
ti on, qu'elle acheta ſur ſes fonds,
ie grande quantité de ſucre, qui
rent envoyés en Hollande. On
mmença à élever de ſuperbes bâ-
ments; les Habitants vécurent dans
bondance & dans la magnificence :
s dettes furent regardées comme
es effets aſſurés, & toutes choſes
arurent annoncer l'état le plus flo-
ſſant.

Il commence à décliner.

Cette ſérénité commença à s'obſ-
ircir en l'année 1643, & les affai-
es parurent alors ſous un point de
ue totalement différent. Quelques
xpéditions contre Angola, épuiſe-
ent les magaſins de la Compagnie;
es ſecours n'arriverent point de Hol-
inde, comme à l'ordinaire; le
Grand Conſeil fut obligé, pour
ayer les Officiers & les Garniſons,

NIEUHOFF, Chap. IV.

An. 1643.

de donner des délégations sur ceu
qui devoient à la Compagnie, & d
forcer tous les Débiteurs à s'acqui
ter dans de courts délais.

Outre l'épuisement des Magasins
dont nous venons de parler, le
Marchands de Hollande, commen
cerent à demander à leurs Facteur
de gros retours d'argent, ce qu
obligea aussi ces Facteurs à presse
les Débiteurs de payer leurs créan
ces, afin de pouvoir satisfaire au
demandes de leurs Commettants e
Hollande. L'argent comptant devin
très-rare, & par une suite nécessaire
le commerce en souffrit considéra
blement. Cette disette devint si gé
nérale, que plusieurs Propriétaire
de moulins manquant d'argent pou
payer leurs dettes, furent obligé
d'emprunter à trois & quatre pou
cent, par mois, ce qui en réduisi
un grand nombre à une telle extré
mité, qu'en peu de temps, ils ne pu
rent payer ni le principal ni le
intérêts.

Il paroît que ce qui commença à
mettre une si grande confusion dans
le commerce & dans le crédit public
fut la conduite des Portugais, qui

NIEUHOFF, Chap. IV.

An. 1648.

:heterent une quantité prodigieuſe
e marchandiſes, dans l'eſpérance
u'une révolution payeroit toutes
:urs dettes. Ils en contracterent de
énormes, que les Facteurs Hollan-
ois, après avoir eu l'indiſcrétion de
:ur faire des crédits conſidérables,
: trouverent expoſés à des pertes
uineuſes, mais leurs Commettants
'Europe, les preſſant vivement, ils
urent obligés de preſſer de même
:s Négociants du pays, par l'entre-
niſe deſquels les Portugais avoient
eçu les marchandiſes. Ceux-ci étant
ors d'état de payer, les Naturels ſe
rouverent ruinés, les Facteurs per-
lirent tout leur recours, & les Né-
;ociants Hollandois reçurent un fu-
ieux échec dans leur commerce.
Cet événement, terrible pour le pu-
blic en général, fit la fortune des
gens de Juſtice; tout le pays fut
troublé par des procès: on mit un
grand nombre de Débiteurs en pri-
ſon; mais comme ils y étoient en-
tretenus aux dépens de leurs Créan-
ciers, ceux qui les y avoient fait
mettre, demanderent eux-mêmes
leur élargiſſement, & firent les com-

NIEUHOFF, Chap. IV.

An. 1643.

poſitions les moins onéreuſes qu
leur fut poſſible.

A tous ces malheurs, il s'en j
gnit un autre auſſi funeſte pour
pays, par la mortalité qui ſe répa
dit ſur les Negres & ſur les Bra
liens. Ils eſſuyerent une maladie ép
démique, nommée Bexigos, ord
naire au Breſil, comme la petite v
role l'eſt en Europe. Les Negres
général, ſe vendent dans le pa
trois cents pieces de huit, pour ſe
vir à la culture, & leur perte fut
ruine d'un grand nombre de Plan
teurs; des inſectes & des inondation
qui ravagerent les champs de ſucre
leur cauſerent encore des domma
ges preſque irréparables, & cett
complication d'infortunes, dans le
affaires du commerce, occaſionn
des diviſions entre les Habitants
dont un grand nombre chercheren
par des moyens clandeſtins, les un
à recouvrer ce qui leur étoit dû, &
les autres à en éluder le payement
Ces diviſions, déjà très-fâcheuſes en
elles-mêmes, le devinrent encore
plus, par les dangereux artifices de
quelques mécontents, gens qui pro-

tent toujours des troubles pour les
ourner à leur propre avantage, &
ui dépouillent volontiers leurs com-
atriotes du néceſſaire, pour ſatis-
ire leur méchanceté ou leur ava-
ice. On trouve de ces hommes per-
icieux dans tous les pays : mais ceux
e Breſil ſe découvrirent bien-tôt
ar les efforts qu'ils firent pour per-
uader aux Créanciers qui avoient
erdu avec leurs Débiteurs, que la
ute en devoit être imputée à la
égence & aux Cours de Juſtice, &
s inſinuerent en même tems, que
es fonds publics devoient ſervir à
éparer les pertes particulieres.

Nieuhoff, Chap. IV.

An. 1643.

Il tombe dans le plus grand diſcrédit.

Les dettes de la Compagnie aug-
nentoient de jour en jour ; les Di-
ecteurs qui avoient eu la conduite
es affaires du Breſil, avant l'année
640, avoient vendu à crédit la
lus grande partie des biens confiſ-
ués, des moulins à ſucre, des mar-
handiſes & des Negres apparte-
ants à la Compagnie, enſorte qu'ils
ui avoient laiſſé beaucoup de créan-
es & très-peu d'argent. Meſſieurs
Hamel, Bullaeſtrete & Van Burgh,
nembres du Conſeil, qui leur ſuccé-
erent, ſe donnerent les plus grands

NIEUHOFF, Chap. IV.

An, 1643.

foins pour réformer cette admini-tration vicieufe, vendirent les den-rées argent comptant, ou les échan-gerent pour des fucres, afin de fou-lager la Compagnie qui avoit alo-de grandes dépenfes à faire pour fe-expéditions, auffi la Hollande e-fut beaucoup plus fournie en 1640-41 & 42, qu'elle ne l'avoit été dan-aucun autre temps. Malgré cette con-duite prudente, la grande quantit-de Negres qui furent vendùs aprè-la conquête d'Angola, occafionn-de nouvelles créances pour la Com-pagnie, dont les Débiteurs furen-très-peu exacts à remplir leurs enga-gements. Alors le Confeil des dix-neuf ordonna expreffément, que le-Negres, à l'avenir, ne feroient ven-dus qu'argent comptant, ou e-échange pour des fucres, mais o-fut bien tôt obligé de déroger à cett-ordonnance, qui auroit entraîné l-ruine de ce commerce, parce qu-les Habitants ne peuvent achete-leurs Efclaves qu'à crédit, jufqu'à-ce qu'ils ayent retiré le fruit de leur-travail.

Les Membres du Confeil, pour-affurer les créances de la Compagnie

réfolurent

ésolurent de faire assigner les Débi-
eurs, immédiatement après la ré-
olte des sucres, & à défaut de paye-
nent, ils donnerent ordre aux Offi-
iers de Justice, de les y contraindre
ar la saisie de leurs effets.

Cette rigueur fut suivie d'une mul-
itude de procès, & le trouble de-
int si général, que le Grand Con-
eil commença à craindre un soule-
ement. Les Membres s'appliquerent
trouver les voies d'arrangement;
 enfin, il fut proposé que la Com-
agnie se rendroit responsable des
ettes des particuliers, à condition
ue les Propriétaires des moulins à
icre, seroient tenus de lui en remet-
re tous les ans le produit, jusqu'à
e que leurs dettes fussent acquit-
ées; & pour que le bénéfice de cette
spece de cautionnement, pût s'é-
endre à la Compagnie, & à ses
noulins à sucre, de même qu'aux
Marchands & aux Facteurs, on réso-
ut de convenir de certains articles,
ar lesquels on verroit que la Com-
agnie ne se proposoit d'autre avan-
age, que celui de pouvoir recou-
rer quelques dettes qu'on avoit lieu
le croire perdues.

NIEUHOFF, Chap. IV.

An. 1643.

La Compagnie ayant été revêtue des pouvoirs nécessaires pour faire cet accommodement, fit connoître au public, les arrangements particuliers qu'elle avoit pris avec quelques personnes, afin quelles ne pussent à l'avenir, rien recevoir à crédit, sans l'approbation du Grand Conseil; & il fut ordonné à leurs Créanciers, de prouver leurs créances, dans l'espace de trois semaines, sous peine d'être exclus du bénéfice de la convention.

Les esprits mal disposés & les gens mal intentionnés, blâment toujours les mesures les plus prudentes; aussi les moyens qu'on avoit pris pour rétablir le crédit public, & qui paroissoient être les seuls qu'on pût employer, furent condamnés de quelques-uns, & ils leur attribuerent la révolte en faveur des Portugais. Cependant ils eurent alors un si grand effet, que l'industrie reprit le dessus, & que toutes choses semblerent promettre un Etat florissant, dégagé de toutes dettes: enfin l'année 1645, fut si abondante en sucre, que depuis long-temps, on n'en avoit eu une semblable.

Les Portugais, partie par leur haine nationale contre les Hollandois, si naturelle aux vaincus contre leurs vainqueurs, & partie pour s'acquitter des dettes immenses qu'ils avoient contractées, & qu'ils se trouvoient presque dans l'impossibilité de payer, résolurent d'employer tous leurs efforts pour détruire le Gouvernement. Ils se déterminerent aisément à la révolte, & dirent même assez ouvertement, que s'il ne leur venoit des secours de Bahia, ils en solliciteroient de l'Espagne ou de la Turquie.

NIEUHOFF, Chap. IV.

An. 1643.

Les Portugais se disposent à la révolte.

Vers la fin de 1642, on les avoit déjà désarmés, sur le soupçon qu'ils avoient dessein de se révolter; mais quelque temps après, on leur avoit rendu leurs armes, & ils étoient demeurés depuis assez tranquilles, sans doute, par la crainte des Garnisons Hollandoises.

Pour faire connoître cette révolte au Lecteur, en la prenant dans son origine: le 13 de Décembre 1642, un nommé Jean Fernandes Vieira, parut dans la chambre du Conseil, où il déclara qu'un Juif lui avoit dit que lui & son beau-pere, nommé

NIEUHOFF, Chap. IV.

An. 1643.

Berengel, avoient été chargés, par Berengel fils, de lettres dangereuses pour l'État, adressées au Roi de Portugal. L'Accusé convint d'avoir donné les lettres à ces deux personnes, pour les faire remettre au Roi : mais il soutint qu'elles ne contenoient autre chose qu'une recommendation, pour faire obtenir au Porteur, quelque emploi à la Cour de Lisbonne. Il confirma sa réponse, par la copie de la lettre : elle fut examinée, & l'on n'y trouva rien de plus, que ce qu'il avoit déclaré. Vieira proposa alors, de désarmer les Portugais, particulierement les Capitaines, avec tous ceux qui étoient à leurs ordres, tant Brasiliens, que Negres, Mulâtres & Mameluks.

Le Comte Maurice produisit une lettre du Conseil des dix-neuf, par laquelle on lui donnoit avis que Jean Van North, qui avoit servi en qualité de cadet, pendant quatorze mois au Bresil, avoit déclaré à Amsterdam, qu'il avoit servi dans un moulin à sucre, appartenant à Fernandes Vieira, & qu'après y avoir été employé pendant deux mois, il avoit été sollicité par Francisco Berengel

Labrador, d'accompagner ſon fils Antonio Dandrado Berengel, en qualité d'interprête en Hollande, & enſuite en Portugal : qu'étant engagé par des promeſſes très-avantageuſes, il avoit accompagné le jeune Berengel qui, après trois ſemaines d'une étroite liaiſon, lui avoit dit, qu'il avoit une lettre ſignée de Vieira, de Franciſco Berengel, de Bernard Karvalho, de Jean Biſerro & de Louis Bras Biſerro, par laquelle ils aſſuroient le Roi de Portugal, qu'ils avoient des moyens ſuffiſants pour réduire le Breſil ſous ſon obéiſſance. Le Conſeil ajoutoit que ſur cette lettre, le Roi de Portugal avoit donné une commiſſion de Capitaine au jeune Berengel, & en même-temps on ordonnoit au Comte Maurice de faire obſerver exactement les perſonnes dont il étoit parlé.

NIEUHOFF. Chap. IV.

An. 1643.

Découverte d'une conſpiration.

Le Grand Conſeil s'étant aſſemblé le 16 de Février 1643, le Comte Maurice l'informa qu'il étoit inſtruit, à n'en pouvoir douter, que quelques-uns des principaux Portugais avoient formé le deſſein de ſurprendre & de tailler en pieces les Garniſons Hollandoiſes, dans les cantons de Mo-

NIEUHOFF, Chap IV.

An. 1643.

ribeka, & de Saint Antoine, ainsi que dans plusieurs autres ; qu'ils devoient le mettre à exécution, une des fêtes de Pâques, qui étoit le temps le plus favorable, parce qu'ils avoient coutume de s'assembler alors en grand nombre pour les célébrer : que les principaux Chefs de cette conspiration, demeuroient dans le Vargea, & qu'ils se proposoient de surprendre le Receif, dans la pensée que les garnisons de ce district, feroient moins de résistance, & que lorsque la Compagnie seroit privée de soldats & de commerce en cet endroit, elle ne pourroit subsister long-temps au Bresil.

Cette situation des affaires, fut l'objet d'une mûre délibération, & l'on résolut d'éviter d'allarmer le pays, en arrêtant publiquement les personnes suspectes. On prit seulement des mesures secretes, pour mettre les places fortes en bon état de défense, & pour veiller continuellement sur ceux qu'on regardoit comme des ennemis cachés. Plusieurs lettres, dont quelques-unes étoient anonymes, furent envoyées au Comte Maurice, pour lui confirmer les

An. 1643.

desseins perfides des Portugais; il en reçut entre autres une de M. Van Els, datée de Surinam, par laquelle il lui marquoit, qu'il étoit informé très-sûrement, qu'un certain Mulâtre, de la compagnie d'Augustin Hardoso, ayant été interrogé par quelques-uns de la Fregasie, qui lui demandoient quelles affaires il avoit dans ce canton, il leur avoit répondu, qu'il avoit des lettres à donner à quelques personnes qui demeuroient près du Receif, ajoutant qu'ils verroient dans peu, cette place soumise sans aucune effusion du sang Hollandois ou du sang Portugais.

Au mois de Décembre 1643, Dom Michel de Krasto, Dom Sébastien Manduba de Sonho, & Dom Antonio Ferdinandes, Ambassadeur du Comte Sonho, à Angola, arriverent au Receif, où ils amenerent plusieurs Negres, pour en faire présent au Comte Maurice & à la Compagnie. Quand ils furent admis à l'audience, ils déclarerent que l'objet de leur ambassade, étoit de demander que le Gouvernement du Bresil n'envoyât aucun secours au Roi de Congo, qu'on jugeoit qui avoit dessein

NIEUHOFF, Chap. IV.

An. 1643.

d'attaquer le Comte. On leur répondit, que le Conseil écriroit à M. Nieuland, Directeur en cet endroit, pour qu'il fît ses efforts, afin d'écarter tout sujet de contestation entre le Roi de Congo & leur maître. Le Conseil écrivit aussi au Roi & au Comte Sonho, pour leur recommander la paix.

Les Ambassadeurs furent très-bien traités pendant leur sejour, & l'on remarqua qu'ils étoient très-habiles dans la Langue Latine, & dans l'exercice de l'espadon. Ils s'en servoient avec des gestes qui leur donnoient une figure terrible, & faisoient des grimaces qui rendoient leur visage affreux. Quand ils partirent, on les chargea de magnifiques présents pour le Roi de Congo, & d'autres, de pareille valeur, pour le Comte Sonho.

CHAPITRE V.

Les Portugais trament quelques desseins secrets contre les Hollandois du Bresil : Le Conseil est revêtu du Gouvernement après la résignation du Comte Maurice : Ce Seigneur s'embarque pour la Hollande : Ambassade du Bresil aux Isles Bahia : Etat des Portugais dans ces Isles : Le Bresil Hollandois est en danger, par de nouvelles intrigues : Le Grand Conseil reçoit une lettre, où on lui donne quelques avis importants, & on lui fait part de quelques découvertes : On prend des mesures pour prévenir la révolte & pour entretenir la paix.

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1643.

Nouvelles entreprises des Portugais.

LE 13 d'Octobre 1644, un Juif nommé Gaspar Francisco de Kunha, & deux autres sujets de la même religion, donnerent de nouveaux soupçons d'une révolte, en déclarant au Grand Conseil qu'ils avoient été informés par quelques Juifs qui entretenoient correspon-

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1643.

dance dans le pays, que les Portugais formoient un complot contre le Bresil. Le Conseil, après les avoir remerciés de leur avis, s'attacha à découvrir quels pouvoient être les projets des Portugais. On apprit par de sûres informations qu'ils attendoient des armes & des munitions par mer; alors on donna ordre au Yacht, nommé le Nieuhouse, accompagné d'une galliote & d'une chaloupe, de croiser sur la côte du Bresil Hollandois, pour observer tous les bâtiments qui en approcheroient.

Le Comte Maurice remet le Gouvernement au Conseil.

Le 22 d'Avril, la commission des Gouverneurs de la Compagnie des Indes Orientales, fut lue dans le Grand Conseil; &, en vertu de cette commission, les Membres du Conseil furent chargés de l'administration du Gouvernement jusqu'à nouvel ordre. Le Comte Maurice pour les revêtir publiquement de son autorité, convoqua une assemblée générale de tous les principaux du pays, tant Ecclésiastiques que de l'Etat civil & militaire, auxquels on joignit même les chefs des Juifs. Elle fut tenue le 6 de Mai, & le Comte

Maurice lui fit la résignation du Gouvernement dont il étoit en possession depuis huit ans. Après quelques compliments sur leur attachement aux hauts & puissants Etats, & quelques remerciments sur le bon traitement qu'il avoit reçu d'eux en qualité de Gouverneur, il leur dit qu'il avoit dressé un mémoire qui pourroit leur être de quelque utilité pour le gouvernement. Tous les Membres du Conseil lui en marquerent la plus vive reconnoissance. Avant la dissolution de l'assemblée, il y eut quelques débats sur le choix d'un Président ; mais ils furent terminés en convenant que toutes choses resteroient comme elles étoient sous le Gouvernement du Comte Maurice : ainsi chacun conserva son rang. La premiere place fut pour M. Hamel, la seconde pour M. Bullaestrete, la troisieme pour M. Vander-Burgh, & ainsi de suite. Tout étant réglé de cette maniere, le Comte Maurice partit du Receif le 11 de Mai 1644, accompagné d'une foule innombrable de peuple, auquel il marqua la plus grande affection. Le 22, il mit à la voile pour la Hol-

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1644.

lande avec une flotte de treize vaisseaux & un gros corps de troupes ne laissant que dix-huit compagnies à la Garde du Bresil Hollandois.

Ambassade des Hollandois.

Après le départ du Comte, le Grand Conseil résolut de faire une recherche plus particuliere des desseins des Portugais contre le Gouvernement. Dans cette vue, il fut résolu, au mois de Janvier 1644, d'envoyer Gilbert de Wit, Conseillier de la Cour de Justice, & le Capitaine Driko Hoogstrate, alors Commandant en chef du Cap Saint Augustin, à Antonio Telles de Sylva, Gouverneur de Bahia, avec des instructions portant : qu'ils remettroient leurs lettres de créance pour complimenter le Gouverneur au nom du Grand Conseil ; lui renouveller les assurances de l'amitié la plus inviolable ; lui dire que plusieurs des sujets du Bresil Hollandois, après avoir contracté des dettes considérables, tant envers la Compagnie qu'envers d'autres habitants, se retiroient à Bahia ; & le prier pour le maintien de la justice publique, ou de faire mettre ces banqueroutiers en prison, ou de donner avis

de leur arrivée au Gouvernement Hollandois, pour que les ſujets lezés pûſſent les pourſuivre conformément aux regles établies. Ce fut ſous ce prétexte ſpécieux que partirent les deux Députés : mais l'objet réel de leur ambaſſade fut d'examiner les forces des Portugais tant par mer que par terre ; de découvrir l'état du commerce des Negres ; de connoître s'ils avoient quelqu'autre commerce avec les habitants de Buenos-Ayres : de pénétrer dans les deſſeins des Portugais contre les Hollandois ; enfin de demander que le Gouverneur ne permît pas que les déſerteurs du Receif fuſſent tranſportés en Portugal, mais qu'il donnât ſes ordres pour les renvoyer à leur garniſon.

Le 8 de Février, ces Envoyés arriverent à Bahia, après avoir jetté l'ancre près la ville de San Salvador, où le Gouverneur envoya, pour les recevoir, le Major Domingo Delgados, & le Capitaine David Ventura. Ils les conduiſirent en grand cérémonial devant le Gouverneur qu'ils trouverent accompagné d'un grand nombre de ſes principaux

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1644.

Officiers. Les Envoyés, admis l'audience, firent une longue ha rangue très-étudiée, où ils s'éten dirent ſur les attentions particulie res de leurs Maîtres pour les Portu gais, & ſur le deſir qu'ils avoien d'entretenir une paix inviolable. Il ajouterent qu'ils avoient à commu niquer des objets plus particuliers & qui demandoient plus de ſecret On leur donna une ſeconde au dience; & le Gouverneur, aprè avoir entendu leurs propoſitions, leu répondit en général, qu'il conſul teroit ſon Conſeil, & leur donne roit le lendemain le réſultat de c qui ſeroit délibéré. En conſéquenc il leur dit, le jour ſuivant, en terme très-gracieux : que l'affaire ayant ét examinée dans le Conſeil, il leu remettroit une lettre pour leurs maî-tres qui contiendroit toute la ré-ponſe qu'il pouvoit leur donner. Les Envoyés répondirent que, puiſque les vagabonds étoient en ſûreté à Bahia, le Gouvernement Hollan-dois ſe borneroit à demander au Gou-verneur qu'il lui plût d'en faire re-mettre les noms, pour qu'on pût ſeulement ſavoir le lieu où ils s'é-

oient retirés. Cette demande fut ccordée, & ils reçurent leur au-ience de congé, après avoir été raités avec grande magnificence, & vec toutes les apparences de la plus incere amitié.

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1644.

Rapport des Députés au Conseil.

Les Envoyés, de retour au Re-eif, remirent la lettre du Gouver-eur Sylva au Grand Conseil. Elle e contenoit que des termes géné-eux d'égards & d'attention pour es Etats de Hollande, & en par-iculier pour les Hollandois du Bresil, qui s'étoient adressés à lui pour les différents objets d'instruc-ion secrete dont nous avons parlé. Les Députés rendirent ensuite un compte circonstancié de ce qui avoit fait le principal sujet de leur mission, & dirent au Conseil :

Que, suivant les informations les plus exactes qu'ils avoient pu avoir, les troupes Portugaises, en y comprenant les Negres, & les Brasiliens, ne montoient qu'à trois mille hommes, dispersés en differentes garnisons, dont San Salvador étoit la Principale. Que leurs forces navales étoient très-peu considérables, n'étant composées que de cinquante

NIEUHOFF, Chap. V.

AN. 1644.

petits vaiſſeaux, & Yachts nullemen
armés en guerre. Que pendant le ſé
jour des Envoyés à San Salvador, i
étoit arrivé deux vaiſſeaux de guerr
Portugais à Bahia, ſous prétexte d
protéger leur commerce contre le
aventuriers de Danemarck & de Caſ
tille. Que ces deux vaiſſeaux avoien
apporté des ordres de Sa Majeſt
Portugaiſe pour empêcher qu'il n
fût conſtruit aucun nouveau bâti
ment, ſi petit qu'il pût être, & pou
que ſes ſujets ne fiſſent ſortir que le
vaiſſeaux en état de réſiſter aux in-
ſultes de l'ennemi; ce que les En-
voyés regardoient comme un avan-
tage pour les Hollandois, en ce que
ces ordres alloient néceſſairement
augmenter le prix de la voiture du
ſucre des Portugais.

Pour ce qui concernoit le com-
merce des Negres, ils l'avoient trou-
vé très-peu conſidérable. Cependant
ils jugeoient que le prix n'étant que
de trois cents écus chacun, ils ne
devoient pas y être rares. Il ajoute-
rent à leur rapport, que le 8 de Fé-
vrier, ils avoient vu, à Bahia, deux
vaiſſeaux de vingt canons chacun,
ſans avoir pu découvrir avec quel-

An. 1644.

ue certitude qu'elle étoit leur defnation, ce qui leur avoit fait soupnner, avec raison, quelque sinistre effein; mais qu'avant leur départ, s avoient appris que ces bâtiments :oient destinés pour Angola, afin e défendre Masagoa & ses habiınts contre les Negres. Ils dirent ue le temps en feroit connoître la raie destination, & qu'ils soupconnoient toujours que cette expéition avoit quelque autre objet, ar les soins qu'on s'étoit donnés our leur en faire un secret, & parce u'on avoit eu la plus grande attenion à empêcher que les Hollandois les Allemands n'eussent aucune ommunication avec ces vaisseaux endant tout le temps que les Enoyés avoient demeuré à San Salador.

A l'égard de Buenos-Ayres, ils lirent qu'il n'y avoit point de comnerce entre cette place & aucune les Capitaineries Portugaises, & qu'il ne leur avoit pas été possible d'avoir la plus légere information sur les personnes qui concertoient ou qui soutenoient des projets contre le Bresil Hollandois. C'est ainsi

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1644.

que les Envoyés remplirent chacu[n] des articles de leur instruction, & ils y joignirent une description d[e] San Salvador, de ses habitants, d[e] la personne du Gouverneur, des for-tifications & de plusieurs autres par-ticularités.

Nouveau projet de révolte.

An. 1645.

Le bruit d'une révolte, qui s'é-toit élevé & détruit en 1640, s[e] renouvella avec plus de fondemen[t] en 1645. On découvrit, & il fu[t] prouvé presque avec certitude, qu[e] les mécontents se disposoient à pren-dre les armes, fondant leurs espéran-ces sur le secours de Bahia, & su[r] la foiblesse actuelle des Hollandois, parce que la plus grande partie d[e] leur flotte & de leurs ttoupes de terre avoient accompagné le Comte Mau-rice en Hollande. Le Grand Con-seil, bien instruit de leur dessein, prit toutes les mesures possibles pour le prévenir, & envoya de toutes parts des espions, avec ordre de son-der à fond les inclinations du peu-ple, & de tâcher de découvrir les chefs de la sédition. Ces précautions furent infructueuses; & l'on ne put faire aucune découverte importante; mais le Conseil Hollandois fut tou-

urs convaincu qu'on tramoit for-
ment une révolte. On savoit que
Portugais étoient animés, ainsi
e nous l'avons déja remarqué, par
mécontentement naturel à un peu-
e conquis; & comme la différen-
de religion augmentoit encore
ur animosité, on ne pouvoit se
omper en jettant sur eux les soup-
ns. Le Conseil du Bresil écrivit
conséquence au Conseil des Dix-
euf en Hollande pour lui expo-
r, dans le plus grand détail, l'état
tuel des affaires, lui faire part des
formations qu'on avoit eues sur le
ojet de révolte, & des mesures
'on avoit prises pour la prévenir.
ette lettre étoit terminée par l'as-
rance que donnoit le Grand Con-
il de ne rien négliger pour s'oppo-
r à l'insolence & aux desseins per-
des des ennemis publics & par-
iculieres.

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1645.

Le Grand Conseil eut de nouvelles
llarmes sur l'avis qui lui fut donné
ant par cette lettre que par divers
apports de la marche d'un corps de
Portugais contre la Capitainerie de
Sergippe del Rey. Après un mûr
examen ce bruit parut sans fonde-

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1645.

ment; mais le 30 de Mai on reç une nouvelle lettre signée *a Verda under plus ultra*. On la traduisit c Portugais, & l'on trouva qu'elle co tenoit : qu'il y avoit un projet form d'attaquer le Bresil Hollandois ; qu Fernandez Vieira étoit le méconten le plus formidable ; qu'il falloit n cessairement s'assurer de sa personne mais qu'on ne devoit le faire qu'ave de grandes précautions, parce qu' étoit continuellement sur ses gardes & que s'il découvroit qu'on en eû l'intention avant qu'on l'exécutât, étoit vraisemblable que cela l'obli geroit à précipiter le malheur qu menaçoit le Bresil ; qu'il falloit don apporter autant de diligence que d secret, & qu'il étoit absolument né cessaire de désarmer les habitants de Frégasies particulieres. Ceux qu avoient écrit cette lettre protestoien de la vérité de ce qu'elle contenoit & de leur attachement au Gouver-nement Hollandois : mais ils disoient qu'ils ne pouvoient actuellement se faire connoître par des raisons essen-tielles pour eux, & qu'ils se décou-vriroient quand le danger seroit moins grand. Ils ajoutoient, en si-

ſant, qu'ils croyoient à propos
faire arrêter Franciſco Berengel,
beau-pere de Vieira, Antonio
ıvalkanti, & tous les chefs du Ver-
ıs. Les écrivains faiſoient encore
ſerver dans cetre lettre qu'ils par-
ent en termes auſſi clairs & auſſi
rmels qu'ils l'auroient pû faire de
ve voix.

Nieuhoff, Chap. v.

An. 1645.

Après la lecture de cette piece
portante, le Grand Conſeil ap-
lla à ſon aſſemblée Paul de Linge,
éſident du Conſeil de Juſtice,
ornélius Lichthart, Vice-Amiral,
le Lieutenant Colonel Garſtman,
n de prendre, de concert avec
x, les meſures les plus promptes
les plus efficaces pour garantir le
eſil Hollandois des ennemis étran-
rs & domeſtiques. On examina
: différentes lettres ainſi que les
is particuliers, & l'on décida una-
mement que, ſuivant la ſituation
tuelle des affaires, on ne devoit
en négliger pour remplir trois ob-
ts principaux.

Réſolution du Conſeil.

Premierement, qu'il falloit pour-
oir les Forts, & tous les endroits
ì il y avoit garniſon, de vivres
our deux mois, & donner des or-

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1645.

dres très-précis aux Officiers com-mandants de ſe tenir très-exactemen ſur leurs gardes.

Secondement, il fut réſolu de don-ner ordre à Jean Leſtry, Comman-dant en chef des Braſiliens, de ten ſes gens prêts à ſe mettre en cam-pagne au premier avertiſſement, en même temps le Conſeil réſolu d'envoyer des eſpions dans tous le endroits où l'on pourroit eſpérer d faire quelque découverte.

Troiſiemement, on convint d demander à Jean Fernandez Vieira de ſe rendre au Receif avec ſes répon-dants Franciſco Berengel & Bernar-din Karvalho, ſous prétexte de fair avec lui une nouvelle conventio qu'il avoit paru deſirer. On juge que c'étoit le moyen le plus propr à ſe rendre maître de Vieira pou pénétrer enſuite dans tout le com-plot Portugais, & l'on gagna u Courtier nommé Koin qui ſervoi d'agent dans la convention ave Vieira, pour l'attirer dans le piége Le Grand Conſeil prit les même précautions pour s'aſſurer de plu-ſieurs autres ſujets dangereux.

CHAPITRE VI.

n fait des efforts infructueux pour se saisir de quelques-uns des principaux mécontents : On en décrete plusieurs : On arrête deux des Chefs, qui font diverses découvertes importantes, & paroissent avoir été réellement bien intentionnés pour les Hollandois : On leur rend la liberté, & l'on amene un assez grand nombre de prisonniers : On fait de toutes parts, de grands préparatifs pour une attaque ouverte : Amnistie offerte aux rebelles : Soulevement au Cap Saint Augustin : Le Colonel Haus marche contre les Révoltés, ses succès : Affreuse conspiration des Portugais découverte : Vieira & les autres Chefs des Mécontents, font des remontrances inutiles au Conseil : Examen & confession d'Antonio Dolivera.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.

CONFORMEMENT à la résolution prise par le Grand Conseil, on employa tous les moyens possibles pour attirer Vieira au Re-

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.

ceif ; mais ils furent toujours fan
succès , ce qui détermina à envoy
le Lieutenant Denniger avec un par
ti de soldats pour l'enlever par forc
de sa maison. Cette entreprise fu
aussi inutile, parce qu'il s'étoit ca
ché depuis trois semaines, & Den
niger ne fut pas plus heureux dan
les recherches qu'il fit aux maison
d'Antonio Kavalkanti & d'Antoni
Biserro.

On donna au Conseil de nouveau
avis que les ennemis étoient en mou
vement; mais comme ils furent pou
la plûpart sans fondement, ils ne ser
virent qu'à inquiéter de plus en plu
le Gouvernement.

Le Conseil n'ayant pu réussir à s
rendre maître de Vieira, décreta un
grand nombre de personnes en dif
férentes Provinces. On craignoi
que les habitants de Parayba qu
étoient chargés de dettes , ne fussen
par cette raison , à la tête de la ré
volte , & l'on y envoya M. Paul d
Linge, en qualité de Directeur, avec
des pouvoirs à discrétion pour le
Gouvernement de Rio-Grande, ainsi
que de Parayba. On lui donna les
ordres nécessaires pour prendre cent
hommes

ommes ſur les vaiſſeaux avec des
rovifions à proportion, & pour
en ſervir tant à la défenſe du Fort
inte Marguerite, qu'à contenir les
abitants.

On n'avoit qu'une médiocre quan-
té de proviſions, & l'on jugea con-
enable de former un petit Camp
rès de Saint Laurent, & de s'aſſurer
es choſes néceſſaires pour tenir en
ſpect les mécontents. On donna
dre à plus de quatre cents hom-
es de ſe mettre en campagne pour
rmer ce camp, & quand on eût
aminé la Ville de Moribeka, on
it les meſures convenables pour
augmenter les fortifications. On
prit le même jour que Vieira avoit
ru dans ſon moulin, & l'on y en-
oya des troupes la nuit ſuivante :
ais elles revinrent encore ſans avoir
u le trouver. Son homme d'affaires
t interrogé, & l'on jugea par ſes
ponſes qu'il étoit impoſſible de
omper la vigilance de ſon maître.
n en fut en quelque façon dédom-
agé par la priſe de Sébaſtien Kar-
lho, & d'Antonio de Bulhons,
ux des ſujets décrétés. Ils furent
rêtés & conduits au Receif, où

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.

le premier fut examiné la nuit mê me de ſon arrivée par M. Walbeck Aſſeſſeur de juſtice ; & tel fut l'ave qu'il fit dans ſon interrogatoire.

Détail de la conſpiration.

Qu'il étoit l'un des trois qu avoient écrit au Conſeil la lettr dont nous avons parlé dans le cha pitre précédent ; qu'il avoit ſign une aſſociation pour faire paſſer l Breſil Hollandois ſous la domina tion du Roi de Portugal, mais qu'i y avoit été forcé par les menace de Vieira qui paroiſſoit être l'am du complot ; qu'auſſi-tôt qu'il avoi eu ſigné, il en avoit donné avis Fernand-Vale, & à un troiſieme & que conjointement ils avoien écrit cette lettre. Il ajouta à ſe réponſes quelques obſervations ſur l plan de la révolte qu'on trouva pa faitement d'accord avec les informa tions que nous avons rapportées.

Le Conſeil étant alors bien con vaincu des deſſeins perfides de Vieira ordonna de faire de nouveaux ef forts pour ſe ſaiſir de ſa perſonne ainſi que de ſon facteur Manuel d Souſa. Toutes les recherches furen encore inutiles ; mais Gaſpar Peri çie, Notaire public, qu'on préten

oit avoir dreſſé l'aſſociation, fut
rêté par ordre du Conſeil.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.

Karvalho, malgré ſa déclaration,
t retenu priſonnier juſqu'au 4
Août; mais quand le Conſeil eut
s preuves ſuffiſantes qu'il étoit
des trois amis ſecrets du Gou-
rnement qui avoient écrit la let-
, il fut mis en liberté, après de
ès-vives ſollicitations.

Meſures qu'on ... pour le prévenir.

Le danger approchoit de plus en
us, & exigeoit qu'on fît tous les pré-
ratifs poſſibles pour ſe mettre
défenſe. On donna ordre aux ha-
ants du Receif, & à ceux qui
meuroient ſur le bord de la ri-
ere, d'entourer leur habitation
paliſſades, ſous peine d'une amen-
de deux cents écus: les fortifica-
ns de la ville de Maurice furent
arées & augmentées. L'Amiral
chrhart fit avancer deux vaiſſeaux
garde à des endroits convenables
ur prévenir les ſurpriſes qu'on
oit pû faire dans le temps de la
ſe mer; & pour ſuppléer au dé-
t de proviſions dont les garni-
s manquoient, on donna des or-
s à pluſieurs Commandants mi-
ires pour qu'ils priſſent ſur les

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.

habitants la quantité néceſſaire d farines dont la Compagnie ſe rendi reſponſable. En même temps Pau de Linge partit pour ſon expéditio de Parayba à la tête de quinze cent hommes ; Bernard Karvalho, qui s'é toit tenu caché, fit demander, & ob tint la permiſſion de ſe rendre a Receif pour ſe juſtifier. Jean Peſſoa qui étoit également ſuſpect, demand auſſi par une lettre qu'on lui permît d comparoître devant le Conſeil, ce qu lui fut accordé de même qu'au Per Laurent Alkunha, & à quelques au tres qui firent la même demande.

Les Portugais ſe mettent en campagne.

Le 16 de Juin, on apprit que An dré Vidal, avec mille Portugais & un corps de Negres, avoit pris poſt au-deſſus de Saint Antoine, prè le moulin à ſucre nommé Topeku ra, & le même jour on amena pri ſonniers au Receif deux proſcrits Jean Karnero de Maris, & Franciſc Dias del Gado.

Dans la confuſion où l'on ſe trou va par toutes ces circonſtances, l Grand Conſeil, après une mûr délibération, jugea néceſſaire d tranſporter le camp de Saint Lau rent à Moribeka, afin de mettre en

ûreté la riviere Sangea, de demeurer
naîtres de tout le pays jufqu'au Cap
e Saint Auguftin, & de fe con-
erver le paffage libre pour les pro-
ifions. On penfa qu'il étoit d'autant
lus important de prendre cette
nefure, qu'on avoit éprouvé dans les
uerres précédentes combien il étoit
icile de couper la communication
e vivres des parties méridionales
u Receif, quand ce pofte n'étoit
as mis en fûreté.

En conféquence de cette réfolu-
on, les troupes eurent ordre de
narcher à Moribeka, & l'on char-
ea les Echevins de la ville Maurice
'acheter toutes les provifions né-
effaires pour l'ufage de ces trou-
es. On publia auffi une proclama-
on pour que tous les habitants de
erenhaim, Pojuka, S. Antonio, &
Ioribeka euffent à fe rendre comple-
ement armés, hommes & chevaux
S. Antonio pour y fervir fous les
rdres du Lieutenant Colonel Gafpar
'ander Ley, & du Colonel Jean
Ieck pour la défenfe du plat pays.
eux qui n'étoient pas en état de
entretenir furent mis au nombre
es autres foldats; & le Colonel,

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.

conjointement avec le Lieutenan
Colonel, offrirent de fournir à
garnifon quinze cents mefures
farine, fous la condition qu'ils
feroient payés argent comptant.

Le Grand Confeil, qui avoit
fortes raifons pour foupçonner l
Brafiliens qui étoient fous fa juri
diction, d'être gagnés par Kamaro
réfolut de traiter avec leur Chef Li
try, & par fon entremife de fai
en forte de leur perfuader d'envoy
leurs femmes & leurs enfants da
l'Ifle de Tamarika, fous prétexte
les mettre à couvert du danger d
hoftilités; mais, en effet, pour l
y garder comme otage de la fidél
té de leurs peres & de leurs mari

Un nommé Antonio d'Oliver
ayant donné avis au Grand Confei
qu'un nombre confidérable de Po
tugais, commandés par le frere d
Kavalkanti, quatre cents Brafilier
aux ordres de Kamaron, trois cent
Indiens, de ceux qu'on appelle Ron
delas de Sertoa, & cinquante Negre
conduits par Henri Dias, devoien
marcher de Bahia, au fecours de
Rebelles, M. Slotenisky fut envoy
avec un petit détachement pou

reconnoître; mais après avoir battu la campagne pendant huit jours, il revint au Receif, ſans avoir fait aucune découverte importante: cependant ſon rapport, joint aux premieres informations, prouva clairement, que toute la révolte étoit la ſuite des intrigues de Vieira.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.

Amniſtie accordée par le Conſeil.

Le 17 de Juin, le Grand Conſeil, avec l'approbation du Conſeil de Juſtice, fit publier une proclamation pour offrir un pardon général à tous ceux qui s'étoient engagés dans la révolte, à l'exception des Chefs, ſous la condition, qu'ils ſe rendroient en perſonne au Receif, dans les cinq jours après la publication, & y renouvelleroient leur ſerment de fidélité au Gouvernement Hollandois, après quoi, ils jouiroient pleinement & tranquillement de tous leurs biens & privileges. Au contraire, on déclaroit que ceux qui rejetteroient la grace accordée par cette proclamation, ſeroient expoſés au fer & au feu, dans toute la rigueur de l'exécution militaire. On en fit pluſieurs copies, traduites en langue Portugaiſe, & elles furent diſtribuées le lendemain matin en divers endroits.

Nieuhoff, Chap. VI.

An. 1645.

Commencement des hostilités.

Pendant qu'on faisoit les prépara-tifs pour la plus vigoureuse défense le Grand Conseil reçut avis qu les ennemis, au nombre de plus d quatre mille hommes, étoient e mouvement, & avoient commenc les hostilités dans le district de Po juka. Ils s'y étoient emparés de deu barques remplies de passagers qu'il avoient faits prisonniers & passé en suite au fil de l'épée, excepté u Matelot, qui avoit eu le bonheu d'échapper à leur barbarie. De leu côté, les Habitants après avoir él pour leur Chef, Tabatinga Amado d'Arravio, avoient pris les armes & avoient coupé aux Hollandois la communication par terre, avec le Cap Saint Augustin.

Le 20 de Juin, il arriva au Receif, un Brasilien qui déclara que le Capitaine Jean Bloar de Porto Calvo, l'avoit chargé de lettres pour le Grand Conseil : mais que près de Kamboa, il avoit été attaqué par quelques gens de Pojuka, qui lui avoient pris le paquet, & avoient tué un homme qui l'accompagnoit. Il ajouta que Kamaron étoit posté dans le district de Porto Calvo ; mais que

e Capitaine Bloar étoit le maître
lu Fort.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.

Cette nouvelle obligea le Conseil
chercher de nouveaux moyens de
léfenſe, & le réſultat des délibéra-
ions, fut de faire venir d'Allegoâs
u Receif, les deux ſeules Compa-
gnies qui y étoient. On envoya
uſſi-tôt un vaiſſeau qui étoit prêt à
nettre en croiſiere à Porto Fran-
iſco, pour prendre ces troupes à
ord, ou au moins, ce qu'il en pour-
oit contenir, avec ordre au ſurplus,
e marcher par terre à Rio Fran-
iſco, pour s'y joindre au Capitaine
Loin. On ordonna auſſi, que la
Garniſon de Serenhaim, trop foible
our la défenſe de la place, joindroit
es troupes de Saint Antonio, & en
nême-temps, on envoya quarante
ommes de recrues, pour renforcer
a garniſon de l'iſle de Tamarika.

M. Bas & M. Van de Voerde,
Conſeiliers de la Cour de Juſtice,
ommencerent, par ordre du Con-
eil, l'information contre le Notaire
Gaſpar Pereira, pour avoir dreſſé
acte d'aſſociation contre Jean Ka-
iero de Maris, Franciſco Dias Del
Gado, Propriétaires de moulins à

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.

ſucre, à Pojuka, & contre Sebaſtien Karvalho. Ils furent interrogés ſur ce qu'ils ſavoient de la conſpiration ; & dans cet interrogatoire, qui fut le ſecond de Karvalho, il répéta tout ce que nous avons déjà rapporté du premier.

Les Révoltés prennent les armes.

Le même jour, le Grand Conſeil reçut une lettre de Saint Antonio, écrite par Meſſieurs Ley & Hoek, pour l'informer que toute la Frégaſie avoit pris les armes : que les Révoltés avoient fait priſonniers ſeize ou dix-huit habitants Hollandois, & qu'il étoit abſolument néceſſaire d'envoyer des ſecours du Receif, pour prévenir les ſuites fâcheuſes de cette révolte. Le Conſeil s'aſſembla, & quoiqu'il n'y eut que peu de troupes au Receif, on jugea que la flotte qui étoit à la hauteur de Red-land, ſuffiſoit, pour mettre en ſûreté Parayba & Rio Grande, & l'on donna ordre au Colonel Haus, de ſe rendre avec cent hommes à Moribeka, d'y prendre les troupes commandées par le Capitaine Wiltſchutt, de paſſer enſuite à Saint Antonio, & de ſe rendre directement à Pojuka, pour empêcher les Rebelles de couper la

communication entre le Receif & les Garnifons des Places méridionales.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.

Cette expédition eut tant de fuccès, que les Rebelles furent totalement mis en fuite. Le Colonel Haus fe rendit maître de la Ville & du Couvent, où il trouva quarante prifonniers chargés de fers, qu'il mit en liberté: mais ayant appris que Kamaron marchoit contre lui avec le principal corps des Révoltés, il fut obligé de demander au Receif des fecours, que le Grand Confeil ne put lui envoyer quelques néceffaires qu'ils fuffent, parce que cette Place n'étoit déjà que trop affoiblie.

Le 21 de Juin, le Grand Confeil fit publier un jeûne général, pour le 28 du même mois, afin de rendre graces à Dieu, de l'heureufe découverte de la trahifon des Portugais, qui avoient réfolu de détruire les Hollandois, dans le temps où ils feroient le moins fur leurs gardes: voici le plan qu'ils avoient formé.

Plan de la confpiration.

Les Mécontents devoient faire des réjouiffances folemnelles, les fêtes de la Pentecôte, accompagnées de tournois, auxquels auroient été invités les principaux Chefs du Brefil

Nieuhoff, Chap. VI.

An. 1645.

Hollandois, tant de l'état civil, que de l'état militaire : quand ils auroient été remplis de vin, & jettés dans la plus aveugle sécurité, par les plus grandes apparences d'hospitalité, l'intention des Portugais étoit de les égorger, comme on avoit fait aux Vêpres Siciliennes & au massacre de la Saint Barthelemi. N'ayant pu exécuter ce projet exécrable dans le temps indiqué, ils l'avoient remis au jour de Saint Jean, qu'ils avoient regardé comme le temps le plus favorable, parce que suivant un concours de circonstances qui leur étoient bien connues, il étoit plus aisé d'attaquer alors le Receif, que dans toute autre saison. Cet affreux projet ayant été découvert avant la Saint Jean, fut totalement détruit, & les deux partis n'ayant plus rien à ménager, n'eurent plus recours qu'aux armes.

Les Portugais n'ont pas entrepris de se justifier par le prétexte de la fidélité qu'ils devoient à leur Roi, mais par celui de la liberté de conscience : cependant il est très-difficile de croire que le soulevement n'ait pas été connu & encouragé par la

Cour de Portugal, ainſi que par le Gouverneur de Bahia. Il paroît contre la raiſon & contre la vraiſemblance, que Kamaron & les autres Chefs euſſent oſé attaquer les Hollandois, s'ils n'avoient été encouragés par quelque Puiſſance ſupérieure. Mucheron aſſura qu'il avoit lu ces mots, dans une commiſſion Portugaiſe. « Cette révolte & cette guerre ſont entrepriſes pour l'honneur de Dieu, pour la propagation de la Foi Catholique Romaine, pour le ſervice du Roi, & pour la liberté commune ». Il ajouta, qu'il avoit entendu dire à pluſieurs Portugais, que ſi leur projet ſecret manquoit, ils attaqueroient ouvertement, & chaſſeroient les Hollandois par le fer & par le feu. On a objecté qu'il ne paroît pas probable que le Roi de Portugal eût voulu s'attirer une guerre avec les Hollandois, dans un temps où ſes affaires paroiſſoient dans une ſituation très-équivoque; mais les événements qui ſuivirent, prouvent que cette raiſon eſt ſans fondement.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.

Le 22 de Juin, il fut remis au Grand Conſeil, une lettre ſignée de

Requête des Chefs de la révolte.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.

Fernandez Vieira, Antonio Kava kanti, Jean Pascoa, Manuel Kava kanti, Antoine Biserro & Cosme c Erasto Pasos. Ils s'y plaignoient fo tement des injustices qu'ils préter doient leur être faites sur les fauss accusations de certains Juifs, comm s'ils essent été ennemis du Gouve ment. Ils disoient qu'ayant été infor més que leurs biens & effets avoier été confisqués & remis entre le mains de quelques Hollandois, i supplioient très-humblement que le cinq jours accordés pour le pardon fussent prolongés, parce que le temp étoit trop court pour prendre l résolution sur une affaire aussi impor tante, & ils demandoient que c pardon fût rendu général, en ôtan toutes les exceptions. Ils ajouteren dans cette requête, que si on refu soit de leur accorder une demand aussi équitable, ils se croiroient par faitement innocents devant Dieu & devant tous les Princes Catholiques, de toutes les suites fâcheuses & de tous les malheurs que ce refus pour roit occasionner.

Le Grand Conseil s'assembla pour délibérer sur cette lettre, conçue

n termes si peu modestes : il y eut e très-vifs débats : quelques-uns fu- ent d'avis d'accorder le pardon gé- éral qui leur étoit demandé ; mais 'autres, avec plus de justice & de ésolution, observerent, que quoi- ue les affaires ne fussent pas dans ne situation bien favorable, une ettre aussi arrogante, & où l'on sou- enoit le faux avec autant de har- iesse, devoit être traitée avec le lus grand mépris, comme indigne 'être prise en considération. Pen- ant ces débats, on reçut des avis u Colonel Haus, toujours à Saint Antonio, d'où il marquoit que ses lispositions étoient faites pour at- aquer les Rebelles le lendemain, & u'il avoit la plus grande espérance u succès. En effet, la réussite qu'il voit eue jusqu'alors, devoit leur onner l'attente la plus favorable ; ussi l'arrivée de l'exprès, termina ous les débats, & l'on résolut de emettre à prendre la lettre en consi- dération, quand on auroit des nou- velles de ce qu'auroit fait le Colonel.

Le 28 de Juin, Mucheron arriva au Receif, avec les deux Compa- gnies d'Allegoas, qui furent aussi-tôt

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.

partagées dans le fort Quinquerogi lar & dans le fort Erneſt. Ce renfo fut accompagné des lettres de Pa Linge, qui causerent beaucoup c ſatisfaction. Elles portoient que l Habitants de Parayba, d'où elle étoient dattées, donnoient les plu grandes aſſurances de leur fidélité & offroient de prêter un nouvea ſerment. Il ajoutoit qu'il avoit tou lieu de les croire ſinceres, puiſqu telle recherche qu'il eût pû faire il n'avoit découvert aucune appa rence de révolte ni de méconten tement.

Le 29 de Juin, le Conſeil fit ex pédier une commiſſion ſpéciale Balthaſar Vander Voerden, pou examiner Antonio d'Oliveira, ſur l complot formé par les Portugais contre le Gouvernement. Il déclar que vers le commencement du même mois, étant dans la maiſon de Se baſtien Karvalho, accompagné de Franciſco d'Oliveira, Bernardin Karvalho & Sebaſtien Karvalho, un certain Portugais bien connu de tous, leur avoit remis une lettre adreſſée à toutes les perſonnes pré- ſentes, qui contenoit un autre pa-

ier non cacheté ; qu'il avoit com-
nencé à le lire, & avoit trouvé qu'il
étoit écrit, « que les Souſſignés ſe
reconnoiſſoient pour fideles ſujets
de Sa Majeſté Portugaiſe. » Qu'il
avoit remarqué les ſignatures de
Vieira, de Berengar & de pluſieurs
utres, dont il n'avoit pu lire les
oms : qu'il avoit rendu le papier
ans le ſigner, & avoit dit en même-
emps à ſon fils Franciſco d'Oli-
eira, qu'il vaudroit mieux pour lui
'avoir la main coupée, que de ſigner
n tel papier. Il dépoſa auſſi, qu'au-
un de ceux qui étoient préſents, ne
avoit ſigné : qu'il ne connoiſſoit
as l'écriture ; mais que jugeant qu'il
evoit déclarer un complot auſſi
dieux, il en avoit fait part, deux
ours après, à Mathieu Rey, en le
hargeant d'en faire ſa déclaration
u Grand Conſeil.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.



CHAPITRE VII.

Diègo Lopès Leyte, eſt examiné deva
le Grand Conſeil : Un parti de Ho
landois eſt mis en déroute : Le peu
ple d'Iguaraſu ſe révolte : Condui
que tient le Conſeil à cette occaſion
Meſures priſes par le Colonel Haus
Vieira ne néglige rien pour augment
ſon parti : On offre le pardon à ceu
des Rebelles qui voudront ſe ſoume
tre : Fernandez Vieira, Antonio Ka
valkanti, & Amador d'Arouje ſon
proſcrits : On envoye de nouveau
Députés à l'Iſle de Bahia, le Gou
verneur les reçoit avec les plus grand
égards : Preuves complettes de l
trahiſon des Portugais : Evénement
militaires : On reçoit avec le plu
grand mépris, quelques remontrance
des Chefs de la révolte, & l'on refuſ
quelques faveurs demandées pou
leurs familles : Les Rebelles met-
tent le ſiege devant le Cap Sain
Antoine : Ils ſe retirent aux appro-
ches du Colonel Haus.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

Interrogatoire de Leyte.

MESSIEURS Bullaeſtrete & Dortmont, interrogerent le o de Juin, Diego Lopes Leyte, : il leur déclara, que dès le comiencement du projet de révolte, es Rebelles avoient, par lettres, ollicité du ſecours de De Silva, Gouverneur de Bahia, en lui diſant ue s'il refuſoit de les ſoutenir, ils e rendroient aux Turcs, parce qu'ils référoient leur domination à celle es Hollandois: que lui, Leyte, voit ſouvent entendu faire d'horriles imprécations contre Vieira, ui fomentoit ces troubles, & que luſieurs le regardoient comme un célerat, dont l'unique motif, en exitant la révolte, étoit d'éviter le ayement des dettes prodigieuſes u'il avoit contractées envers la Compagnie.

Le même jour, un petit parti de Braſiliens qu'on avoit envoyé pour ſcorter des farines de Saint Laurent, ut entierement mis en déroute, & l n'en échappa que très-peu. Le Conſeil reçut en même-temps, par in exprès, la fâcheuſe nouvelle de la défection des Habitants d'Iguaraſu,

qui avoient pris les armes cont
les Hollandois.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

On jugea néceſſaire de reſſerr
les fortifications de la ville Maurice
dans un eſpace plus étroit, & d'au
menter les défenſes de cette place
par un nouveau foſſé, avec un para
pet, & l'on y fit auſſi-tôt travaille
les Negres, ſous l'inſpection de l'A
miral Lichthart.

On fit ſavoir au Conſeil, que le
Chefs de la rébellion d'Iguaraſu
étoient Jean-Laurent Frances &
Jean Dias Leyte. On apprit auſ
par les Magiſtrats de ce canton, qu
Vieira avoit fait afficher des papier
très-ſéditieux aux portes des mou
lins à ſucre : mais que ces Magiſtrat
les avoient fait arracher, étant réſo
lus d'employer tous leurs efforts
pour arrêter les progrès de la rébel
lion, quoiqu'ils euſſent tout ſujet de
croire que le plus grand nombre de
Habitants, étoit diſpoſé à y prendre
part. Le Conſeil reçut en même-
temps d'autres lettres du Capitaine
Sleuſter dans l'iſle de Tamarika, qui
mandoit que quelques Braſiliens des
villages de Saint Michel & de Naſ-
ſau, au nombre de quatre-vingt

ommes, & de cent dix femmes & nfants, étoient arrivés dans cette le, & que les Brasiliens d'Otta, voient dessein d'en faire de même. es lettres furent accompagnées des épêches des Magistrats Portugais & es principaux habitants de Goyana, ui assuroient le Gouvernement d'u- e fidélité inviolable.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

Ferdinand Vale, dont nous avons éjà parlé, comme étant un des ois qui avoient écrit au Conseil, our lui révéler le complot Portu- ais, fut examiné par Messieurs ander Voerde & Bas: ses réponses rent semblables à celles qu'avoit ites Sébastien Karvalho, sans au- ne variation ni addition impor- nte.

Ferdinand Vale est interrogé.

Le Conseil reçut de nouvelles al- rmes, par le bruit qui se répandit, ue les Portugais de Bahia alloient voyer une escadre au secours des ebelles. Aussi-tôt on donna ordre e faire venir quatre vaisseaux de ed-land au Receif, & l'on envoya es dépêches au Colonel Haus, qui voit pris & fait pendre un des hefs de la révolte, afin que ce Co- nel revint promptement au Receif,

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

Vieira augmente son parti.

avec toutes les troupes qu'il pourroi
tirer de Pojuka.

Pendant que Haus s'occupoit
pacifier Pojuka; Vieira & Antoni
Kavalkanti, qui s'étoient alors dé
clarés onvertement Chefs de la guer
re, employoient non-seulement l
persuasion, mais même la force
pour augmenter leur parti, & il
pousserent la cruauté, au point d
passer au fil de l'épée quelques-un
de ceux qui refuserent de se joindr
à eux. Amador d'Arouje tint l
même conduite dans le Pojuka
ensorte que s'étant rendu maître
des provisions, ils formerent un
corps considérable dans le Vergea,
pattie par des promesses de grandes
récompenses, & partie en imprimant
la terreur. Pour mettre le plus d'obs-
tacles qu'il seroit possible à leurs per-
fides projets, le Grand Conseil don-
na ordre au Capitaine Blaar, de par-
tir du Receif avec le plus grand se-
cret, à la tête de trois cents hommes,
& de se mettre en embuscade près
de quelques défilés où l'on pût cou-
per les ennemis, ne doutant pas
qu'il ne fît quelques prisonniers par
lesquels on pourroit apprendre au

An. 1645.

ſte, quelles étoient les forces de
ieira ; où il tenoit ſon principal
›rps d'armée, & s'il attendoit du
cours de Bahia. On ordonna auſſi
ı Colonel Haus, de marcher en
ute diligence vers le Vergea, où
Capitaine Blaar ſe joindroit à lui,
de faire tous ſes efforts pour atti-
r les Révoltés au combat, dans
ſpérance qu'un coup frappé à pro-
›s, & favorable au Gouvernement,
eindroit probablement la flâme de
rébellion.

Il fut agité dans le Conſeil, ſi la
›njonɛture des affaires n'exigeoit
s qu'on accordât un pardon géné-
l, ſans exception, à tous les Re-
lles qui ſe ſoumettroient à le de-
ander, & cette queſtion fut déci-
e à l'affirmative, parce qu'on jugea
moyen le plus propre à appaiſer
s Mécontents.

Le 2 de Juillet, on reçut des let-
es du Capitaine Blaar, par leſ-
ıelles il marquoit qu'il étoit pré-
ıré à attaquer les Rebelles, & diſ-
ɔſé à leur livrer bataille en quelque
ıdroit qu'il les rencontrât. Le Co-
›nel Haus écrivit le 4 du même
ıois, qu'il avoit auſſi tout diſpoſé

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

de la maniere la plus avantageu[illegible] dans le Pojuka, & qu'il étoit e[illegible] marche pour Moribeka, où il d[illegible] meureroit jusqu'à ce qu'il reçût d[illegible] nouveaux ordres.

On renvoye les femmes & les enfants aux Rebelles.

Les Habitants de Goyana s'étar[illegible] fortifiés dans la maison de leur pre[illegible] mier Magistrat Listry, demanderer[illegible] au Grand Conseil quarante fusi[illegible] pour armer ceux qui en avoient be[illegible] soin, & leur requête fut admise. O[illegible] donna ordre à Servaes Karpentier de désarmer tous les Portugais, soi[illegible] de force, soit de bonne volonte[illegible] Il répondit qu'il feroit ses effort[illegible] pour les désarmer sans violence mais qu'il n'avoit pas des forces suf[illegible] fisantes pour le faire autrement. I[illegible] dit dans la même lettre, que jusqu'a[illegible] lors, tout étoit demeuré tranquill[illegible] dans la Goyanne, à l'exception d[illegible] quelques actes de violence que le[illegible] Brasiliens avoient commis contre[illegible] les habitants Portugais. Il fit auss[illegible] savoir au Conseil, que la plus grande partie des Rebelles de cette nation, avoient laissé leurs femmes & leurs enfants, & que plusieurs personnes, bien intentionnées pour le Gouvernement, pensoient qu'on devoit obliger

bliger leurs familles à les ſuivre, our que ces Rebelles fuſſent chars d'un grand nombre de bouches utiles, qui conſommeroient leurs rovifions, & retarderoient néceſſaiment leur marche, ce qui éloigneit en même-temps des gens, qui, ns les circonſtances actuelles, deient être regardés comme des eſons. Lorſque cette affaire eut été ûrement examinée, le Conſeil fit blier une Ordonnance, pour que s femmes & les enfants de tous ceux i étoient engagés dans la rebelon, ſortiſſent de leurs demeures ſpectives, & ſe rendiſſent dans ſix urs auprès de leurs peres ou de urs maris, à moins que ceux-ci ne connuſſent leur faute dans le mêmemps, & n'euſſent recours à la clénce du Conſeil.

NIEUHOFF. Chap. VII.

An. 1645.

Vers le même temps, près de lle Braſiliens, dont il y avoit trois nts ſoixante & neuf hommes, le te étant des femmes & des enfants, retirerent dans l'iſle de Tamarika, ur ſe mettre à couvert des Relles; & M. Dortmont, Conſeiller s Finances, y fut envoyé d'Iguau, en qualité de Directeur abſolu,

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

On confisque les biens des Chefs des Rebelles.

Le 5 de Juillet, il fut publié un proclamation pour confisquer le biens & effets de Fernandez Vieira d'Antonio Kavalkanti, & d'Amado d'Arouje, qui y furent qualifiés d traîtres à l'Etat. Par la même pro clamation, ces trois Sujets furen proscrits, & l'on promit une récom pense de mille écus carolins, à qu conque pourroit prendre vivant, o tuer chacun desdits Rebelles, ave pardon & rémission de tous crime précédents; & l'on ajouta que si c'é toit un Esclave, qui fît l'acte géné reux de détruire quelqu'un de ce traîtres & perturbateurs du repo public, il auroit la liberté pour ré compense.

Pendant que le Grand Conseil tra vailloit ainsi à réprimer la rebellion il fut encore allarmé par de nou veaux bruits, qu'on alloit faire parti une escadre de Bahia, pour souteni les Révoltés. Aussi-tôt on convin d'envoyer une nouvelle députatio à Antonio Telles de Silva, pou lui porter les plaintes du Conseil sur une infraction aussi manifeste d la treve conclue entre le Roi d Portugal & les Etats Généraux.

On nomma pour cette ambaſſade, Balthaſar Vander Voerde, Conſeiller de la Cour de Juſtice, & Disk Van Hoogſtrate, alors Commandant en chef au Fort Saint Auguſtin. On leur donna pour Secretaire, François Kirymen Springapple, & pour Gentilshommes, Gerrard Dirk-laet, Alexandre Sylva & Jacques Swearts.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

On envoye une députation au Gouverneur de Bahia.

Les inſtructions données par le Grand Conſeil, aux Députés, portoient; qu'ils s'attacheroient à découvrir les cauſes de la rebellion, & pénétrer dans les deſſeins du Gouverneur; qu'ils lui porteroient leurs plaintes, des ſecours que les Rebelles avoient reçus par terre, du côté de Rio San Franciſco; qu'ils lui demanderoient qu'il rappellât Kamaron & Henri Dias, avec leurs troupes, du Breſil Hollandois, & qu'il les fît punir comme ils le méritoient. On chargea auſſi les Députés, dans le cas où le Gouverneur ne donneroit pas quelques preuves d'une ſincere amitié, de lui déclarer, que les actes d'hoſtilité qui avoient déjà été commis, ſeroient regardés comme une infraction de la paix, & que les Hollandois ſe jugeroient

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

innocents de toutes les suites fâcheuses qui pourroient arriver quand ils auroient pris les armes pour leur propre défense, après s'être donnés tant de soins pour terminer cette affaire par de justes représentations.

Lorsque les Députés arriverent à Bahia, ils furent reçus de la part du Gouverneur, par le Lieutenant-Colonel, André Vidal, & par le Capitaine Pedra Kavalkanti, qui les conduisirent au Palais. Ils remirent leurs lettres de créance à Silva, & lui dirent qu'il y trouveroit les différents articles sur lesquels ils avoient le pouvoir de négocier. Le Gouverneur après les avoir lues, leur dit qu'il étoit prêt à entendre leurs propositions, & ils lui exposerent ainsi le sujet de leur députation.

Que plusieurs Portugais, Sujets des Etats Généraux, ayant pris les armes contre le Gouvernement, en avoient sollicité d'autres, de se joindre à eux, leur faisant entendre qu'ils seroient puissamment secourus du dehors : que Kamaron & Henri Dias, à la tête de leurs Negres & Brasiliens s'étoient mis hostilement en marche

pour Fernambouc, & que plusieurs des principaux mécontens, tels que Vieira, Kavalkanti, Arouje & autres, avoient aussi-tôt quitté leurs habitations pour se joindre à ces troupes étrangeres, afin de travailler conjointement à renverser le Gouvernement Hollandois. Les Députés ajouterent, que leurs maîtres étoient assez puissants pour repousser de semblables trahisons, mais qu'ils ne savoient quel jugement ils devoient porter de cette incursion de troupes étrangeres sur leurs territoires, en temps de paix: que le Grand Conseil & le reste des Habitants, étoient cependant si bien convaincus de la sagesse & de la probité du Gouverneur Silva, qu'ils croiroient faire injure à son caractere, s'ils pensoient qu'il eût encouragé quelques-uns de ceux qui étoient sous sa jurisdiction, à donner le moindre secours à des rebelles, & qu'ils étoient convaincus au contraire, qu'il employeroit tout son pouvoir, comme il convenoit à un bon voisin, pour réprimer des pratiques aussi pernicieuses.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

Réponse du Gouverneur.

Le Gouverneur répondit à ces représentations, qu'il n'avoit pas

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

connoiſſance qu'on eût envoyé aucu[n] ſecours aux Rebelles ; que les Braſi[-] liens & les Negres, qui avoient par[u] en armes contre le Gouvernemen[t] Hollandois, n'étoient que des va[-] gabonds, condamnés au banniſſe[-] ment pour les crimes qu'ils avoien[t] commis à Bahia : qu'ils avoient ſan[s] doute, imaginé ce moyen d'échap[-] per aux pourſuites de la Juſtice, & qu'il en venoit ſouvent de ſembla[-] bles, de Fernambouc à Bahia, ſan[s] que cela lui eût jamais donné lieu d[e] ſoupçonner la ſincérité ou l'amiti[é] du Gouvernement Hollandois. I[l] ajouta, qu'il voyoit avec la plu[s] grande ſatisfaction, que le Gran[d] Conſeil jugeoit favorablement d[e] ſon intégrité; qu'il continueroit d[e] mériter ſon eſtime, quoique la priſe illégale d'un vaiſſeau Portugais, don[-] nât lieu à de juſtes plaintes, & quoi[-] qu'il eût grande raiſon de croire que cette députation, de même que la premiere, avoit pour unique objet, de ſonder ſes intentions & de con[-] noître ſes forces ; mais qu'au ſurplus, il mettroit les lettres des Régents Hollandois devant ſon Conſeil, & qu'il feroit une prompte réponſe aux

Députés : c'eſt ainſi que ſe termina a premiere audience.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

A la ſeconde, le Gouverneur dit aux Députés, qu'il avoit lu la lettre qui lui étoit adreſſée par le Grand Conſeil, & qu'il l'avoit trouvée parfaitement d'accord avec ce qu'ils lui avoient expoſé dans leur premiere audience ; que la même réponſe pouvoit donc ſuffire pour le préſent, mais que voulant donner une plus grande ſatisfaction à leurs Maîtres, il leur en remettroit une par écrit, & qu'il envoyeroit dans peu au Récéif, des Députés qui expliqueroient plus amplement ſes intentions. Conformément à ſa promeſſe, les Hollandois reçurent la lettre qu'il écrivoit au Grand Conſeil, & ayant pris leur audience de congé, ils partirent le 20 de Juillet pour le Recéif, où ils arriverent le 28. Ils y rendirent compte de leur députation à leurs Maîtres, & leur remirent la lettre du Gouverneur. Elle contenoit de ſolemnelles aſſurances d'amitié de ſa part ; mais il y parloit de pluſieurs ſujets de plainte qu'il avoit contre les Hollandois, tels que leur conduite injuſte dans la

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

conquête d'Angola, & en diverſe autres occaſions : il ſembloit fair entendre que les Régents avoien trop aiſément ajouté foi au rappor des Juifs, toujours ennemis mortel des Chrétiens; que par une ſuite d leurs malicieuſes inſinuations, or avoit commis des actes d'hoſtilit contre les habitants Portugais, qui par les principes de la défenſe natu-relle, avoient été obligés de quitter leurs demeures, & de recourir aux armes, pour leur propre sûreté : qu'à l'égard de la propoſition que lui fai-ſoient leurs Seigneuries, d'obliger Kamaron & Henri Dias, de mettre bas les armes, ainſi que ceux qui les ſuivoient & de revenir à Bahia, il n'avoit pas le pouvoir de les y for-cer; mais que pour faire connoître ſon amitié aux Hollandois, il em-ployeroit toute la force de la média-tion : enfin, qu'il envoyeroit dans peu, des Députés a leurs Seigneu-ries, pour leur donner de nouvelles preuves de ſes intentions pacifiques, & du deſir ardent qu'il avoit, de mériter de plus en plus la bonne opi-nion qu'ils avoient de lui, & d'entre-tenir la correſpondance.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

Il travaille à gagner un des Députés.

Après avoir remis cette lettre au
Conseil, M. Hoogstrate déclara de
bouche aux Membres, dans une
assemblée secrete, que peu de temps
après son arrivée à Bahia, trois
Portugais, nommés André Vidal,
le Capitaine Kunha & Jean de Sousa,
avoient essayé de le gagner par des
promesses de grandes récompenses;
qu'ils avoient fait tous leurs efforts
pour l'engager à rendre au Roi de
Portugal le Fort Saint Augustin, où
il commandoit, en l'assurant que s'il
vouloit le remettre, il en seroit payé
par de grandes terres & des emplois
considérables; que pour confirmer
ce qu'ils lui proposoient, ils lui
avoient dit qu'il pouvoit avoir un
entretien particulier avec le Gouverneur,
auprès duquel il avoit, en
effet, été introduit avec autant de
précaution que de secret; que Silva
l'avoit salué avec les plus grandes
marques d'amitié, & l'avoit pressé
d'accepter les propositions de Sousa,
ajoutant que l'intention des Portugais
n'étoit pas de déclarer la guerre
aux Hollandois, mais uniquement,
de recouvrer ce qui appartenoit incontestablement
à leur maître; qu'il

Nieuhoff, Chap. VII.

An. 1645.

lui avoit dit de plus, que pour n
causer aucun soupçon à son collegu
Van-Voerde, lui, Gouverneur, n
pouvoit s'étendre autant qu'il l'au
roit desiré, mais qu'il envoyeroi
dans peu, deux Députés au Réceif
que le Capitaine Kunha en seroit un
qu'il auroit le pouvoir de traite
avec lui sur la proposition avancé
par Sousa, & que telle conventior
que Kunha pût faire, elle seroit cer
tainement ratifiée par le Roi leu
maître.

Voici quelles furent les opéra-tions militaires qui se firent en l'ab-sence des Ambassadeurs. Le 5 de Juillet, on agita dans le Conseil, si l'on employeroit contre les Rebelles les Tapoyers de Rio-Grande, com-mandés par leur Roi, Jean Duvy; & après avoir réfléchi sur les incon-vénients que recevroient les Habi-tants, si des Barbares aussi peu dis-ciplinés, passoient par le plat pays, on convint de ne rien décider à ce sujet, jusqu'à ce qu'on eût consulté le Colonel Haus, auquel on avoit écrit en conséquence.

Les Rebelles se mettent en marche.

Le 7, On reçut un exprès du Colonel, pour informer le Conseil,

que son dessein étoit de marcher le lendemain, de Moribeka à Saint Laurent, afin d'attaquer les Rebelles après s'être joint au Capitaine Blaar. Le même jour, le Conseil reçut aussi une lettre du Lieutenant Fléming, qui étoit dans le Pojuka, par laquelle il marquoit que Kamaron étoit en marche contre les Hollandois, & que deux Compagnies des ennemis, s'étoient déjà avancées jusqu'au moulin à sucre de Pikdora. Le Conseil lui envoya aussi-tôt des ordres de se retirer immédiatement à Saint Antonio, s'il ne pouvoit conserver son poste dans le Monastere.

On envoya l'Enseigne Hartstein avec un détachement de quatre-vingt-dix Soldats & de trente Brasiliens, pour joindre le Colonel Haus, & le 8, on donna encore le même ordre à deux Compagnies. Le Conseil regardoit cette expédition comme une des plus importantes, & le lendemain, on fut informé que le Capitaine Blaar avoit fait sa jonction avec le Colonel. Le Conseil fit savoir à Haus, les nouvelles qu'il avoit reçues de Pojuka, & lui marqua d'envoyer des fusils & des Bra-

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

siliens au secours de Saint Antonio
Le Conseil reçut aussi deux lettre
de Jean Fernandes Vieira, & d'An
tonio Kavalkanti, pour se plaindr
de la dureté des deux dernieres pro
clamations: on n'y eut aucun égard
& l'on fut d'autant plus porté à le
mépriser, qu'on apprit que deu
jours avant, Amador d'Arouje s'é
toit retiré du passage de Pinderama

M. Hoek, Gouverneur de Rio
Grande, fit savoir au Conseil, que
jusqu'alors, il n'y avoit eu aucun
mouvement dans cette partie: qu'il
avoit cependant désarmé les Portu-
gais, & que les Tapoyers parois-
soient toujours bien disposés en fa-
veur du Gouvernement. On lui
donna ordre aussi-tôt, d'entretenir
une bonne intelligence avec eux, &
l'on y joignit des présents pour Jean
Duvy. Quelques Portugais qui habi-
toient le Bresil Hollandois, deman-
derent au Conseil par une requête,
que les six jours accordés aux femmes
& aux enfants des Revoltés pour sor-
tir du pays, fussent prolongés, jus-
qu'à ce que les chemins qui étoient
alors couverts d'eau par le déborde-
ment des rivieres, fussent devenus

praticables. Cette requête fut rejettée sur les nouvelles qu'on reçut des violences que les Rebelles commettoient, pour forcer les Habitants de se joindre à eux.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

Le Colonel Haus défait un petit parti de Rebelles.

Le 13 de Juillet, le Conseil reçut avis du Colonel Haus, qu'il avoit passé la riviere Kapivaribi; qu'en passant par le Matta, il avoit rencontré quatre cents Rebelles, qui, à son approche, avoient pris la fuite à Moribeka; que quelques-uns avoient été taillés en pieces dans leur retraite, & qu'il marchoit à Saint Laurent, où il attendroit de nouveaux ordres du Conseil. On lui en expédia aussi-tôt, pour qu'il les poursuivît sans perdre de temps, afin de les empêcher de prendre de nouvelles forces; & on lui recommanda d'établir ensuite ses quartiers dans quelque endroit où il pût avoir des provisions, parce qu'on ne pouvoit partager avec lui celles du Receif. Le Colonel avoit déjà pris de lui-même ses précautions, ayant envoyé un renfort de cent Fantassins & d'une compagnie de Brasiliens, à M. Ley, Gouverneur de Moribeka, & de Saint Antonio.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

On envoya ordre au Gouverneur de Saint Auguſtin, d'augmenter ſes fortifications, parce qu'il avoit reçu avis de Saint Antonio, que les Rebelles, commandés par Amador d'Arouje, & par Pedro Marina Falkao, avoient pris poſte à la vue de M. Ley, qui eſpéroit les en déloger quand il auroit reçu quelque ſecours. Arouje avoit fait pluſieurs tentatives pour forcer les habitants de Pojuka, à prendre les armes contre le Gouvernement, mais elles avoient été toutes infructueuſes.

Pendant que le Colonel Haus étoit occupé contre les Rebelles, dans le Vergea, Pedro Falkao en raſſembla un aſſez grand nombre, pour former le blocus de Saint Antonio, & pour couper les vivres que la Garniſon recevoit des cantons voiſins. Le Conſeil donna ordre auſſitôt au Colonel, de ne pas perdre de temps à ſecourir le Fort, & il ſe mit en marche la même nuit qu'il les reçut, laiſſant à Saint Laurent tous les malades avec une Compagnie, ſous les ordres du Capitaine Wietſchut.

Paul de Linge, Gouverneur du

Parayba, par des lettres dattées du 2 de Juillet, informa le Conseil, que tout demeuroit tranquille dans son district; mais qu'il avoit beaucoup de peine à empêcher les Brasiliens de piller les habitants Portugais, & que ces derniers se plaignoient fortement de ce qu'on avoit remis en liberté des Brasiliens & des Tapoyers, qui leur avoient causé des dommages considérables. Sur cet avis, le Conseil lui expédia aussi-tôt des ordres pour qu'il arrangeât cette affaire le mieux qu'il lui seroit possible, & en même-temps, on lui envoya une proclamation à faire publier, portant défense à tout Militaire, sous peine d'encourir l'indignation du Gouvernement, de rien enlever qui appartînt à aucun des Sujets Portugais, qui auroient prêté un nouveau serment de fidélité.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

Le 15 de Juillet, le Conseil fut informé par M. Ley, que les Rebelles avoient tué quelques Soldats de la Garnison de Saint Antonio, qui étoient sortis pour y faire entrer quelques troupeaux, & qu'ils bloquoient la place de si près, qu'il ne lui étoit plus possible de recevoir

Ils font le blocus de Saint Antonio. On y envoye du secours.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

aucunes provisions. Il ajoutoit, qu'i n'y en avoit que pour très-peu d jours, ce qui mettoit la place dan le plus grand danger. Aussi-tôt l Conseil ordonna au Colonel Hau de partir de Saint Laurent ave quelques petits partis qu'on lui joignit, pour secourir Saint Antonio mais on ajouta, que si le Colone pensoit qu'il fût imprudent de s'y rendre en personne, le Capitaine Blaar entreprendroit cette expédition, d'autant que la conservation du Cap Saint Augustin, dépendoit entierement de celle de cette place.

Conformément à ces ordres, le Colonel Haus se mit en marche, avec tant de succès, que Pedro Falkao, sur la premiere nouvelle qu'il eut de son approche, leva le siege, rassembla plusieurs petits détachements qui étoient répandus dans les environs de Saint Antonio, Pojuka & Moribeka, & avec environ six cents hommes, se retira au corps d'armée des Rebelles, dans le Vergea de Moribeka.

CHAPITRE VIII.

Instructions du Conseil au Colonel Haus : Le Roi Jean Duvy, offre de lever des troupes & de marcher contre les Rebelles : M. Ley propose aussi d'en enrôler : Les Tapoyers massacrent trente-cinq Portugais, qui avoient mis bas les armes : Les Rebelles sont défaits : Ils remportent peu de temps après, une grande victoire sur les troupes Hollandoises, commandées par le Colonel Haus : Les Hollandois sont harassés de plusieurs côtés : Ils envoyent en Europe pour solliciter du secours de leur pays : Conduite dissimulée du Gouverneur des Isles de Bahia : Combat naval entre les Portugais & les Hollandois : Les premiers sont entierement défaits : Il court des bruits fâcheux au désavantage des Hollandois : Ils sont détruits par l'Amiral Portugais.

NIEUHOFF, Chap. VIII. An. 1645.

LE Conseil fut informé par des lettres du Colonel Haus, qu'il avoit été obligé de mettre ses troupes

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1645.

Ordres du Conseil, au Colonel Haus.

en quartier de rafraîchissement, à Moribeka, parce qu'elles avoient été très-fatiguées par la longueur des marches ; mais qu'il avoit envoyé le Capitaine Blaar avec des Soldats frais & courageux pour s'emparer de deux barques chargées de munitions, que Pedro de Kunha avoit conduites dans le Port de Gallinas. Le Conseil approuva la conduite du Colonel, & lui donna de nouvelles instructions pour qu'il veillât soigneusement sur les mouvements des Rebelles, qui s'étoient retirés dans les bois, avec ordre, s'il jugeoit qu'ils devinssent trop forts pour leur tenir tête, de se retirer au Receif. Il fut aussi averti, qu'Amador d'Arouje, avec les différents partis de Rebelles, rassemblés de Saint Antonio & de Pojuka, étoient partis le jour précédent, de Moreno Gardo, pour joindre leurs troupes, commandées par Fernandez Vieira.

Rio-Grande étant menacé d'une invasion, par Kamaron, du côté du sud, & par les Brasiliens de Siara & de Maranhaon, du côté du nord, les habitants Portugais furent tous désarmés ; on mit leurs armes dans

e Fort Keulen, & l'on arrêta un
ommé Antonio Vitello, avec son
ls, par le Conseil du Roi Duvy,
ui les chargea d'avoir eu part au
ieurtre des Hollandois, à Siara, &
'avoir commis plusieurs autres ac-
es de rebellion. On porta au Grand
Conseil, des plaintes contre plusieurs
ortugais de ce district, qui avoient
pprimé les Hollandois, & l'on ap-
rit en même-temps, que le Roi
Duvy étoit prêt à conduire ses Ta-
oyers contre les Révoltés.

Le Conseil refuse de lever des hommes par force.

Le 24 de Juillet, M. Ley se ren-
it au Conseil, & y fit plusieurs pro-
ositions. Il dit qu'il croyoit à pro-
os de forcer les jeunes gens de la
ille Maurice & de Saint Antonio,
e prendre les armes contre les Re-
elles, parce qu'il y en avoit un
rand nombre qui ne vouloient pas
engager volontairement; qu'il se-
oit d'une bonne politique, de faire
ortir la garnison de Porto Calvo,
our paroître plus formidable en
ampagne; ainsi que de partager les
roupes de terre en deux corps, afin
u'elles fussent mieux en état de se
outenir dans le plat pays, & de don-
er du secours à la garnison de Saint

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1645.

Antonio. Le Conseil n'approuva qu cette derniere proposition, & dé fendit de prendre de force aucun de habitants de Saint Antonio, Po juka ou Moribeka; mais on donn pouvoir à Messieurs Ley & Heck d'enrôler tous ceux qui s'offriroien volontairement pour quatre mois à la paye de neuf écus par mois. A l'égard de Porto Calvo, on juge qu'il seroit trop dangereux de laisse cette Place sans garnison; & quanc au partage des troupes de terre, or résolut de consulter le Colonel Haus.

Par des lettres que Hans-Vogel écrivit de Sergippe del Rey, le 18 & le 27 Juillet, le Conseil fut informé que le même Vogel, ayant envoyé un parti pour avoir quelques nouvelles de Kamaron, on avoit pris un Portugais chargé de lettres pour Rio-Francisco; que ce Portugais lui avoit dit, que Kamaron étoit entré dans le Sergippe del Rey, & que trois ou quatre petits vaisseaux, avec des troupes à bord, sous les ordres d'André Vidal, avoient mis à la voile de Bahia pour Marahaon & Tiara. Les lettres interceptées aux Portugais, furent examinées dans le

onſeil, & fournirent des preuves
ridentes que ceux de Bahia avoient
i moins part à la rebellion : on en
ouva une entre autres, de l'Evêque
e cet endroit, à un Moine du Re-
eif, où il diſoit à ce Pere, qu'il eſ-
éroit qu'ils ſe verroient dans peu.
n conſéquence de cette décou-
erte, on donna ordre au Procureur
ſcal de faire des recherches, & de
onnoître à fond, s'il lui étoit poſſi-
e, la ſecrete correſpondance qu'il
avoit entre l'Evêque & le Reli-
eux. Pendant qu'on étoit occupé
e ces objets au Receif, on apprit
ue les Tapoyers de Rio-Grande,
voient maſſacré trente-cinq Portu-
iis, dans le moulin à ſucre de Kun-
i, ce qui cauſa beaucoup de cha-
rin au Conſeil, parce qu'ils étoient
i nombre de ceux qui avoient mis
as les armes, conformément à la
remiere proclamation, ce qui pou-
oit donner un grand avantage aux
ebelles, & en attirer beaucoup à
ur parti par la crainte d'un ſembla-
e événement. M. Linge demanda
i renfort pour tenir en reſpect les
apoyers; mais le Conſeil préféra

NIEUHOFF, Chap. VIII.

de donner ordre à un détachement de les conduire au Receif.

An. 1645.

Le Colonel Haus est défait par les Rebelles.

Les troupes du Colonel Hau étant suffisamment rafraîchies, il s mit en marche, du consentement du Conseil, pour chercher les Rebelles les rencontra & les attaqua avec tan de succès, qu'ils se retirerent d'un lieu à un autre, jusqu'au 3 d'Août qu'ils se mirent à couvert sous une hauteur escarpée, où ils formeren un retranchement, & où ils n'étoien accessibles que d'un seul côté. Le Colonel, dans l'espérance d'une victoire complette & décisive, les y poursuivit; mais les suites fâcheuses d'une entreprise aussi imprudente que hardie, prouverent clairement que le courage sans conduite, est une vertu inutile ou plutôt dangereuse dans un Commandant. Les Rebelles profitant de l'avantage de leur situation & de la supériorité du nombre, l'obligerent de se retirer avec perte de cent hommes, quelques-uns disent même de cinq cents, entre lesquels fut le Capitaine Lor.

Après cette défaite, & sur la nouvelle que les Rebelles attendoient

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1645.

a secours de Bahia, Haus jugea
u'il devoit se retirer au Receif, &
ue ses troupes étoient absolument
écessaires à la défense de cette
lace.

Ils remportent plusieurs avantages.

Le premier d'Août, deux Portu-
ais, nommés Gonsalvo Cabral de
aldos, & Thomas Pais, furent
ondamnés comme complices de la
ebellion. Le même jour, on reçut
es lettres de Serenhaim, par les-
uelles le Conseil fut informé, qu'il
voit paru beaucoup des Révoltés
ux environs; qu'ils s'étoient rendus
aîtres de la riviere; avoient coulé
fond toutes les barques; avoient
illé d'Ingenio Formosa, & avoient
ué tous les animaux qui apparte-
oient aux Hollandois, sans faire
ucun mal à ceux des Portugais.

On demande du secours en Hollande.

Le Conseil allarmé & embarrassé
ar les nouvelles désagréables qu'il
ecevoit de toutes parts, jugea avec
aison, qu'il n'y avoit que la force
ui pût ramener les Rebelles; mais
omme ce moyen n'étoit pas en
on pouvoir, & que les troupes Hol-
andoises diminuoient de jour en
our, on prit la résolution d'envoyer
n Hollande M. Vander Voerden,

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1645.

pour instruire le Conseil des dix-neuf, de l'état actuel du Bresil. O
lui donna les instructions nécessaires
& il mit à la voile du Receif, ave
une lettre, dans laquelle on exposoi
dans tout son jour, la conduite perfi
de d'Antonio Telles de Silva, qui
sous le masque spécieux de l'amitié
s'efforçoit secrettement de corrom
pre un des Officiers Hollandois, &
qui envoyoit des secours aux Rebel
les. Le Grand Conseil du Bresil
soumettoit l'examen de cette affair
au Conseil des dix-neuf, & deman
doit que leurs Seigneuries prissent
les moyens les plus prompts & le
plus efficaces, pour prévenir la des-
truction totale de la Colonie, en y
envoyant les secours nécessaires à sa
défense.

On arme une flotte à Bahia.

Après avoir suivi les Hollandois
dans toute leur conduite, il est temps
que nous retournions à Bahia. Aussi-
tôt après le départ de Messieurs
Vander Voerden & Hoogstrate, le
Gouverneur Silva donna ses ordres,
pour que toutes les troupes de terre
& de mer qu'on put rassembler,
montassent à bord de douze vais-
seaux, qui étoient prêts à les recevoir
avec

avec les armes, les munitions & les provisions nécessaires, pour l'invasion projettée. Jérome Serao de Payvo, fut nommé Commandant de la flotte, & les troupes de terre furent mises sous les ordres du Colonel Martin Moreno.

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1645.

Cet armement qu'on avoit équipé sous prétexte de forcer les Rebelles à l'obéissance, eut ordre de faire voile le plus secrettement qu'il seroit possible de Bahia à Fernambouc, pour y débarquer les troupes de terre au port le plus convenable, qu'on jugea être celui de Tamandre; après quoi, la flotte devoit se rendre au Receif, où l'Amiral avoit ordre de remettre lui-même une lettre du Gouverneur au Grand Conseil.

Les troupes de terre, qui furent débarquées le 28 de Juillet, étoient commandées par le Colonel Martin Moreno, & par André Vidal. Elles étoient composées de dix-huit cents ou deux mille hommes, entre lesquels il y avoit plusieurs excellents Officiers, & tout le corps étoit très-bien fourni de toutes sortes de munitions de guerre.

Les Portugais commencent ouvertement les hostilités.

Le flotte Portugaise de l'Amiral

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1645.

Payva, fut jointe par une autre flott de Rio de Janeiro, que commandoi l'Amiral Salvador, & elles dirige rent ensemble leur cours vers la bai de Fernambouc.

La premiere nouvelle que le Gran Conseil reçut de ces mouvement des Portugais, fut par le Capitain d'un petit vaisseau, qui rencontr leur flotte, composée de vingt-hui ou trente voiles, à la hauteur d'Una & qui fut poursuivi par trois, qu lui envoyerent plusieurs volées d canon. Vers le même temps, le Ma jor Hoogstrate écrivit du Cap Sain Augustin, pour donner avis qu'u corps de troupes débarqué à Una avoit marché à Serenhaim, avoi pris cette Place, & avoit donné quar tier aux Hollandois; mais que le Brasiliens avoient été passés au fil d l'épée. Le Conseil donna ordre à M Ley, de quitter le Fort Saint An tonio, & de marcher avec sa garni son au Cap Saint Augustin, où l'o envoya un secours de provisions On fit aussi mettre en état, la petit flotte que les Hollandois avoien dans le pays, afin de servir à défen dre leurs territoires, & en même

emps on fit ſavoir l'arrivée des en-
emis à tous les Gouverneurs, dans
es différents diſtricts.

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1645.

Le flotte Portugaiſe jetta l'ancre
endant la nuit, devant le Receif,
: le lendemain matin, l'Amiral en-
oya deux Députés à bord de l'A-
iiral Hollandois. Ils étoient char-
és de deux lettres du Gouverneur
e Bahia, d'une de l'Amiral Salva-
or, & d'une de l'Amiral Payva,
utre une du Gouverneur Silva, à
'ieira & à Kavalkanti. L'Amiral
ichthart, ayant mis les Députés à
rre, ils remirent les lettres au
onſeil; elles furent traduites, &
on trouva qu'à l'exception de quel-
ıes belles paroles & des proteſta-
ons d'amitié, elles ne contenoient
ıe des arguments pleins de ſophiſ-
es, pour perſuader au Conſeil Hol-
ndois, que leur bon ami, le Gou-
rneur Silva, leur envoyoit du ſe-
urs par terre & par mer, pour dé-
uire la rébellion, quoiqu'ils lui
ſſent déclaré qu'ils ſeroient beau-
up plus ſatisfaits s'ils faiſoit pu-
ier une proclamation ſevere contre
Rebelles. Les Députés ajouterent
bouche, que le Gouverneur auroit

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1645.

obligation au Grand Conseil, s'
vouloit bien écrire à ſon maître, l
Roi de Portugal, pour lui faire coı
noître ſa conduite.

Conduite artificieuſe du Gouverneur de Bahia.

En rapportant la conduite artif
cieuſe de Silva, on ne doit pas ol
mettre d'obſerver, que dans ſa lettı
à Vieira & aux autres Rebelles,
les nommoit Sujets du Roi, pour l
défenſe deſquels il avoit envoyé le
ſecours néceſſaires : mais avec la p
toyable reſtriction qu'ils devoier
employer tous les moyens de doı
ceur pour ramener les Rebelles
l'obéiſſance envers le Gouvernemer
Hollandois.

En examinant la maniere d'ag
du Gouverneur, on voit évidem
ment, qu'elle étoit contraire aux in
térêts & aux intentions du Conſeil
& que bien loin de rappeller ſes Sı
jets Portugais qui s'étoient joints au
Révoltés, il leur envoyoit des trou
pes pour les ſoutenir. Il paroît auſ
que l'arrivée d'une flotte auſſi form
dable devant le Receif, n'avoit d'au
tre objet que d'encourager les Re
belles ; auſſi les Hollandois le re
garderent comme un traître & com
me un ennemi plein de projets arti

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1645

cieux. La préſence des Portugais ur cauſa d'autant plus de chagrin, ue toutes les forces navales Hollan-oiſes en cette partie du monde, étoient compoſées que de cinq vaiſ-aux. Il eſt vrai qu'ils étoient prêts mettre à la voile ; mais en géné-l aſſez mal équipés, & auſſi mal ourvus de munitions, particuliere-ent de poudre à canon.

Le Conſeil, après avoir mûre-ent délibéré ſur les circonſtances tuelles, réſolut d'une voix unani-e, d'envoyer remercier l'Amiral alvador du ſecours qu'il propoſoit, le prier pour différentes raiſons, e ſortir du Port avec ſa flotte. Con-ormément à cette réſolution, le rand Conſeil écrivit à l'Amiral, ans l'eſpérance, au moins, de ga-ner du temps pour armer deux vaiſ-aux, & les joindre à la flotte Hol-ndoiſe, afin de la mettre en état e tenir contre les Portugais, s'ils ommençoient les hoſtilités : mais il e reſta plus aucun doute, quand on it que les vaiſſeaux ennemis étoient ous voile le 14, dès le point du our.

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1645.

Tous les Membres du Conseil jugerent alors que le Gouverneur de Bahia, n'avoit d'autres vues que de les amuser, jusqu'à ce qu'il trouvât une occasion favorable de détruire leur Gouvernement, & l'on donna ordre à l'Amiral Lichthart, de traiter les Portugais en ennemis, par tout où il les rencontreroit.

On fut informé que les Portugais avoient dessein de débarquer quelques troupes dans la Baye de Frackona, & M. Linge eut ordre de rassembler tous les Soldats & les Tapoyers qu'il pourroit trouver, afin d'empêcher la jonction des Portugais avec les Rebelles, dans cette Capitainerie. On mit en question, s'il ne seroit pas à propos d'y envoyer quelques vaisseaux, sous les ordres de l'Amiral Lichthart, avec des ordres positifs d'attaquer les Portugais le plutôt qu'il seroit possible; mais après plusieurs débats, on convint qu'il étoit plus à propos d'attendre que les forces navales Hollandoises eussent acquis toute l'augmentation qu'on pouvoit leur donner, en équippant diligemment tous les

aiſſeaux, & en ſuppléant au défaut
e Matelots par tous les hommes
u'on trouveroit en état de faire ce
ervice, dans les troupes de terre,
ui étoient au Receif.

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1645.

La flotte Portugaiſe eſt défaite.

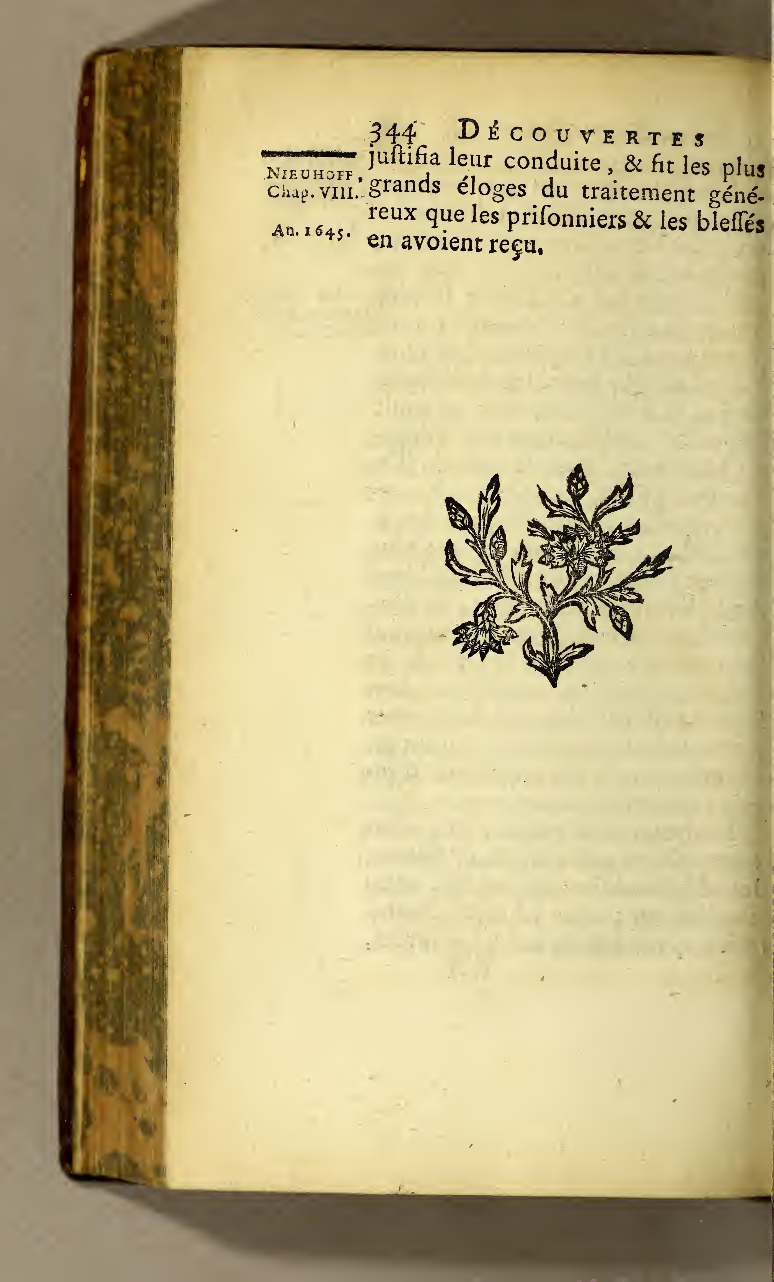
L'affaire étant alors dans le plus
ort de la criſe, le Conſeil fit tous
es préparatifs néceſſaires tant pour
e défendre que pour attaquer. Auſſi-
ôt que la flotte fut en état, elle mit
la voile, ſous les ordres de l'Ami-
al Lichthart, pour la baie de Ta-
nandre, où elle attaqua les Portu-
ais, Amiral contre Amiral. Après
n combat très-vif, où il y eut plus
e ſept cents ennemis de tués, leur
Amiral fut fait priſonnier, & plu-
ieurs de leurs vaiſſeaux furent cou-
és à fond. Lichthart fit part de ce
uccès au Conſeil par une lettre, dans
aquelle il lui promit de revenir
promptement au Receif, d'autant
qu'il n'y avoit pas apparence d'en-
gager le combat de nouveau.

Le bruit ſe répandit, que dans
cette action entre les deux flottes,
les Hollandois avoient agi très-
cruellement; mais l'Amiral Portu-
gais Payva, écrivit à André Vidal,

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1645.

justifia leur conduite, & fit les plus grands éloges du traitement généreux que les prisonniers & les blessés en avoient reçu.



CHAPITRE IX.

Le Fort Serenhaim est pris par les Portugais, qui y commettent plusieurs cruautés : Ils font leurs efforts pour s'en justifier : Les Hollandois réfutent leurs raisons : Les Portugais attaquent le Cap Saint Augustin, qui est livré pour une somme d'argent avec toute la garnison : Portrait du traître qui vend cette place : Le Colonel Haus se retire avec ses troupes : Résolution des Brasiliens : Plusieurs Officiers Hollandois sont faits prisonniers, traitement qu'ils éprouvent : Zweers & Broekhausen sont en danger d'être assassinés : Le premier est mis à la torture : On les envoye en Hollande : Nouvelles fâcheuses de Rio Saint Francisco : Amnistie publiée par le Conseil Hollandois.

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1645.

Lettres insultantes de Vidal, contre les Hollandois.

EN réponse à la lettre de l'Amiral en faveur de la conduite des Hollandois, André Vidal répliqua qu'on pouvoit produire un grand nombre d'exemples des cruautés commises contre les Sujets de Sa Majesté

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1645.

Portugaiſe, dont il eſpéroit qu'on tireroit une vengeance auſſi prompte que rigoureuſe. En même-temps, il écrivit au Grand Conſeil, une lettre remplie de plaintes, dans laquelle il demandoit, ou plutôt il ordonnoit aux Membres de prendre garde à la conduite qu'ils tiendroient à l'avenir avec les Portugais, pour ne les pas mettre dans la néceſſité d'uſer de repréſailles.

Les Portugais s'emparent de Serenhaim.

En s'emparant du Fort Serenhaim, les Portugais publierent une déclaration ſpécieuſe, où ils diſoient qu'ils étoient venus comme médiateurs dans les territoires Hollandois : mais que trouvant leurs compatriotes traités avec une barbarie ſans exemple, & même craignant pour leur propre sûreté, quoiqu'ils vinſſent en qualité d'amis, ils étoient forcés de ſe précautionner contre les trahiſons des Hollandois. Il parut évidemment, que ceux qui faiſoient ces plaintes, étoient en effet les plus coupables; car auſſi-tôt après la reddition de Serenhaim, contre les termes exprès de la capitulation, ils commencerent à dominer dans tout le pays, comme s'ils en euſſent été

An. 1645.

es maîtres inconteſtables. Ils mirent
: mort trente Braſiliens, quoique
rotégés par le traité, & commirent
lusieurs autres actes de violence,
galement injuſtes, quoiqu'ils ne fuſ-
ent pas auſſi cruels. Cependant ils
lonnerent des ſauvegardes aux ha-
itants Hollandois; mais il y en eut
leux qui quitterent le diſtrict de Se-
enhaim, voyant que les affaires tour-
loient auſſi déſavantageuſement.

Les Commandants Portugais, qui
rouloient toujours donner une cou-
eur favorable à leur conduite, écri-
virent une longue lettre au Grand
Conſeil, où ils répeterent avec les
lus grandes exagérations, les plain-
tes qu'ils avoient déjà faites, & en
ajouterent de nouvelles, pour prou-
ver leurs intentions pacifiques. En
même-temps qu'ils envoyerent cette
lettre, ils firent publier une procla-
mation pour ordonner à tous Por-
tugais, de quelque état qu'ils fuſſent,
de comparoître devant eux, dans
l'eſpace de huit jours, afin de réta-
blir la tranquillité publique, par la
réconciliation des Parties conten-
dantes. Le Grand Conſeil réſolut
de ne faire à cette lettre, qu'une très-

NIEUHOFF, Chap. IX.

An, 1645.

courte réponſe, & il ordonna aux deux Conſeillers de Wit & Moucheron, de réfuter la proclamation, conjointement avec Monſieur Walbeck, par une autre piece de même nature, où ils prouverent que les déſordres ſurvenus, devoient uniquement leur origine aux Rebelles & à leurs adhérents, afin de juſtifier & d'éclaircir la conduite du Conſeil du Breſil aux yeux du Conſeil des dix-neuf en Hollande.

Hoogſtrate livre aux Portugais le fort Saint Auguſtin.

Après que ces diſcuſſions par écrit, eurent préparé à celles qui devoient ſe faire par les armes, les troupes Portugaiſes, débarquées depuis peu, venant de Bahia, marcherent vers le Cap Saint Auguſtin, où elles furent jointes par Kamaron Dias & par les Habitants. Ils réſolurent d'aſſiéger le Fort de Vander Duſſen; mais le Grand Conſeil, ayant été informé de ce projet, envoya Monſieur Bullaeſtrete & l'Amiral Lichthart, pour examiner les fortifications, & pour les mettre dans l'état de la meilleure défenſe qu'il ſeroit poſſible, vû les circonſtances actuelles. Ils remplirent leur commiſſion avec la plus grande diligence, mais on n'en retira

que très-peu d'avantage, par ce qui arriva peu de temps après. Le Major Hoogſtrate ſur la fidélité duquel le Grand Conſeil croyoit être en aſſurance, vendit le Fort pour la ſomme de dix-huit mille écus, jointe au commandement d'un régiment de déſerteurs Hollandois. C'eſt ainſi qu'une place d'auſſi grande importance, fut livrée par la trahiſon d'un homme qui paroiſſoit hors du danger de la corruption, après les découvertes qu'il avoit faites ſecrétement au Grand Conſeil. Cet homme qui devoit toute ſa fortune à la Compagnie, non-ſeulement, fut aſſez ingrat pour vendre le Fort, mais encore pour livrer toute la garniſon aux ennemis. Pour aggraver ſa trahiſon, ſuppoſé qu'une action auſſi horrible, puiſſe recevoir quelque nouveau degré d'atrocité, on reconnut par pluſieurs lettres qu'il en avoit formé le projet même avant le temps où il alla avec Monſieur Voerden, en qualité de député à Bahia. On peut donc conclure avec juſtice, que la découverte qu'il fit des propoſitions du Gouverneur, étoit pour écarter tout ſoupçon, pour gagner

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1645.

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1645.

la confiance du Grand Conseil, & pour s'assurer les moyens de trahir sa patrie en général & ses amis en particulier.

Le Colonel Haus, craignant que les troupes Hollandoises qui étoient dans le camp, ne fussent en danger d'être taillées en pieces par la supériorité des ennemis, proposa de les faire retirer au Receif, tant pour leur propre sûreté que pour la défense de cette place. Après quelques oppositions, sa proposition fut approuvée, & il fut résolu le 15 d'Août, que ces troupes se retireroient au Receif avec la plus grande diligence ; mais le Capitaine Wiltschut avec cinquante hommes, eurent ordre de demeurer pour protéger les Fourageurs.

Les Hollandois sont mis en déroute.

Conformément à cette résolution, Haus partit du Receif pour commander la retraite ; mais il fut si lent, dans ses opérations, qu'il laissa écouler une nuit & un jour sans faire aucun mouvement, ce qui donna le temps à André Vidal de tomber sur lui. Les troupes ennemies étant de beaucoup supérieures en nombre à celles des Hollandois, Haus fut mis

n déroute, & lui-même fut forcé e fuir dans la maiſon de de Wit, ù il ſe rendit enſuite à diſcrétion. Ce malheur vint entiérement de la né-ligence ou de l'ignorance de Haus : omme le Capitaine Wiltſchut le lui t bien ſentir. Le Colonel lui ayant emandé ce qu'il croyoit qu'on dût aire, le Capitaine répondit, « Mon-ſieur, vous ne nous demandez ja-mais nos avis, que lorſque les af-faires ſont dans un état irrépara-ble ; faites ce que vous jugerez être le mieux ».

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1645.

Cruauté des Portugais.

Les Portugais commirent encore n cette occaſion, de nouveaux ac-es de cruauté. Les Hollandois eu-ent quartier par la capitulation ; nais les Braſiliens, qui avoient em-braſſé leur parti, furent paſſés au fil le l'épée. Cette barbarie jetta leurs emmes dans un tel déſeſpoir, que aiſies d'indignation, par une intré-pidité qui fait horreur à la nature, elles caſſerent la tête à leurs enfants, pour qu'ils ne tombaſſent pas au pouvoir des ennemis.

Tous les Hollandois, au nombre de deux cents cinquante, ayant été faits priſonniers, avec le Colonel

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1645.

Haus, ainsi que les Capitaines Blaar & Liſtry ; Fernandès Vieira & pluſieurs Habitants ſolliciterent André Vidal de les leur remettre entre les mains, ſans doute pour les ſacrifier à leur vengeance. Vidal fut aſſez généreux pour les leur refuſer, & il envoya ſous une bonne eſcorte, les priſonniers à Bahim. Ils y furent aſſez mal entretenus, n'ayant que deux ſchellings & ſept ſols & demi par ſemaine, avec une meſure de farine pour dix jours. Le principal corps des Hollandois échappa ainſi par les ſoins de Vidal, au danger d'être maſſacré ; mais les malades, & ceux qui, par quelque autre accident, furent obligés de demeurer, devinrent les victimes de la cruauté de leurs ennemis.

Les priſonniers de Bahia eurent la liberté de ſe promener dans la ville, à l'exception du Colonel & des Capitaines, qui furent conſignés dans leurs maiſons, avec défenſe de les laiſſer parler à perſonne, ſans une permiſſion particuliere.

Les priſonniers Hollandois envoyent des Eſpions à leurs compatriotes.

Après la reddition du Cap Saint Auguſtin, la garniſon fut déſarmée, & conduite à Saint Antonio. Du

ombre des prifonniers, étoient faac Zweers, depuis Vice-Amiral e Hollande, Abraham Van Millinen, & Jean Broekheufen : le traître Ioogftrate fit fes efforts pour les féuire, & pour les porter à s'engager u fervice Portugais; mais il ne put réuffir, parce que ces hommes toient d'une fidélité à toute épreue. Bien loin de chercher à fe tirer e captivité par des vues fordides, s travaillerent au bien de leur pays; ar ayant appris que les Ennemis deoient attaquer l'ifle de Tamarika, s réfolurent de le faire favoir, s'il toit poffible, au Grand Confeil. faac Zweers gagna avec beaucoup e peine, & par des promeffes d'une rande récompenfe, un Trompette Iollandois, nommé Stomp, pour tre le porteur de cet avis, & crainte ue quelque accident ne l'empêchât e remplir fa commiffion, Zweers cheta un autre meffager, nommé ierre Ritvaur, Boulanger, & il lui onna fur fa propre demande, une ettre, par laquelle il certifia que cet omme n'avoit jamais fervi les Porugais.

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1645.

Les prifonniers Zweers & Broek-

Ils font découverts.

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1645.

heuſen, ayant appris que leurs vies étoient en danger, jugerent qu'on avoit fait quelque découverte de leurs couriers ſecrets, & qu'il étoit à propos qu'ils ſe miſſent en sûreté. Ils demanderent permiſſion au Colonel Falkao, d'aller à Algodais, ce qu'il leur accorda; mais ils ſe trouverent bien-tôt dans le danger le plus imminent. Le Boulanger avoit été pris par deux Portugais; il fut retenu à cauſe du certificat qu'on trouva ſur lui, & on le mit à la torture, ce qui cauſa un ſi grand mouvement parmi les habitants de Saint Antonio de Cabo, qu'ils inſiſterent à ce qu'on leur fît remettre Zweers & Broekheuſen, des Algodais, afin de les mettre en pieces. Ils auroient certainement exécuté leurs menaces, ſans l'interpoſition du Capitaine Ley.

Ce fut avec beaucoup de peine, que le ſecret fut gardé de ce côté, mais le Boulanger, malgré la torture, ne déclara rien d'important. Il fut prêt d'être découvert par une autre voie: la femme du Trompette dit à quelques perſonnes de ſa connoiſſance, que ſon mari étoit allé au

Receif, quoiqu'on lui eût répété plusieurs fois, qu'elle devoit dire qu'il avoit pris une autre route. S'il est vrai que son imprudence prouve qu'il est presque impossible à une femme de garder le secret, au moins elle fit voir, en souffrant la torture sans rien découvrir de plus, que les personnes de son sexe, ont assez de résolution pour être inébranlables aux tourments.

On met un Officier à la question.

Le Major Hoogstrate jugeant qu'il étoit dangereux de garder plus longtemps les prisonniers à Fernambouc, ils furent tous envoyés aux Algodais. On leur demanda durement s'ils vouloient se mettre au service de Sa Majesté Portugaise, en déclarant que ceux qui le refuseroient, seroient envoyés à Bahia, dont le chemin par terre, étoit très-long & très-rude. Lorsqu'on fit cette question à Zweers & à Broekheusen, ils répondirent, comme ils avoient déjà fait avec la résolution la plus généreuse, qu'ils mourroient plutôt que de prendre les armes contre leur patrie. On les emmena avec les autres prisonniers à Pojuka, & à peine y furent-ils arrivés, qu'il y eut des ordres pour ra-

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1645.

mener Zweers au Cap Saint Augustin. Il y fut mis à la question, pour savoir de lui la raison du voyage du Trompette au Receif: mais il eut le courage de souffrir la rigueur de la torture & de tromper l'espérance de ses bourreaux. Enfin étant demeuré six semaines en prison, il fut envoyé à Bahia, où Monsieur Broekheusen & les autres prisonniers arriverent le 28 de Novembre, après un voyage aussi ennuyeux que fatiguant.

Pendant qu'ils y demeurerent, Zweers & Broekheusen intercepterent une lettre d'Hoogstrate, qui contenoit plusieurs objets importants. On découvrit leur larcin, & ils furent mis dàns une tour très-mal saine, où ils souffrirent excessivement, & furent bien près d'y mourir de faim. Après toutes ces miseres, on les envoya en Portugal, d'où ils s'embarquerent pour la Hollande.

La défaite du Colonel Haus, jetta le Grand Conseil & tous les habitants du Receif, dans la consternation. Ils s'imaginerent continuellement voir les Rebelles à leurs portes,

& toutes leurs pensées se tournerent vers leur défense. Pierre Bas fut nommé Commandant en chef du Receif, l'Amiral Lichthart eut la conduite de l'artillerie, & Moucheron fut choisi pour commander dans la ville Maurice.

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1645.

Malgré ces actes d'hostilité, si souvent répetés. André Vidal écrivit encore au Conseil, disant qu'il avoit la plus forte inclination à maintenir la paix; mais que plusieurs raisons devoient justifier les mesures qu'il avoit prises. Le Conseil lui répondit que sur des preuves évidentes, il regardoit ses déclarations comme des subterfuges, de même que celles du Gouverneur Silva; qu'il protestoit contre toute sa conduite, & que s'il avoit réellement quelque égard aux traités, il devoit se retirer immédiatement avec ses troupes, à Bahia.

Succès des Portugais.

Après la défaite de Haus, on jugea qu'il ne falloit rien négliger pour retirer les garnisons des Forts de Rio de Saint Francisco, & de Sergippe del Rey, parce qu'elles ne pouvoient de ces endroits, rendre aucun service important au Receif. Quand le Conseil eut approuvé cette

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1645.

démarche, on fit partir deux barque & un vaiſſeau pour Rio Franciſco mais il trouverent un navire Portugais rempli d'hommes armés, qu les empêcha de pourſuivre leur cours Le Conſeil fut obligé d'envoyer pour les ſoutenir, un yacht & trois autres barques; on mit ce petit armement ſous les ordres du Capitaine William Lambartz, & il revint au Receif le 1 d'Octobre, où il rapporta, en rendant compte de ſon expédition, que trois jours avant ſon arrivée, le Fort Rio de Franciſco s'étoit rendu faute de proviſions & de bois, après un ſiege de vingt-ſix jours; que les ennemis avoient pris de ſi juſtes meſures, que Sergippe ne pouvoit manquer de tomber entre leurs mains, & qu'ils s'étoient auſſi rendu maîtres du Fort Dos Affagados, où M. Bullaeſtrete avoit été fait priſonnier. Le Capitaine Lambarts ajouta que dans une auſſi terrible ſituation des affaires, il avoit cru que la prudence exigeoit qu'il revint au Receif, où il n'apportoit que de fâcheuſes nouvelles, au lieu des ſuccès qu'il avoit eſpérés.

Par les articles de capitulation,

les Garnisons de Rio Saint Francisco, de Sergippe & de Porto Calvo, devoient être envoyées au Receif; mais les Portugais n'y eurent aucun égard, & ceux qui les composoient, furent emmenés prisonniers à Bahia. Plusieurs Soldats, dans la crainte d'une marche aussi pénible, entrerent au service des Portugais; mais il y en eût soixante & quatre avec le Capitaine Nicolas Nicolson à leur tête, qui déserterent peu de temps après, & retournerent aux Hollandois. Cet événement mit les Portugais dans une telle fureur, qu'ils passerent au fil de l'épée, tous ceux qui étoient demeurés avec eux, & qu'ils massacrerent aussi plusieurs des habitants Hollandois.

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1645.

Les succès des Rebelles donnant courage aux mécontents de Parayba, ils prirent les armes contre le Gouvernement: mais les soins & la vigilance de Monsieur Linge, qui, par une espece de miracle, les avoit maintenus jusqu'alors dans la tranquillité, rendirent encore leurs efforts infructueux. Voyant qu'ils ne pouvoient réussir par la force, ils eurent recours à l'artifice, & firent

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1645.

proposer dix-neuf mille écus au Gou-verneur ; mais il leur prouva que le principes d'Hoogstrate n'étoient pa communs à tous les Officiers, & fi pendre celui qu'ils avoient charg de lui en porter la parole.

Le Conseil, pour avoir le plus d forces qu'il seroit possible, envoy aux Chefs des Tapoyers, deux Dé putés qui leur représenterent la né cessité de joindre leurs troupes à cel les des Hollandois, & d'agir con-jointement pour leur défense mutuel le. En même-temps, on publia une proclamation pour offrir le pardon à tous ceux qui avoient déserté, ou qui étoient passés au service Portu-gais, à condition de revenir à celui des Hollandois. On n'excepta de cette amnistie, que Hoogstrate & quelques autres traîtres semblables.



CHAPITRE

CHAPITRE X.

Les Rebelles & les Portugais font le blocus du Receif: Ils attaquent les Hollandois près de Tamarika; Mais ils sont repoussés: Les Hollandois les mettent une seconde fois en déroute: On trouve une très-belle femme au nombre des Prisonniers: Projet pour brûler la flotte Hollandoise: Cruauté & conduite barbare de Kamaron: Jacob Rabbi est tué en trahison: Le Colonel Garsman est mis aux arrêts: Etat des affaires entre les Portugais & les Hollandois, en Europe: Le Capitaine Lambarts est tué: Jean Vieira d'Allegoas est accusé de trahison, convaincu & puni: Le Receif est dans un grand embarras.

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1645.

Les Révoltés attaquent inutilement Tamarika.

LEs Rebelles, conjointement avec les Portugais, bloquerent tous les chemins qui conduisoient au Receif, & parurent déterminés à réduire cette place par la famine; mais voyant qu'on étoit trop bien préparé pour qu'ils y pussent réussir,

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1645.

ils résolurent de tourner leurs armes contre Tamarika. Ils y envoyerent la plus grande partie de leurs troupes, en diligence : elles attaquerent les Hollandois sur une hauteur, près de la Ville, & les obligerent de se retirer dans leurs retranchements qui étoient voisins de l'Eglise. Les ennemis les y attaquerent jusqu'à trois fois, & furent toujours repoussés avec une perte considérable : enfin Kamaron & Hoogstrate ayant été bléssés, ces défaites répétées, forcerent les Rebelles de quitter cette Isle.

Le Grand Conseil, ayant été informé que les Portugais avoient été encouragés à attaquer Tamarika par des promesses de secours venant de quelques ennemis secrets, jugea qu'il convenoit de rappeller le Capitaine Sluyter, avec sa Compagnie. Il fut remplacé par celle qui étoit sous les ordres du Capitaine Lambarts, qui fut aussi nommé Commandant en chef de toutes les troupes de ce poste. On reçut vers le même temps des lettres d'André Vidal qui proposoit un cartel pour l'échange des prisonniers, & demandoit que les

habitants Portugais qu'on retenoit, fussent remis en liberté au moyen d'une rançon convenable; mais le Conseil ne voulut pas y consentir.

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1645.

Les Ennemis, trompés dans leur espérance de se rendre maîtres de Parayba par trahison, reprirent leur projet de forcer, par la famine, la garnison du Receif à capituler; mais les Tapoyers de Rio-Grande étant plus forts dans ce district que les Portugais, ce canton fournit des provisions au Receif. Les Rebelles envoyerent plusieurs détachements pour les couper, & ils eurenr si peu de succès, qu'ils furent obligés de se retirer à Parayba.

Suivant le rapport du Capitaine Nicholson, dont nous avons déjà parlé, les huit Compagnies des Hollandois, qui étoient passées au service des Portugais, sous les ordres de Hoogstrate, montoient à deux cents cinquante-sept hommes, munis de diverses sortes d'armes. Il estima que celles qui étoient venues de Bahia, pouvoient être au nombre des sept cents, & qu'il y avoit de plus environ trois cents quarante vagabonds de différentes Nations.

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1645.

Les Brasiliens de Parayba, demeurent attachés aux Hollandois.

Le 2 de Novembre, M. Linge écrivit de Parayba au Grand Conseil, pour lui donner avis que Vidal étoit entré dans cette Cpitainerie, à la tête de deux cents hommes, & que Kamaron avoit fortement sollicité son parent Pierre Potti de se révolter avec ses Brasiliens ; mais que tous ses efforts avoient été sans effet, & que Potti, avec son parti, demeuroient constamment attachés aux Hollandois. Il en donna des preuves convaincantes en envoyant au Receif toutes les lettres que les ennemis leur avoient écrites, & qui n'avoient pas même été ouvertes, ce qui, joint à d'autres circonstances, mit leur fidélité hors de tout soupçon.

Le 14 de Novembre, on apprit qu'un parti de trois cents Hollandois, avec quelques Brasiliens, avoit défait, après un combat très-vif, un corps de huit cents ennemis, dont il en étoit péri un grand nombre. Ce succès encouragea tellement les Brasiliens qu'ils parcoururent tout le plat pays, & passerent au fil de l'épée tous les Portugais qu'ils rencontrerent, à l'exception d'une jeu-

ne fille d'une si grande beauté, que ses charmes suspendirent la fureur de ces barbares, qui, sans lui faire aucun outrage, la conduisirent prisonniere au Fort de Parayba.

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1645.

Peu de temps après, on donna ordre à un détachement de trois cents soixante hommes de Kunhao, d'attaquer les ennemis qui marchoient de Rio-Grande à Parayba. Les Rebelles en furent instruits & se retirerent dans des retranchements, entre quelques marais où ils reçurent si bien les Hollandois, que ceux-ci furent obligés d'abandonner cette entreprise, & de se retirer avec quelque perte au Château de Keulen, tant pour s'y rafraîchir que pour empêcher les Portugais de pénétrer plus avant dans le pays.

Le Conseil, qui desiroit avoir quelques connoissances des forces navales de Bahia, envoya un vaisseau croiser aux environs, avec ordre de faire des prises s'ils pouvoient rencontrer quelques bâtiments ennemis. En même-temps on fit savoir aux Chefs Brasiliens qu'on avoit reçu une grande quantité de munitions, avec des nouvelles de Hollande, qui

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1645.

assuroient que dans peu, une puissante flotte alloit mettre à la voile pour secourir le Bresil Hollandois. Cet artifice causa une satisfaction d'autant plus grande aux Brasiliens qu'ils avoient été un peu intimidés par les bruits que les Portugais avoient eu l'adresse de faire répandre, qu'on n'avoit aucun secours à espérer du côté de la Hollande.

Artifice des Portugais.

Au mois de Décembre, un nommé Gaspar Gonsalves fut arrêté à Tamarika, & l'on trouva, après un mûr examen, que c'étoit un Agent des Portugais, envoyé pour persuader aux Brasiliens que les Hollandois traitoient secrettement pour abandonner cette Colonie au moyen d'une somme d'argent; qu'ils étoient déterminés à se retirer avec leurs effets en Hollande, & qu'ils laisseroient leurs amis à la merci d'un ennemi en fureur. Ce rapport artificieux eut tout l'effet que les Portugais pouvoient desirer & il s'éleva un si grand mécontentement parmi les Brasiliens, que Gaspar Honyhouse, qu'on avoit nommé pour leur Chef, depuis que Listry avoit été

fait prisonnier, eut beaucoup de peine à les appaiser.

NIEUHOFF, Chap. X.

An, 1645.

Les ennemis firent plusieurs entreprises infructueuses pour brûler la flotte Hollandoise, & ils envoyerent trois cents hommes pour attaquer Pierre Potti dans ses retranchements ; mais peu de temps après le même Potti, avec cent cinquante Brasiliens, attaqua quatre cents ennemis qu'il mit en fuite, après en avoir tué vingt, & blessé plusieurs, sans autre perte qu'un seul homme blessé de son côté.

Le Conseil reçut avis de Monsieur Linge, que Kamaron, à la tête de cinq cents soldats de bonnes troupes, s'étoit mis en marche de Parayba à Rio-Grande, dans le dessein d'empêcher qu'on n'envoyât des secours, de provisions de ce district, aux garnisons Hollandoises. Il espéroit, par ce moyen, les obliger à se rendre promptement : mais le Conseil, après une mûre délibération, résolut de tirer cent soixante hommes de Tamarika, & un pareil nombre de Parayba : on les mit sous le commandement du Capitaine Velling & du Lieutenant Bresman, qui

HIEUHOFF, Chap. X.

An. 1645.

eurent ordre de marcher à Rio-Grande, pour s'oppoſer aux projets des ennemis dans cette partie, & pour les rendre infructueux.

Embarras des Hollandois.

M. Bas, Membre du Grand Conſeil, qu'on avoit envoyé à Parayba, pour conſulter avec M. Linge, ſur les meilleurs moyens de défenſe, envoya une lettre du château de Keulen, dans le diſtrict de Rio-Grande, par laquelle il marquoit ; qu'une tempête l'avoit empêché de débarquer ſes troupes à Kunhao, où il avoit eſpéré ſe joindre au Capitaine Rhinebergh, mais qu'il les avoit fait deſcendre près de Peringi. Que dans le même temps, Kamaron s'étant ouvert un paſſage par le Matta, avoit ſurpris pluſieurs des Habitants, & les avoit tous paſſés au fil de l'épée, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe ; qu'enſuite il avoit porté ſes troupes, compoſées de quatre cents hommes, avec autant de Braſiliens & quatre-vingt Tapoyers, où il avoit jugé qu'elles pourroient le plus aiſément couper les proviſions aux Hollandois ; & que ceux-ci, au nombre de mille hommes, s'étoient mis en marche, le 23 de Janvier, pour

attaquer les ennemis, & pour les chaſſer, s'il étoit poſſible, de Rio-Grande. Dans l'état où ſe trouvoient les affaires, il étoit fort douteux que les Portugais acceptaſſent la bataille, & le Conſeil examina s'il ſeroit prudent de les pourſuivre à Parayba, ſuppoſé qu'ils s'y retiraſſent, & ſi l'on feroit ſes efforts pour recouvrer cette Capitainerie. On jugea que cette entrepriſe ſeroit téméraire; elle fut rejettée, & l'on envoya ordre à Monſieur Bas & aux autres Officiers commandants, de ſe conduire avec la plus grande circonſpection, pour reprendre Rio-Grande, ſans rien entreprendre de plus.

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1645.

Suivant les lettres de Monſieur Bas, dattées du Fort Keulen, le 30 de Janvier 1646, le Capitaine Rhinebergh avoit attaqué ſix fois les ennemis, & quoiqu'il eût eu du deſſous dans quelques actions, ils avoient cependant pris le parti de ſe retirer à Parayba.

An. 1646.

Le 4 de Mars, Monſieur Bas ayant ramené à Monſieur Linge, les troupes qui avoient été tirées de Parayba quelque temps avant, revint au Receif avec cinq cents hommes, & le

NIEUHOFF, Chap. X.

lendemain il remit au Conſeil, un Journal de ſon expédition.

An. 1646.

Depuis le 9 de Mars juſqu'au 30, il y eut pluſieurs eſcarmouches, ſans aucun avantage remarquable de part ni d'autre. Le Conſeil fut encore allarmé de la nouvelle que Kamaron étoit rentré dans Rio-Grande ; mais le Colonel Garſman le raſſura bientôt, en lui faiſant ſavoir que les ennemis s'étoient retirés ſans avoir rien entrepris d'important. Peu de jours après, le Conſeil apprit que Jacob Rabbi, l'Agent le plus induſtrieux des Portugais, & le plus adroit de leurs partiſans, pour attirer les Tapoyers dans leur parti, avoit été tué en trahiſon, à l'inſtigation du Colonel Garſman. Cet événement cauſa beaucoup de chagrin aux Membres, à cauſe des ſuites fâcheuſes qui en pouvoient arriver ; & pour faire voir combien ils déſaprouvoient toute conduite illégitime, auſſi-tôt que le Colonel fut retourné au Receif, ils donnerent des ordres pour l'arrêter & pour l'envoyer priſonnier ſur un vaiſſeau nommé le Hollandia.

Manifeſtes des deux partis.

On diſtribua quelques papiers ſéditieux, deſtinés à corrompre les

esprits des Soldats Hollandois; quelques-uns furent remis au Conseil, qui, aussi-tôt fit publier une proclamation, contenant des reproches contre ceux de leurs compatriotes, qui, par un esprit de trahison, avoient passé du côté des ennemis; mais on les exhortoit en même-temps à rentrer sous l'obéissance de leurs véritables maîtres. On publia aussi la copie d'une lettre du Roi de Portugal, remise aux Etats Généraux, par l'Ambassadeur de ce Prince à la Haye. On y ajouta la réponse de leurs Hautes Puissances, pour faire voir que le Monarque désavouoit la guerre & la conduite du Couverneur Silva, & dans l'espérance que cette lettre pourroit faire ouvrir les yeux aux Habitants Portugais, d'autant qu'elle leur prouveroit que c'étoit en vain qu'ils attendroient quelque secours du Portugal; on espéra aussi qu'elle pourroit occasionner quelques divisions entre eux & les Commandants Portugais.

Par les dispositions des troupes des Rebelles & de leurs alliés, les provisions commençoient à dèvenir très-rares au Receif, & l'on envoya

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1646.

plusieurs partis pour en faire venir; mais ce fut sans aucun succès. Il y eut une escarmouche dans l'isle de Tamarika, où seize Hollandois furent tués & vingt-six blessés; le Capitaine Lambarts fut du nombre des premiers.

On punit un des Chefs de la révolte.

Le Conseil fut informé, par une lettre en datte du 3 de Mai, que les Brasiliens de Tamarika avoient été engagés par les artifices des ennemis, à refuser leur service aux Hollandois; mais que Monsieur Aprisius, un de leurs Ministres, les avoit ramenés à leurs premiers engagements & avoit appaisé, au moins pour le temps actuel, l'inquiétude qui les agitoit. Les provisions commençoient à devenir si rares, non-seulement au Receif, mais encore à Tamarika, à Parayba & à Rio-Grande, qu'on regarda la pêche comme un secours absolument nécessaire. On s'appliqua donc à l'encourager puissamment; & M. Hamel, ainsi que M. Bas, donnerent des ordes pour acheter toute la laine filée qu'on pourroit trouver, afin d'en faire des filets. Un Portugais, qui avoit commis un meurtre à Angola, vint au

Receif, pour se soustraire aux poursuites, & donna des informations contre Jean Vieira d'Allegoas, comme étant traître à l'Etat: Vieira fut mis en prison; le Portugais le chargea de lui avoir donné un parchemin écrit en caracteres inconnus, avec une boîte, qui contenoit plusieurs autres papiers, pour les remettre aux ennemis, & en même-temps, ce Portugais remit le tout à la Cour. Vieira nia le crime dont on l'accusoit, & il fut mis à la question, qu'il supporta avec constance; mais on trouva dans ses papiers, la clef des caracteres écrits sur le parchemin: un Juif réussit à les déchiffrer, & l'on vit alors qu'il donnoit aux ennemis, un état exact & circonstancié du Receif, avec des instructions pour s'en pouvoir rendre maîtres. Cette découverte, qui rendoit son crime évident, fut plus forte contre lui que la torture; il avoua les charges que le Portugais avoit portées contre lui, & il fut condamné à mort & exécuté.

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1646.

Vers le premier de Juillet, les magasins se trouverent si mal pourvus, qu'il n'y avoit plus que pour

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1646.

peu de ſemaines de proviſions. O
commença alors à diſtribuer le pai
en quantité reglée, & les Membre
du Grand Conſeil, eux-mêmes, ſ
ſoumirent au retranchement. Pou
prévenir le mécontement des Sol
dats, on leur donna à chacun douz
ſols par jour, au lieu d'une livre d
viande qu'ils avoient auparavant
mais pour le pain, leur avantag
étoit conſidérable, puiſqu'il leur e
fut accordé trois livres par ſemaine
au lieu que tout autre n'en avoi
que deux livres.

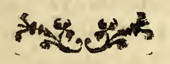
Le Conſeil ayant appris que Garſ
man avoit fait ſes efforts, ſans e
avoir reçu aucun ordre, pour atti-
rer les Tapoyers dans Rio-Grande
fut très-ſurpris de cette démarch
imprudente, qui n'avoit ſervi qu'à
diminuer les ſecours de proviſions
& elles y étoient devenues d'un
rareté exceſſive. On prit auſſi-tô
les meſures convenables pour faire
retourner volontairement ces Ta-
poyers dans leurs habitations, &
cette conduite prudente du Conſeil
réuſſit ſi bien, que par les ſecours de
Rio-Grande, le Receif fut ſuffiſam-
ment muni juſqu'à l'arrivée de ceux

de Hollande. On jugea en général que cette Capitainerie auroit fourni plus long-temps tout ce qui étoit néceſſaire pour les Garniſons méridionales ; mais comme douze cents Braſiliens ſe trouvoient réduits à la plus grande diſette dans l'iſle de Tamarika, le Conſeil donna ordre de les faire paſſer à Rio-Grande, pour y ſubſiſter de ce que le pays leur pourroit fournir, & l'on envoya des bâtiments pour les y tranſporter, conformément à cette déciſion.

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1646.

Dans un état auſſi fâcheux, on ne doit pas être ſurpris qu'il fut mis ſur le tapis, & diſcùté pluſieurs propoſitions extravagantes; mais la prudence ne fut pas aſſez déconcertée par le malheur, pour empêcher le Conſeil de prendre la ſage réſolution d'attendre les ſecours de Hollande, plutôt que de tout hazarder par des efforts qui auroient pû être infructueux.



CHAPITRE XI.

Les Portugais, sous les ordres d'André Vidal, somment Tamarika de se rendre : Découverte d'une conspiration : Les Habitants du Receif sont réduits à la plus fâcheuse extrémité : Ils sont soulagés par des secours de Hollande : Les Ennemis se retirent de Tamarika : Ils sont chassés du pas de Barelta, qui est fortifié par le Colonel Schoppe : L'ancien Conseil se demet de l'autorité entre les mains de nouveaux Membres envoyés de Hollande : Lettres réciproques du nouveau Conseil & du Gouverneur de Bahia : Menaces terribles de Fernandez Vieira : Le Colonel Sckoppe attaque & réduit Rio S. Francisco : Un parti de Hollandois est défait près de cette Place, & plusieurs Officiers sont tués.

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1646.

LES Ennemis ayant appris que le départ des Brasiliens de Tamarika, avoit considérablement affoibli la Garnison, résolurent d'attaquer cette Isle, & y débarquerent

au nombre de deux mille. André Vidal & Fernandez Vieira, écrivirent à M. Dortmund, en termes polis, quoiqu'avec hauteur : ils lui marquerent qu'ils vouloient traiter avec lui, suivant les regles de la guerre; que ne pouvant ignorer la supériorité de leurs forces, & l'impossibilité de leur résister, sans s'exposer à une perte infaillible, ils comptoient qu'il ne refuseroit pas leurs propositions, & qu'ils en attendoient la réponse le jour suivant. Cette sommation porta M. Dortmund à presser le Conseil de lui envoyer immédiatement du secours; mais dans cette fâcheuse conjoncture, où les malheurs se succédoient de toutes parts, on étoit hors d'état de le satisfaire, parce qu'on manquoit d'hommes & encore plus de provisions. Quelques Canonniers furent convaincus d'avoir reçu de l'argent pour livrer le Fort d'Orange : deux furent condamnés à mort pour cette trahison, & les autres furent assez heureux pour échapper au châtiment qu'ils méritoient.

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1646.

Les Portugais somment le Gouverneur de Tamarika.

Les Habitants & la Garnison du Receif se trouverent alors réduits à

Etat fâcheux du Receif.

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1646.

un état si fâcheux, qu'il est presqu
impossible d'en donner la descrip
tion. Leur ville étoit environnée a
dehors d'ennemis implacables, & at
taquée au-dedans par la famine
par ses effets les plus funestes. Le dé
sespoir sembloit les couvrir d'u
nuage épais, & la nature épuisée
gémissoit sous le poids de la misere
les chiens, les chats & même de
nourritures infectes, étoient regar
dées comme des viandes précieuses
& ceux qui pouvoient en avoir leu
suffisance étoient estimés très-heu
reux. Des gens qui, peu de temp
avant, jouissoient de toutes les dou
ceurs attachées à la splendeur, &
qui étoient habitués à satisfaire l
sensualité de leur goût par les met
les plus délicats, étoient alors très
contents de manger ce que les plu
pauvres des mendians auroient mé
prisé, & ce qui auroit été rejetté pa
la plus vile populace. Dans cette af
freuse situation, sans aucune espé
rance de secours, & sans pouvoi
prendre de résolution fixe sur ce
qu'on pouvoit faire, la vie leur pa-
roissoit un fardeau insupportable; &
l'on convint unanimement que mou-

r en faiſant un effort généreux pour ecouvrer la liberté, & eſſayer d'a- oir des vivres, étoit de beaucoup référable à l'état horrible de périr ar la faim. Ils penſerent qu'après voir attendu du ſecours, tant que a nature avoit pû les ſoutenir, ils e pouvoient être condamnés de out riſquer par un dernier effort. Le Conſeil & tous ceux qui étoient dans a ville, réſolurent donc de faire ne ſortie, dans l'eſpérance que le éſeſpoir dont ils étoient animés, es pourroit faire réuſſir, & ils toient prêts à exécuter cette funeſte éſolution, quand ils apperçurent levant la ville, deux vaiſſeaux avec pavillon Hollandois. Cet heureux ncident parut écarter toutes les hor- eurs de la calamité : la joie, comme un rayon de lumiere, perça le nuage énébreux qui les environnoit ; & ces premiers mouvements ſe chan- gerent en un tranſport univerſel, quand les bâtiments eurent jetté l'an- cre, & que par trois coups de canon, ils eurent aſſuré qu'ils venoient de Hollande. Ceux que leur foibleſſe empêchoit de marcher, ſe traînoient pour ainſi dire, en rampant juſques

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1646.

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1646.

au Port, où ils reçurent la nouve agréable que tout le convoi ét près d'arriver. Ce secours qui paro soit envoyé par la Providence, e non-seulement les plus heureux eff pour délivrer le Receif de la famir mais encore les Hollandois en re rerent un grand avantage pour T marika, parce que les Rebelles, au tôt qu'ils furent instruits de son rivée, quitterent cette Isle, pr voyant avec raison que la retrai leur seroit bien-tôt coupée par l vaisseaux qui arrivoient de Hollanc Les malheurs qui accabloient la C lonie, parurent presque dissipés, le désespoir fit place à l'espéranc l'un des plus grands soutiens de vie.

Arrivée de la flotte Hollandoise.

La flotte équipée en Hollanc pour donner du secours au Recei avoit trouvé des obstacles, qui sen bloient s'être accumulés pour em pêcher qu'elle ne fût à sa destina tion, & à peine étoit-elle en mer que les éléments parurent déchaîné contre elle, ce qui retarda conside rablement son arrivée. C'étoit Ban kert, Amiral de Zélande, qui avoi le commandement de tous les vai

aux, & l'on avoit confié celui des oupes [de terre, au Colonel Sigif-ond Schoppe, Officier très-expé-menté.

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1646.

Outre les Militaires embarqués sur tte Escadre, il y avoit cinq nou-eaux Membres du Grand Conseil estinés à relever les anciens. Lors-ue tous les vaisseaux furent arrivés, n apprit que les Ennemis avoient essein d'élever un Fort au pas de aretta, & l'on convint unanime-ent que ce poste étant de la plus rande importance, on ne devoit en négliger pour s'en rendre maî-es & pour le bien fortifier. Le olonel Schoppe avec toutes les oupes qu'il put rassembler immé-iatement, se mit en marche, & onna ordre que les matériaux né-essaires pour les fortifications, le uivissent à la premiere marée. Il dé-ogea aisément les Ennemis, & prit ui-même possession de la maison de Baretta.

Changement dans le Gouvernement.

Les nouveaux Membres du Grand Conseil étant tous arrivés au Receif; M. Hamel, M. Bullaestrete & M. Bas, convoquerent une Assemblée générale, tant civile que militaire,

Nieuhoff
Chap. XI.

An. 1646.

Les anciens Membres remirent le rênes du Gouvernement à ceux qu étoient nommés pour leur ſuccéder marquerent leur reconnoiſſance tous les ordres du peuple, de l'atta chement qu'ils avoient fait paroîtr pour leurs perſonnes, pendant qu'il avoient été Gouverneurs, & leur re commanderent de le conſerver éga lement pour le nouveau Conſei Les Membres commencerent de c moment, à conduire les affaires pu bliques; mais les anciens furent prié de les aider de leurs avis dans cel les qui ſeroient les plus impor tantes.

On jugea qu'il étoit néceſſaire de faire une revue générale, les ordres en furent donnés, & l'on envoya des Officiers chargés de ce dénombrement dans toutes les Places où il y avoit garniſon. En même-temps on publia de nouvelles propoſitions de pardon aux Rebelles, & elles leur furent envoyées avec une lettre adreſſée aux Commandants Portugais des troupes venues de Bahia, pour demander encore qu'ils retiraſſent leurs troupes. Le Colonel Portugais fit une réponſe qu'on lut en plein Con-

eil, & l'on trouva qu'elle ne conte-
oit que des fauſſetés & des ſubter-
iges. On faiſoit un détail pompeux
es forces des Ennemis, dans cette
ettre, de même que dans celles qui
irent écrites par Fernandez Vieira,
plusieurs Marchands Hollandois.
Ce fameux Rebelle y prenoit un
yle de conquérant, leur marquoit
u'il étoit impoſſible à la puiſſance
Iollandoiſe, de tenir contre ſes for-
es, dans cette partie du monde,
'autant qu'il paroiſſoit que la Pro-
idence combattoit pour lui, com-
ne il prétendoit le faire voir par
es preuves évidentes. Il faiſoit des
nenaces terribles aux Habitants qui
uroient l'audace de paroître en ar-
nes contre lui, & ſe plaignoit forte-
nent de ce qu'un Officier qu'il avoit
nvoyé avec des lettres au Grand
Conſeil, avoit été interrogé contre
es uſages de la guerre, & de ce qu'on
ui avoit cherché querelle pour évi-
er de lui donner une réponſe poſi-
ive. « Mais, ajoutoit-il, s'ils oſent
» paroître en campagne, je verrai
» ſi leurs épées ſont auſſi actives que
» leurs langues, & je leur appren-
» drai le reſpect qui eſt dû aux Dé-

NIEUHOFF, Chap. XI.

» putés deceux qui ont ici le suprê-
» me commandement ».

An. 1646.

Le 14 de Septembre, il arriva au Receif, une autre vaisseau de guerre de Hollande, qui avoit fait la traversée en quatorze semaines ; & vers le même-temps, les Ennemis publierent plusienrs feuilles insolentes, dans lesquelles ils proposoient d'accorder la grace à tous ceux qui se mettroient sous leur protection.

Foiblesse des Hollandois.

Le Colonel Schoppe ayant attaqué plusieurs fois les Ennemis presque toujours avec peu de succès, les forces des Hollandois en furent tellement diminuées, qu'ils ne se jugerent pas en état de faire tête aux Portugais, près le Receif. Cependant le Conseil résolut d'essayer à reprendre Rio Saint Francisco, & l'on chargea de cette entreprise le Colonel Henderson, qui exécuta ses ordres sans beaucoup de difficulté, parce qu'il ne trouva qu'une très-légere opposition.

Le 30 de Novembre, les Etats Généraux firent une perte considérable par la mort de l'Amiral Lichthart, elle fut la suite de l'imprudence qu'il eut, de boire une grande quantité

quantité d'eau froide après s'être excessivement échauffé. M. Nieuhoff eut ordre de se rendre à Rio Saint Francisco, & fut bien près d'être noyé, sa barque s'étant renversée. On envoya quelques détachements pour parcourir le pays, & ils amenerent sept cents bœufs avec trois cents veaux. Quelque temps après, le feu prit dans les quartiers des Soldats, & un grand nombre y perdirent leurs habits; mais cette perte fut réparée par les ordres du Colonel. Si cet accident fût arrivé de nuit, il auroit pû avoir des suites d'autant plus fâcheuses, qu'il étoit vraisemblablement l'effet de quelque trahison.

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1646.

Leurs troupes sont défaites.

On donna avis aux quartiers Hollandois, que les Ennemis paroissoient en un corps considérable, & l'on envoya cinq compagnies tant pour les attaquer, que pour s'emparer de tous les bestiaux qu'on pourroit rencontrer. Les premieres nouvelles qu'on reçut de ce détachement, furent que les Ennemis l'avoient enveloppé de façon, qu'il étoit difficile qu'un seul homme en pût échapper. La consternation de-

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1646.

vint univerſelle; mais elle fut portée à ſon comble quand on ſut que le parti avoit été entiérement mis en déroute, & que les Capitaines Schut, Couſin & la Montagne, avoient été tués avec un grand nombre de leurs gens. Ce malheur fut entiérement attribué à l'imprudence des Hollandois, qui, malgré les ordres que leur avoit donnés le Colonel Henderſon, après avoir déchargé leurs mouſquets, étoient tombés l'épée à la main ſur les Ennemis, qui les avoient attirés dans une embuſcade. Quelques-uns avoient pris la fuite de leurs poſtes, & ils furent condamnés à mort; mais après avoir éprouvé toutes les terreurs des préparatifs du ſupplice, on leur accorda leur grace. Le Lieutenant du Capitaine Gyſeling reçut cependant la punition de ſa poltronnerie; il fut envoyé au Receif; on rompit ſon épée ſur ſa tête, & il fut déclaré indigne de jamais ſervir la Compagnie, quoique ſept années employées pour elle avec fidélité, euſſent dû parler en faveur de cet Officier. Entre les circonſtances fâcheuſes qui contribuerent dans le même temps, à ruiner de

plus en plus les affaires de la Compagnie, on peut mettre pour une des plus importantes, la révolte des Tapoyers, qui abandonnerent le parti des Hollandois, à cause du meurtre de Jacob Rabbi; le bannissement du Colonel, & la confiscation de ses biens, ne purent les ramener à leur ancienne amitié.

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1646.

On fit plusieurs propositions sur les moyens de nuire aux Ennemis; le Conseil les examina; & voyant qu'il n'y en avoit aucune qui n'eût de grands inconvénients, elles furent toutes rejéttées. Quelqu'un avoit dit entre autres, qu'il pourroit être utile de refuser tout quartier; mais après une mûre délibération, on se décida pour la négative, parce qu'on jugea que cette conduite seroit plutôt capable de faire révolter ceux qui, jusqu'alors, étoient demeurés tranquilles, que de remplir l'objet qu'on se proposoit.

Le 30 de Décembre, on fut informé qu'un parti de deux cents hommes, commandé par le Colonel Rebellia, étoit arrivé de Bahia, dans une Isle près de Rio Francisco, & que les Ennemis attendoient dans

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1646.

peu d'autres renforts, non-ſeulement du même endroit, mais encore de Vargea. On apprit en même temps, que quelques troupes Hollandoiſes avoient attaqué un corps des Rebelles, ſans y avoir eu d'autre avantage que de s'être rendu maîtres de leurs armes & de leurs habits; mais peu après, ils revinrent avec des troupes plus nombreuſes, & mirent en déroute les Hollandois, qui eurent cent cinquante hommes de tués, en y comprenant un Capitaine, & cinq Officiers ſubalternes furent faits priſonniers.

Succès des Rebelles.

On délibéra ſur la propoſition de raſſembler un gros corps de troupes pour entreprendre quelque action importante, en y joignant celles qu'on pourroit tirer de Parayba; mais le Conſeil jugea que cette démarche expoſeroit ce diſtrict à un danger évident, & la propoſition fut rejettée. Les nouvelles qu'on reçut peu de jours après, firent connoître qu'on avoit pris le parti le plus prudent: les Ennemis entrerent dans le Parayba, avec un gros corps de troupes, menaçant de ruiner tout ce pays; & ils commencerent par maſſa-

crer cinquante Hollandois & Brasiliens, entre lesquels il y avoit plusieurs femmes & plusieurs enfants; mais voyant que cette Capitainerie étoit en meilleur état de défense qu'ils ne l'avoient pensé, ils en sortirent peu de jours après qu'ils y furent entrés.

Nieuhoff, Chap. XI.

An. 1646.

Le 22 de Janvier 1647, les Ennemis commencerent à battre un fort de bois, près de Baretta; quoiqu'il fût peu considérable en lui-même, & qu'il parut presque ne pas mériter qu'on le défendit, on envoya, par le Conseil de M. Hamel, cinq Compagnies pour le renforcer, dans l'espérance que les Ennemis, voyant la difficulté de réduire un aussi petit Fort, craindroient de former quelque entreprise plus considérable de ce côté. On fit une vigoureuse défense, & ils leverent le siege, le 24 du même mois. Cet événement fut regardé comme d'autant plus heureux pour les Hollandois; que de jour en jour, ils étoient accablés de nouveaux malheurs: la désertion se mit dans leurs troupes, & des simples Soldats, elle gagna bien-tôt les Officiers.

An. 1647.

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1647.

Les Rebelles continuent le siege du Receif.

Les Ennemis qui resserroient de très-près le Receif du côté de terre, formerent le projet de s'en rendre maîtres par trahison. Pour y parvenir, un Portugais invita les principaux Commandants à un grand repas, sous prétexte de ses noces, & pendant qu'on auroit été dans la joie du festin, les troupes auroient surpris la ville ; mais ce dessein fut découvert par quelques Portugais & par des Juifs, ce qui le fit manquer. Ils continuerent le siege & battirent la ville avec tant de fureur, que les Habitants épouvantés, cherchoient leur salut dans des caves, pendant que les morts, les mourants & les blessés présentoient de toutes parts, le spectacle le plus affreux. Entre plusieurs autres incidents tragiques, M. Nieuhoff en vit un propre à inspirer autant d'horreur que de pitié : ce fut celui d'une très-belle personne, niece de l'Amiral Lichthart, dont les deux jambes furent emportées par un boulet de canon, qui tua en même-temps à côté d'elle une de ses amies, nouvellement mariée. Le Colonel Schoppe s'étoit rendu maître de Taperika, qu'il fit démolir ;

mais les forces des Hollandois diminuant de jour en jour, par les fréquents échecs qu'elles recevoient, on résolut de faire une sortie générale, puisqu'on n'avoit aucune espérance d'un prompt secours. Le Colonel Schoppe s'opposa à cette proposition, ainsi que plusieurs autres Officiers; mais le sentiment contraire l'emporta, & l'on donna le commandement de cette sortie au Colonel Brink, parce que M. Schoppe n'étoit pas encore rétabli des blessures qu'il avoit reçues dans une rencontre précédente.

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1647.

Les Hollandois sont battus dans une sortie.

Les troupes Hollandoises étant sorties en bon ordre, attaquerent les Ennemis avec la plus grande fureur, & les presserent vivement pendant quelques temps; mais ceux-ci animés par leurs succès précédents & par la supériorité du nombre, repousserent bien-tôt les Hollandois, qui perdirent tant dans le combat, que dans leur fuite, onze cents hommes, du nombre desquels fut le Colonel Brink & plusieurs Officiers distingués. Ils perdirent aussi dix-neuf drapeaux, avec tout le canon

NIEUHOFF, Chap XI.

An. 1647.

& toutes les munitions qu'ils avoient apportées dans leur ſortie. Cette défaite générale termina toutes conteſtations en campagne, & ils ne s'occuperent plus que de la défenſe du Receif, qui ne pouvoit tenir long-temps, s'il ne leur venoit du ſecours de Hollande. Pour comble de maux, la diviſion ſe mit entre les différents Membres du Gouvernement : le Grand Conſeil attribua la défaite à la mauvaiſe conduite du Conſeil de guerre, dont les Membres rejetterent la faute ſur ceux du Grand Conſeil, qui n'avoit pas ſoin que les Soldats fuſſent bien payés & bien entretenus. Enfin, les affaires parurent prendre un ſi mauvais tour, avec l'attente de les voir encore dans un état plus fâcheux, que M. Nieuhoff ſollicita un paſſeport pour revenir en Hollande. Il eut beaucoup de peine à l'obtenir ; mais auſſi-tôt qu'il l'eut reçu, il fit tous les préparatifs néceſſaires pour ne pas retarder ſon voyage.

Après avoir donné le récit de ce qui ſe paſſa de plus intéreſſant, pendant que M. Nieuhoff réſida dans

le Bresil, nous allons parler en peu de mots, de ce qui concerne les habitants, les animaux & les végétaux de ce pays, comme nous l'avons recueilli de cet Auteur, que nous accompagnerons ensuite jusques dans sa patrie.

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1647.



CHAPITRE XII.

De la division des Habitants du Bresil en différentes classes : Acte de désespoir d'un Negre : Cruauté politique des Portugais, quand ils se rendirent maîtres de ce pays : Mœurs des Naturels en général : Leurs Armes : Notions qu'ils ont de l'Etre suprême : Leur connoissance de l'avenir : Leur prétendue habileté dans la magie : Leurs usages envers les malades & leur vénération pour les morts : Description des Tapoyers : Deux d'entre eux entreprennent de combattre un Taureau sauvage, & réussissent à le vaincre.

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1647.

Division des Habitants du Bresil, en differentes classes.

DANS le temps dont nous parlons, les habitants du Bresil, suivant la division la plus naturelle, formoient deux classes; les hommes libres, & les esclaves. Les Sujets libres, étoient les Hollandois, les Portugais & les Brasiliens; mais les Portugais étoient les plus nombreux & les plus riches. Les Marchands Hollandois, qui vendoient leurs effets

avec un bénéfice considérable, auroient certainement acquis des fortunes immenses, s'ils ne les avoient données à crédit aux Portugais, qui prirent la résolution de ne les jamais payer, comme nous l'avons vû dans les Chapitres précédents.

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1647.

Entre les Habitants libres du Bresil Hollandois, qui n'étoient pas au service de la Compagnie, il y avoit des Juifs qui y tenoient un rang considérable. Leur commerce étoit beaucoup plus étendu que celui de toute autre nation; ce qui les mit en état d'acheter plusieurs moulins à sucre, & d'élever de magnifiques édifices au Receif, pour y faire leur habitation. Ils auroient été très utiles pour donner de nouvelles forces au Bresil Hollandois, si leur commerce avoit été retenu dans de justes limites.

Les Esclaves étoient en partie Negres, & en partie Naturels du pays: ces derniers étoient des prisonniers de guerre pris dans le Maranhaon, ou dans le pays des Tapoyers, dont l'usage est de vendre leurs Captifs pour Esclaves, ou de leur donner la mort. Tous les autres Brasiliens jouissoient des douceurs

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1647.

Des Negres.

de la plus parfaite liberté ſous le Gouvernement Hollandois.

Du temps de Nieuhoff, il y avoit près de quarante mille Negres employés aux moulins à ſucre, entre Rio-Grande & Saint Franciſco. La plus grande partie y avoient été amenés des Royaumes de Congo, d'Angola & de Guinée. Ils ont la peau noire & luiſante, le nez plat, les levres épaiſſes, & des cheveux courts & crépus, toutes marques de beauté parmi ces peuples. Le prix de ces Negres augmente ou diminue, ſuivant les circonſtances. Lorſque le commerce y étoit floriſſant, ils ſe vendoient ſoixante & dix, quatre-vingt ou cent pieces de huit, & quelquefois on en vendoit juſqu'à quatorze & quinze cents écus, quand ils étoient plus intelligents & plus en état de rendre ſervice que le commun des Eſclaves; mais quand le commerce tomba en décadence, quarante pieces de huit furent regardées comme un prix conſidérable.

Ces Negres ſont très-adroits à nager & à plonger, & ils font ce dernier exercice avec tant de dextérité, qu'ils vont chercher une piece

de huit au fond de l'eau, quoique très-profonde. Ils ſont auſſi très-habiles pêcheurs, & gagnent beaucoup d'argent à ce métier. M. Nieuhoff rapporte que pendant qu'il étoit au Breſil, un certain Negre, grand pêcheur, fut vendu trois fois différentes, & qu'il fut ſi mécontent de changer ainſi de maître, qu'il ſe mit un jour en mer, s'attacha une pierre à une jambe, & ſe laiſſa couler dans l'eau où il ſe noya.

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1647.

Les Negres, comme on l'a remarqué en une infinité de circonſtances, ſont très-vindicatifs, & ne négligent aucune occaſion de ſatisfaire leur vengeance. Quelques-uns, quand ils deviennent vieux, portent de longues barbes griſes, & leurs cheveux deviennent de la même couleur.

Des Naturels du pays.

Les Naturels du Breſil ſont partagés en quatre différentes Nations: il y en a trois qui parlent la même langue & ne different que par la dialecte; mais la quatrieme, qui eſt celle des Tapoyers, eſt ſubdiviſée en différents diſtricts, qui, tous different de langage & de coutumes.

Les Braſiliens qui habitent au milieu des Européens, ſont de moyenne

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1647.

taille, d'une forte complexion, les yeux noirs, la bouche large, les cheveux noirs & crépus, & le nez écraſé; ce qu'on regarde dans le pays comme ſi eſſentiel à la beauté, que les peres & meres applatiſſent le nez de leurs enfants, pendant qu'ils ſont encore au berceau. Ils ſe peignent le corps de diverſes couleurs; leurs femmes ſont auſſi de moyenne taille, bien proportionnées, & avec des traits aſſez réguliers. Leurs cheveux deviennent noirs & leurs corps tannés par l'ardeur exceſſive du climat, quoiqu'ils ne naiſſent pas de cette couleur. Les Braſiliens arrivent promptement à la maturité, & vivent juſqu'à un âge très-avancé, ce qui vient en grande partie du climat, puiſqu'on y voit ſouvent des Européens qui y parviennent à cent & cent vingt ans. On trouve très-peu de gens eſtropiés ou contrefaits parmi les Braſiliens, ce qu'on ne peut attribuer qu'à l'uſage où ils ſont, de ne jamais emmaillotter aucune partie de leurs enfants, à l'exception des pieds.

Dureté du Gouvernement Portugais.

Avant que les Hollandois euſſent mis le pied dans le Breſil, les Natu-

rels étoient abſolument réduits en eſclavage par les Portugais, qui regardoient leur deſtruction comme une partie importante de leur politique. En effet, ils en avoient ſi bien formé & ſuivi le plan, que la Capitainerie de Rio-Grande, qui, en 1545, pouvoit mettre ſur pied cent mille combattants, en put à peine fournir trois cents en 1645. La cruauté de ces maîtres occaſionna une haine implacable entre eux & les malheureux Braſiliens, & cette prodigieuſe diminution fut cauſée en grande partie par les guerres qu'ils ſoutinrent, ainſi que par quelques maladies épidémiques qui ſe répandirent parmi eux. Le petit nombre de ceux qui reſterent, vécurent dans des villages qui leur furent aſſignés; y firent leurs plantations, & y habiterent dans des maiſons de bois couvertes de feuilles de palmier. Les Braſiliens en général, ont un grand amour pour la liberté, particulierement les Tapoyers. Ils vivent avec aſſez d'union entre eux, excepté quand l'ivreſſe, qui eſt leur vice favori, les fait tomber dans quelque déſordre. Ils ſont paſſionnés pour la

NIEUHOFF, Chap. XII.

An 1647.

danse, ont naturellement une grande indolence, & dorment volontiers vingt-quatre heures de suite. Ils resteroient toujours dans une profonde tranquillité, si les besoins de la nature ne les en faisoient sortir. Ils entretiennent du feu dans leurs huttes le jour & la nuit : pendant le jour, pour préparer leur nourriture, & durant la nuit, pour corriger la fraîcheur de l'air, qui y est plus vif que dans plusieurs parties de l'Europe, parce que les jours & les nuits y sont d'égale longueur, pendant presque toute l'année.

Les femmes y sont malheureuses.

Les Brasiliens de l'intérieur du pays, vont entierement nuds : mais ceux qui habitent près les rivages de la mer, portent différentes sortes d'habillements. Quelques-uns ont seulement une chemise de toile ou de coton, & d'autres plus policés, s'habillent à la maniere des Européens. Les femmes suivent toujours leurs maris, même à la guerre, où les hommes ne portent rien que leurs armes ; & ce sont elles qui leur servent de chevaux de bâts, en se chargeant non-seulement des provisions, mais encore de tout ce qu'ils

jugent leur être néceſſaire, un ou pluſieurs enfants, un perroquet ou un ſinge ſur un bras, & un chien attaché à une corde, de l'autre côté. Ils s'arrêtent près des haies ou au milieu des campagnes, où quelque ruiſſeau leur fournit l'eau dont ils font alors leur unique boiſſon, excepté celle qu'ils trouvent quelques fois dans les creux de certains arbres qu'ils appellent Karrageata. Vers le ſoir, ils ſuſpendent leurs hammacs à des arbres, ou au moins, ils les attachent à des pieux, & ils s'y garantiſſent de la pluie par le ſecours de quelques feuilles de palmier. Quand ils ſont dans leurs maiſons, les hommes ſortent aſſez ordinairement le matin avec leurs arcs & leurs fleches, pour tuer quelques oiſeaux ou quelques bêtes fauves, & d'autres fois, ils vont à la pêche, pendant que les femmes travaillent à la plantation, à moins qu'elles n'accompagnent leurs maris pour rapporter ce qu'ils ont tué. Ils tuent & prennent les bêtes ſauvages de différentes façons, quelquefois à coups de fleches, d'autres fois au piege.

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1647.

Les Braſiliens ne ſont pas ſomp-

NIEUHOFF, Chap XII.

An. 1647.

tueux dans leurs meubles : leur hammacs ou ini, comme ils les appellent, en font la principale piece ils sont faits de coton, & ressemblen assez à un filet de six ou sept pieds de long & de quatre de large. Les Tapoyers en ont de douze ou quatorze pieds de long, qui peuvent contenir quatre ou six personnes. Leurs pots & leurs gobelets ou tasses sont faits de callebasses, & l'on en trouve qui tiennent jusqu'à trente ou trente-cinq pintes ; mais en général, ils les coupent & les partagent en plusieurs parties. Les plus pauvres se servent de pierres au lieu de couteaux : mais les autres en achettent des Européens.

Leurs armes.

Les armes des Brasiliens sont les arcs, les fleches & les massues : leurs arcs sont d'un bois très-dur, qu'ils nomment Visapariba : les cordes sont de coton filé, & leurs traits, de roseaux sauvages avec des pointes très-dures, qu'ils arment souvent de dents du poisson, nommé Jacru : quelques-uns ont plusieurs pointes, & d'autres n'en ont qu'une seule.

Ils comptent leur âge en mettant à part une chataigne chaque année,

dont ils commencent à compter le cours, par le lever d'une étoile, qu'ils appellent Taku ou étoile de la pluie, qui paroît dans le mois de Mai, & ils donnent aussi le même nom à l'année. Quelques-uns des Brasiliens enfoncés dans les terres, n'ont aucune espece de religion, ni aucune notion de l'Etre suprême: cependant il leur est resté une legere idée du déluge universel, & ils croyent que toute la race des hommes fut alors détruite, à l'exception d'un seul, qui demeura avec sa sœur, laquelle étoit enceinte avant le déluge, ce qui servit peu-à-peu à repeupler la terre. On juge qu'ils n'ont aucune notion de la Divinité, sur ce qu'ils n'ont pas même de mot pour l'exprimer, si ce n'est celui de Tuba, qui signifie quelque chose de très-excellent. Ils appellent le tonnere, Tubakunungo, ce qu'on peut interpréter, bruit fait par la suprême excellence: ils n'ont point d'idée d'aucun état particulier pour l'avenir; mais il leur est resté une tradition que les ames ne meurent point avec les corps, & qu'elles sont transportées dans des régions & des vallées

NIEUHOFF, Chap. XII.

An 1647.

NIEUHOFF, Chap. XII.

An 1647.

agréables, ſituées, diſent-ils, au-delà des montagnes, où elles jouiſſent des plus grands plaiſirs, tels que celui de danſer, de chanter, & d'autres qu'ils peuvent imaginer; mais cet état de félicité, n'eſt que pour les hommes & les femmes, qui, pendant leurs vies, ont fait des actions méritoires, comme de tuer & de dévorer un grand nombre de leurs ennemis: les autres qui ſont demeurés dans l'oiſiveté, ſont tourmentés par des diables, auxquels ils donnent divers noms.

Quoiqu'ils n'ayent aucune forme de religion, ni aucun objet particulier de culte, ils ont cependant entre eux, des hommes qu'ils nomment Payes ou Prêtres, qui ſont des eſpeces d'Inſtituteurs prophétiques, & ils les conſultent dans toutes les occaſions importantes, particulierement pour la guerre. Ils ont une ſi grande crainte des eſprits, auxquels ils donnent différents noms, que pluſieurs ſont morts par la ſeule frayeur d'une prétendue apparition. Quoiqu'ils ne leur rendent aucun culte, quelques-uns prétendent appaiſer leur colere, par des préſents

qu'ils ſuſpendent à des poteaux plan-
tés en terre pour cet uſage. Il y a
une nation de Braſiliens, nommée
le Potiguaras, ſi ſavante, dit-on,
dans la ſorcellerie, qu'ils peuvent
enchanter leurs ennemis, juſqu'à les
faire mourir.

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1647.

Les Braſiliens qui vivent parmi
les Européens, ſuivent à quelques
égards, les principes de la Religion
Chrétienne; mais il eſt rare qu'ils
l'embraſſent avec beaucoup de zele,
à moins qu'ils n'y ayent été élevés
dès leurs plus tendres années. Quel-
ques Miniſtres Hollandois & quel-
ques Prêtres Portugais ont aſſez bien
réuſſi à y opérer des converſions, &
pluſieurs Naturels, ont appris à lire
& à écrire dans les écoles Hollan-
doiſes.

Leurs uſages envers les malades.

Il y a pluſieurs maladies commu-
nes en Europe, qui ſont entierement
inconnues au Breſil. Il y en a qui
ſont particulieres au climat, & qu'ils
guériſſent avec des médicaments ſim-
ples, parce qu'ils mépriſent tous
ceux qui ſont compoſés. Ils appor-
tent tous leurs ſoins à bien traiter
les malades : mais s'ils voyent qu'a-
près toutes leurs peines, la maladie

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1647.

continue, ils leur caſſent la tête, & diſent qu'il eſt plus avantageux pour eux, de mourir tout d'un coup, que de ſouffrir les peines qui accompagnent l'état de celui qui rend naturellement le dernier ſoupir. Quand ils ſont morts, ils exercent la même cruauté ſur les corps de leurs amis que ſur ceux de leurs ennemis, quoique par des motifs différents, ils les déchirent en morceaux & en mangent la chair avec avidité.

Les Braſiliennes ſont très-fertiles, & accouchent ſi aiſément qu'auſſi-tôt qu'elles ſont délivrées, elles vont à la riviere la plus proche, pour ſe purifier: alors le mari ſe met au lit, & pendant vingt-quatre heures on le nourrit, & on a pour lui toutes les attentions qu'on apporte en Europe pour les nouvelles accouchées. Les meres pleurent la mort de leurs enfants avec des cris affreux, pendant trois ou quatre jours : quand leurs amis ont été long-temps abſents, ils vont au-devant d'eux, les bras ouverts, en répandant des larmes & avec toutes les marques poſſibles d'affection. Quoique les Braſiliens actuels ſoient les deſcendants de ces

Cannibales dont nous parlons, leur mélange avec les Hollandois & les Portugais, les a presque tous corrigés de cette inhumanité, & ils sont devenus aussi affables & aussi humains que le sont plusieurs Nations Européennes.

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1647.

Des Tapoyers.

Les Tapoyers sont de plus haute taille, & ont plus de force de corps que les autres Brasiliens : leur couleur est d'un brun foncé, avec des cheveux noirs, qui pendent sur leurs épaules, & ils les coupent seulement sur le front, parallellement aux oreilles. Ils ont soin de n'avoir aucun autre poil sur tout le reste de leurs corps, & même ils arrachent celui de leurs sourcils. Leurs Rois & leurs Chefs sont distingués du vulgaire, par leurs cheveux, qui servent à faire connoître leur qualité, & en général, les Brasiliens font une grande estime de la longueur des ongles.

On reconnoît les Rois, en ce que leurs cheveux sont coupés en forme de couronne, & en ce que l'ongle de leur pouce est conservé très-long, ornement qui ne convient qu'à la Majesté Royale ; les Princes du sang & les Grands, peuvent bien

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1647.

avoir les autres ongles longs : mais non ceux des pouces.

Comme ces Peuples ſont très-forts, & ont une grande agilité, le Prince Maurice ordonna à deux d'entre eux, d'attaquer un Taureau ſauvage, ce qu'ils firent auſſi-tôt. Ils le fatiguerent long-temps à coups de fleches, enſuite l'un des deux ſauta ſur le dos de l'animal, le prit par les cornes, le renverſa, & ſecondé par ſon camarade, il réuſſit à le tuer. Ils le firent rôtir auſſi-tôt, en mettant du feu deſſous, ſuivant leur coutume, & ils ſe régalerent de ſa chair avec tous les autres Tapoyers qui avoient aſſiſté au combat.

Les Tapoyers des deux ſexes & de tout état, depuis le Roi juſqu'au Papan, vont entierement nuds, à la réſerve de ce que la pudeur oblige de cacher, ce qu'ils font très-ſoigneuſement. Les hommes portent ſur la tête, une eſpece d'ornement, formé des plumes d'un oiſeau nommé Guara, avec de longues queues d'un autre oiſeau, appellé Arara, qui leur tombent ſur les épaules. Quelquefois ils portent ſeulement un cordon de coton autour de la tête,

tête, & ils y attachent des plumes de diverſes couleurs. Ils ont auſſi des eſpeces des manteaux tiſſus de coton, travaillé comme un filet, & ornés de plumes de différentes ſortes d'oiſeaux diverſement colorés, qui avancent les unes ſur les autres comme des écailles de poiſſon. A l'extrémité de ces manteaux, eſt un capot ou capuchon, qui ſert à couvrir leur tête. Le tout enſemble deſcend plus bas que les genoux; mais ces ſortes d'habillement ne ſont que pour les jours de fête, à moins qu'ils ne les portent quelquefois pour ſe garantir de la pluie, en quoi ils ſont aſſez utiles.

A la mort de leur pere ou de leur mere, les Tapoyers s'arrachent tous les cheveux. Ils ont des trous aux oreilles, aux levres & aux joues, pour y pendre quelques pieces de bois ou quelques pierres qui leurs ſervent d'ornement. Leurs corps ſont peints d'une liqueur brune, qu'ils expriment du fruit nommé Janipapa: ſouvent ils s'attachent avec du maſtic ou du miel ſauvage, des plumes ſur tout le corps, ce qui les fait reſſembler de loin à de gros oiſeaux.

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1647.

Ils portent autour des jambes, des bracelets du fruit de l'arbre nommé Aguay, & ont des souliers faits d'écorce de Kuragua. Quelques-uns des Tapoyers ne se servent ni d'arcs, ni de fleches, mais seulement de dards : leurs massues sont d'un bois très-dur, fort grosses par le bout & garnies de dents ou de pierres très-aiguës. Ils ont trois sortes d'instruments à vent ; les premiers sont faits d'os humains, les seconds, de cornes & les autres de roseaux. Les Tapoyers ne sont pas estimés aussi bons soldats que les autres Brasiliens & dans le danger, ils ont plus d'inclination à faire usage de leur agilité que de leur force. Il est vrai qu'ils courent avec une si grande vîtesse qu'il est très-difficile de les atteindre. Ils sont en général très-indolents, & plutôt que de se donner la peine de cultiver la terre, ils préferent de vivre de ses productions sauvages. Ils mangent de la chair humaine ; & si une femme fait une fausse couche, elle se nourrit aussi-tôt de la chair de l'enfant, disant qu'il ne peut avoir un meilleur tom-

beau que les entrailles d'où il eſt venu.

Les Tapoyers reſſemblent aux Arabes, en ce qu'ils menent une vie vagabonde; mais avec cette différence, qu'ils ſe contiennent dans des limites particulieres, changeant d'habitation, ſuivant les différentes ſaiſons de l'année. Ils aiment beaucoup les amuſements, & ſe ſervent de leurs arcs avec tant d'adreſſe, qu'ils abattent à la volée autant d'oiſeaux qu'il leur plaît d'en avoir.

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1647.

Quand une femme devient groſſe, ſon mari n'approche plus d'elle, juſqu'à ce qu'elle ſoit accouchée, & même ordinairement, tant qu'elle donne à tetter. Si une femme mariée a un commerce illégitime avec un autre homme, ſon mari peut la chaſſer; mais s'il la ſurprend en adultere, il eſt maître de tuer l'un & l'autre. Ils ont quelques uſages qui précédent le mariage, & que nous nous diſpenſerons de rapporter, pour ne pas offenſer la modeſtie en ſatisfaiſant la curioſité. Après avoir parlé des habitants du Breſil, nous allons paſſer aux animaux & aux autres objets qui nous paroîtront mériter d'être remarqués.

CHAPITRE XIII.

Des différentes especes d'Oiseaux & d'autres Animaux qu'on trouve au Bresil.

NIEUHOFF, Chap. XIII.

An. 1647.

Animaux du Bresil. Le Porc-Epic.

LA premiere espece d'animal particuliere au Bresil, qui se présente à nous, est le Porc-épic, que Les Brasiliens nomment Kuandu. Il est à peu près de la grosseur d'un singe, & son corps est entierement couvert de pointes qui ont trois ou quatre pouces de longueur, au lieu de poils. Quand l'animal est irrité, il lance ces pointes avec tant de force, qu'elles peuvent blesser & même tuer un homme. Ses yeux sont ronds, étincelants, & semblables à des escarboucles par leur couleur. Il a de grandes moustaches comme les chats, ses pieds ressemblent à ceux du singe, avec quatre doigts seulement à chacun, mais sans pouce, & ses pattes de devant sont plus courtes que celles de derriere. Cet animal dort ordinairement pendant le jour, & va chercher sa proye durant

la nuit : il aime exceſſivement les oiſeaux, & monte très-bien ſur les arbres, quoique ce ſoit avec lenteur. Les habitans en mangent la chair rôtie, & le goût en eſt aſſez agréable.

NIEUHOFF, Chap. XIII.

An. 1647.

Le Pareſſeux.

Le Pareſſeux, ainſi nommé, à cauſe de la lenteur de ſa marche, qui ne lui fait faire en quinze jours qu'environ l'eſpace d'un jet de pierre, eſt à peu près de la groſſeur d'un Renard. Ses pattes de devant ont ſept pouces de longueur depuis les pieds, & celles de derriere n'en ont pas plus de ſix ; il a la tête ronde, & ſa gueule, qui eſt toujours écumante, eſt auſſi ronde & petite ; ſes dents ſont petites & plates ; ſon nez eſt noir, élevé, & doux à toucher. Ses yeux ſont petits, noirs, & ſans vivacité ; ſon corps eſt couvert d'un poil cendré. La raiſon de cette lenteur exceſſive, vient de ce que ſes membres ſont, pour ainſi dire, diſjoints par le milieu. Il vit ſur les arbres, & ſe nourrit de feuilles, ſans aucune boiſſon : il craint tellement la pluie, qu'il ſe cache auſſi-tôt qu'elle approche. Quoique les membres de cet animal ſoient très-foibles,

il eſt très-fort difficile de lui arracher ce qu'il tient ; ſon cri, de même que celui du Porc-épic, eſt aſſez ſemblable au miaulement d'un chat.

NIEUHOFF, Chap. XIII.

An. 1647.

Mangeur de fourmis.

Les Fourmilliers ou mangeurs de fourmis, ainſi nommés à cauſe de leur nourriture, ſont de deux eſpeces, les grands & les petits ; les premiers qui ſont à peu près de la groſſeur d'un chien de moyenne taille, ont la tête ronde, avec un groin alongé, mais ſans dents. Pour attraper les fourmis, cet animal poſe ſa langue, qui eſt de vingt-cinq pouces de long, & quelquefois de trente, ſur un tas de fumier, juſqu'à ce que ſa proye y ſoit montée, & quand il en ſent une quantité, il les avale toutes enſemble. Les petits ſont de la groſſeur d'un Renard du Breſil ; leurs pieds de devant portent quatre griffes crochues, & ils ont deux larges bandes noires ſur le dos. Cette bête eſt très-ſauvage, elle ſaiſit tout ce qu'elle peut prendre avec ſes pattes ; lorſqu'on la frappe de quelque coup, elle ſe leve comme un Ours, & ſaiſit dans ſa gueule l'inſtrument qui l'a touché. Elle dort pendant tout le jour, les pattes de devant poſées

ſur ſon col ; la nuit elle cherche ſa proye ; quand elle boit, l'eau ſort auſſi-tôt par ſes narrines.

NIEUHOFF, Chap. XIII.

An. 1647.

L'Armadilla.

L'animal nommé Armadilla, ou Porc cuiraſſé, parce qu'il eſt couvert d'écailles, qui reſſemblent à un bouclier, eſt à peu près de la même groſſeur & de la même figure que nos cochons domeſtiques ; il a ſur le dos pluſieurs ſéparations, entre leſquelles on voit une peau d'un brun foncé ; ſa tête eſt parfaitement ſemblable à celle des autres Porcs, & il a un nez pointu, qui lui ſert à fouiller la terre ; ſes yeux ſont petits & enfoncés dans la tête ; ſa langue eſt petite & pointue ; ſes oreilles preſque noires, ſans poil ni écailles. La poitrine, le ventre & les jambes ſont également ſans écailles. Cet animal eſt en général très-gras : il ſe nourrit de racines, & de toutes ſortes d'ordures, boit exceſſivement : & quoiqu'il ſoit au nombre des bêtes terreſtres, il aime particulierement les endroits marécageux. Pour en faire la chaſſe, on ſe ſert d'un petit chien, qui abboye auſſi-tôt qu'il ſent l'endroit où cet animal s'eſt caché ſous la terre,

NIEUHOFF, Chap. XIII.

& on le trouve en y creusant : sa chair est assez bonne à manger.

An. 1647.

Oiseaux du Bresil.

On trouve dans le Bresil une espece de Chauve-souris de la grosseur d'un Corbeau, elle est très-sauvage, & mord vivement avec des dents extrêmement aiguës : sa retraite ordinaire est dans les trous des arbres & dans les vieux murs. On y voit aussi une espece d'Oyes sauvages qui ressemblent beaucoup à celles d'Europe ; elles sont seulement un peu plus grosses, & leur couleur est plus variée ; ce sont des oiseaux aquatiques fort charnus & d'un très-bon goût.

Le Toucan.

L'Oiseau à grand bec ou Toucan, est à peu près de la grosseur d'un pigeon de bois : il a autour du col, comme un cercle couleur de safran de trois ou quatre pouces de tour, ses plumes sont jaunes sur l'estomac, & noires dans toutes les autres parties, avec les extrémités rouges. Son bec est de la longueur de la paume de la main, & très-profond ; il est jaune en dehors, & rouge en dedans. L'animal s'en sert avec la plus grande activité.

Le Kiokoi.

Les Brasiliens ont un autre Oi-

ſeau, qu'ils nomment Kiokoi, qui paroît être une eſpece de Grue, à peu près de la groſſeur de nos Cigognes, & très-agréable à voir; ſon bec d'un jaune tirant ſur le verd, d'environ ſix pouces, eſt droit & pointu; ſon col eſt de quinze pouces de long, le corps en a dix, & la queue cinq; ſes pattes, qui peuvent être d'environ quatorze pouces, ſont couvertes de plumes juſqu'à moitié de leur longueur; ſon col & ſon jabot ſon blancs, ſa tête noire, avec un mêlange de couleur cendrée. A la partie inférieure du col, il porte de longues plumes blanches dont on ſe ſert pour écrire. La chair de cet oiſeau eſt bonne & d'un fumet agréable. Il y en a d'autres d'une plus petite eſpece, à peu près de la groſſeur d'un Canard, dont la chair eſt auſſi de très-bon goût, & a quelque choſe d'aprochant de celle de la Grue.

NIEUHOFF, Chap. XIII.

An. 1647.

L'Oiſeau grenier.

L'Oſeau-Grenier eſt remarquable par ſa ſingularité; il a un bec de près de ſept pieds & demi de long, avec une eſpece de couronne de plumes vertes & noires ſur la tête, dont la moitié n'a point de plumes, non plus

NIEUHOFF, Chap. XIII.

An. 1647.

que la moitié de ſon col. Il eſt à peu près de la groſſeur d'une Cigogne ; on le mange bouilli, après en avoir ôté la peau, & ſon goût eſt aſſez agréable.

Le Breſil produit beaucoup d'autres eſpeces d'oiſeaux ſauvages, qui différent très-peu de ceux d'Europe, à l'exception de celui qu'on appelle l'Oiſeau Mouche : il n'eſt pas plus gros que le doigt, & cependant il fait un très-grand bruit : ſes plumes ſont ſi changeantes, qu'en le tournant de différents côtés, il paroît toujours varier de couleur. Les femmes du Breſil en mettent un de chaque côté pour leur ſervir de pendants d'oreilles.

Poiſſons & Serpens.

Les rivieres & les lacs, de même que la mer ſur la côte du Breſil, ſont remplis d'une grande quantité de poiſſon de diverſes eſpéces. On trouve auſſi dans ce pays pluſieurs ſortes de ſerpents, dont il y en a un qu'on appelle Gekko, qui fait un ſiflement continuel. La piquure de cet animal eſt mortelle, à moins qu'on ne coupe promptement la partie endommagée, ou qu'on ne la brûle avec un fer chaud ; ſon ſang eſt auſſi un poiſon très-ſubtil, & les

habitans de Java, qui ont beaucoup de ces serpents dans leur isle, y trempent leurs fléches, pour en rendre les blessures mortelles. Lorsqu'ils prennent un de ces animaux, ils l'attachent au plancher; & quand il est fortement irrité, il vomit une liqueur jaune, qu'ils rassemblent dans des pots, & qui se coagule au soleil, pour le même usage. On voit combien ce serpent est venimeux par les effets terribles de son urine, qui, appliquée extérieurement sur la peau, la fait devenir noire, & cause la gangrène. La racine de Curcuma, que nous nommons Turmeric, est, suivant les Brasiliens, le plus puissant reméde contre ce poison.

NIÈUHOFF, Chap. XIII.

An. 1647.

Le Serpent à sonnettes, ainsi nommé, à cause du bruit que fait sa queue, se meut avec une vîtesse qui ressemble à la fuite. Le milieu de son corps est à peu près de la grosseur du bras d'un homme vers le coude, & il va en diminuant, tant du côté de la tête, que de celui de la queue. Ce serpent est très-venimeux; mais comme on l'entend de fort loin, il en est moins dangereux. Le principal remede dont se servent les Brasi-

Serpent à sonnete.

NIEUHOFF, Chap. XIII.

An. 1647.

liens contre la piquure de ce Serpent, & de la plûpart des autres especes, est une emplâtre faite de têtes de serpent, broyées & mêlées avec de la salive d'un homme à jeun.

Le Guaku.

Le Guaku, ou Liboya, est un serpent d'une grandeur monstrueuse, puisqu'on en voit de dix-huit, vingt-quatre, & même trente pieds de long, aussi gros que le corps d'un homme; les Portugais le nomment serpent chevreuil, parce qu'il dévore souvent de ces animanx, de même que ceux d'autres especes qu'il peut rencontrer. Il n'est pas si venimeux que les autres serpents, & quelques gens prétendent même que sa chair est bonne à manger; mais il est très-vorace, & s'élance des haies, où il se retire, sur les hommes & sur les bêtes. Outre ceux dont nous avons déjà parlé; il y a encore plusieurs autres especes de serpents, qui sont la plûpart venimeux, & qui ne différent entr'eux que par la taille & par la couleur.

Crocodile de terre.

Le Senembi, ou Crocodile de terre, est un animal fort commun au Bresil; il est rare qu'il ait plus de cinq pieds de longueur. Il peut vîvre deux

ou trois mois sans manger ; sa chair est aussi bonne & aussi blanche que celle du Lapin. On trouve dans sa tête quelques pierres, dont on prend le poids de deux dragmes à la fois, & qui sont un reméde infaillible pour la gravelle.

On trouve aussi dans le Bresil des Lézards & des Scorpions. Les premiers ont quelquefois jusqu'à quatre pieds de long, & les Negres les mangent sans crainte, quoique leur piquure soit venimeuse, de même que celles des Scorpions, qui en ce pays deviennent très-gros. On y voit aussi différentes especes de fourmis, qui pour la plûpart ne ressemblent en rien à celles d'Europe, étant beaucoup plus grosses, & plus dangereuses pour les fruits de la terre. Il y a plusieurs sortes d'Abeilles, qui servent comme les nôtres à faire du miel ; mais avec cette différence, qu'on ne les rend pas des animaux domestiques comme en Europe, en les mettant sous des ruches. Elles s'établissent dans les trous des arbres, où elles font leur travail, & on en retire les fruits par différents moyens.

Araignées.

Entre plusieurs especes d'Araignées, il y en a une dont la grosseur

NIEUHOFF, Chap. XIII.

An. 1647.

eſt remarquable. On la trouve ordinairement dans les tas de fumier, & dans les trous des arbres, où elle forme ſa toile comme les autres animaux de la même nature; quand elle eſt irritée, elle fait une piquure ſi petite, qu'à peine eſt-elle viſible; mais ſi dangereuſe, qu'il ſe forme une tumeur bleue très-douloureuſe, & qui cauſeroit la mort, ſi on n'y apportoit remede par les antidotes convenables.

Le Breſil produit une grande quantité de bêtes féroces, particulierement des Léopards & des Tigres. Les derniers ſont ſi voraces, qu'ils dévorent ſouvent des animaux, & même des hommes. Il y a encore, vers les côtes, une eſpece d'animal qu'on appelle Jack ou Godenot, qui eſt très-agile, & ſi cruel, qu'il déchire tout ce qu'il trouve de plus foible que lui.

Arbres du Breſil. Le Manioc.

Après avoir parlé en général des animaux qui ſont particuliers au Bréſil, nous devons auſſi faire connoître quelques arbres & quelques racines qui y croiſſent. L'arbriſſeau, nommé Manioc, qui fait en grande partie la nourriture des Braſiliens,

NIEUHOFF, Chap. XIII.

An. 1647.

eſt le premier qui mérite notre attention. Cet arbriſſeau ſe nomme ordinairement dans le pays Maniiba, ou Mandiiba, & il y en a de différentes eſpeces ; mais la racine eſt toujours nommée Manioc. On la fait ſécher ; on la réduit en poudre ; on la fait cuire au four, comme le pain en Europe, & c'eſt la nourriture ordinaire des habitans de l'Amérique. Cette racine a quelque reſſemblance avec nos panais ; elle ne croît que dans les terreins ſecs : elle a deux ou trois pieds de long, & eſt groſſe comme le bras d'un homme. Quand elle eſt parvenue à maturité, chaque arbriſſeau produit trois, quatre, & quelquefois vingt racines, qu'on ne peut conſerver plus de trois jours hors de terre, ſans les faire ſécher & ſans les réduire en farine. Quand on preſſe cette racine nouvellement tirée de terre, il en ſort un jus épais, dont on peut ſe ſervir au lieu de colle; & en le mélant avec du ſucre & de l'eau de fleur d'orange, on en fait une conſerve très agréable. Il y a différents moyens de préparer le Manioc pour s'en ſervir ; mais comme c'eſt toujours pour le même uſa-

NIEUHOFF, Chap. XIII.

An. 1647.

ge, nous ne nous arrêterons pas à le détailler. Le Manioc a une propriété très-singuliere : c'est que si on le mange frais, il est un poison mortel pour les hommes, & qu'il n'a aucune qualité dangereuse quand il est desséché. Il faut encore remarquer, que quoique toutes sortes d'animaux mangent de cette racine, & qu'elle serve à les engraisser, le jus en est aussi pernicieux pour eux que pour l'espece humaine. Environ trois boisseaux de farine de Manioc, suffisent pour nourrir un homme de travail pendant un mois, & une piece de terre qui en est plantée, produit le quadruple de ce qu'elle donneroit si elle étoit semée en froment.

La Sensitive. Les Calebasses.

La plante Sensitive se trouve aussi au Bresil, de même que le fruit nommé Calebasses, dont l'écorce est si forte, que quand elle est seche, elle peut servir de tasse, d'écuelle, & à plusieurs autres usages. Ce fruit varie beaucoup en grosseur & en figure ; il y en a de ronds, & d'autres longs : l'arbre fleurit & produit une fois par mois cette espece de fruit, qui est aussi agréable au goût ; mais que sa qualité trop astringente rend dangereux.

NIEUHOFF, Chap. XIII.

An. 1647.

L'arbre que les Brasiliens nomment Imakaru, n'a rien de remarquable, & nous en parlons seulement pour ne pas obmettre son nom. Ils en ont un autre appellé Pako Kaatinga, qui approche beaucoup du roseau : la tige porte un fruit qui ressemble assez à la pomme de Pin : on en mâche les côtes, qui sont très-bonnes pour le rhume, & l'on prétend même qu'elles ont la force de dissoudre la pierre dans la vessie.

Le Katjou.

Dans tout le Bresil, mais particulierement dans l'Isle de Tamarika, croît un arbre nommé Katjou, qui porte deux différentes sortes de fleurs & de fruits. Les fleurs blanches produisent une espece de pomme douce & spongieuse, dont les Brasiliens font une boisson assez semblable à notre cidre : on y joint du sucre, ce qui lui donne le goût de vin du Rhin : cette liqueur porte fortement à la tête; mais elle n'est pas nuisible, en ce qu'elle passe promptement.

Le Poivre du Bresil.

Le Lada du Chili, ou Poivre du Bresil, vient sur des tiges noueuses d'environ cinq à six pieds de hauteur. L'écorce, qui est d'un verd obscur, est comme partagée par des

NIEUHOFF, Chap XIII.

An. 1647.

anneaux blancs, d'où ſortent de petites branches d'environ quatre pouces de long : elles portent de petites fleurs blanches, qui produiſent les grains de Poivre.

Les Cannes de ſucre.

Les Cannes de Sucre, que les Braſiliens appellent Viba, ſont de deux ſortes ; les unes ont des petites feuilles, & les autres en ont de larges. Les dernieres qu'on regarde comme la meilleure eſpece, pouſſent de longues tiges, à peu près de la groſſeur du bras d'un enfant. Ces Cannes viennent de petites boutures, qui, étant miſes dans un terroir, dont on a ſoin d'ôter les mauvaiſes herbes, produiſent en ſix mois une graine brune au ſommet, & alors elles ſont bonnes à être coupées. Si on les laiſſe plus long-temps, le jus diminue & s'aigrit. Les terreins bas ſont plus favorables pour les Cannes de Sucre que les hauteurs, & elles croiſſent le mieux dans les endroits qui ſont fréquemment ſubmergés par le débordement de quelque riviere. Il faut beaucoup de travail pour tirer le Sucre de ces Cannes; mais comme cette marchandiſe eſt d'un grand produit, on en eſt bien récompenſé.

Du temps de Nieuhoff, on estimoit que le Bresil en fournissoit deux cents ou deux cents cinquante mille caisses chaque année.

CHAPITRE XIV.

Conclusion de la Description du Bresil, donnée par Nieuhoff.

NIEUHOFF, Chap. XIV.

An. 1647.

Bois de Bresil.

LE bois de Bresil, bien connu en Europe, par son utilité dans la teinture, se coupe sur des arbres, qui ont depuis douze jusqu'à dix-huit pieds de circonférence. Ils n'ont rien de remarquable; mais il est nécessaire d'en faire mention, parce qu'ils sont une branche considérable du commerce de ce pays. Il en est de même d'un autre arbre, nommé Timbo, dont on fait des cerceaux, à cause de sa flexibilité, & l'on tire une espece de chanvre de son écorce.

Des Palmiers.

Entre différentes especes de Palmiers, qu'on trouve au Bresil, celui qui se nomme Pindava a la préférence, comme le plus beau & le plus propre à l'ornement. Il y en a une

NIEUHOFF, Chap. XIV.

An. 1647.

autre ſorte, que les Portugais appellent Tamar, ou Date, parce qu'il porte un fruit ſemblable à celui du Datier; mais ni le fruit, ni le bois de cet arbre, n'eſt pas d'un grand uſage; le Pindava ne ſert guere qu'à orner des jardins: cependant il porte au lieu d'écorce, une excreſcence ou mouſſe blanche & forte, qui contient une ſubſtance ſulphureuſe que les Braſiliens préparent pour en faire de forte leſſive. Il porte auſſi un fruit qui eſt aſſez bon à manger.

Cocotiers.

On trouve dans le Bréſil un grand nombre de Cocotiers: cet arbre en général vient très-tortu; la groſſeur en eſt ordinairement de quatorze à quinze pieds de circonférence, & il monte juſqu'à la hauteur de cinquante pieds. Il eſt remarquable que ces ſortes d'arbres n'ont point de branches: mais autour, ſouvent on voit quatorze ou quinze feuilles, qui croiſſent juſqu'à la longueur de quatorze ou quinze pieds.

M. Nieuhoff s'embarque pour repaſſer en Europe.

Sans nous arrêter plus long-temps à décrire les animaux & les différentes productions du Breſil, dont nous avons eu ſeulement deſſein de don-

ner une idée générale, revenons à M. Nieuhoff que nous avons laissé préparé à repasser en Hollande. Il s'embarqua le 23 de Juillet 1649 à bord du Navire l'Union, commandé par le Capitaine Albert Jantz, & arriva sans aucun événement remarquable à l'Isle de Corfou, qui est une des neuf que les Hollandois appellent les Isles Flamandes. La plus grande de toutes, nommée Tercère, a environ seize lieues de tour : elle est fertile, quoique pierreuse, & l'on y trouve une grande quantité de gros bétail. Il y a dans cette Isle une fontaine, si remplie de sous pierreux, que le bois s'y pétrifie en peu de temps ; d'autres sont si chaudes, qu'on peut aisément y faire cuire des œufs : Tercère est encore remarquable par les tremblements de terre qui y sont très-fréquents.

NIEUHOFF, Chap. XIV.

An. 1647.

De l'Isle de Corfou, M. Nieuhoff continua son voyage, & il arriva sans aucun accident à Flessingue, le 19 de Septembre : Il y passa cinq jours pour prendre du rafraîchissement, & se rendit ensuite en son pays natal. Pour récompense des dangers & des

Il arrive à Flessingue.

NIEUHOFF, Chap. XIV.

An. 1649.

fatigues de ſon voyage du Breſil, il eut l'unique ſatisfaction de trouver tous ſes parents & tous ſes amis en bonne ſanté.

Il s'éleva beaucoup de diſputes au ſujet de la perte du Breſil Hollandois, & quelques mécontents prétendirent qu'elle devoit être attribuée à la mauvaiſe conduite, ou même à la trahiſon du Grand Conſeil, dans le temps où Mrs Hamel, Bullaeſtrete & Bas en étoient membres. Tout fut éclairci par les informations exactes qu'on fit ſur cette affaire; ceux qui étoient injuſtement accuſés furent déchargés, & le blâme tomba uniquement ſur ceux qui furent trouvés coupables.

Cauſes de la perte du Breſil, pour les Hollandois.

Entre un grand nombre de raiſons qu'on a alléguées pour la révolte des Portugais, il paroît que celle de recouvrer leur liberté, eſt la principale & la plus conforme à la nature. Lorſqu'on differe ſi eſſentiellement de langage, de mœurs, & ſur-tout de religion, il n'eſt pas étonnant qu'il ſe forme de ſecretes antipathies, qui animent les peuples à en détruire la cauſe. Outre cette raiſon générale,

la foibleſſe où étoit alors le Breſil Hollandois, pouvoit ſeule ſuffire à engendrer un eſprit de révolte; & l'on doit auſſi convenir que le Grand-Conſeil manquoit également de force, de ſageſſe, d'intégrité & d'activité. Un des premiers principes de la politique, eſt qu'un pays conquis doit être conſervé par la puiſſance militaire, à moins qu'on ne préfere la méthode ſuivie par quelques-uns des conquérants Eſpagnols & Portugais, de détruire les naturels en les maſſacrant. Comment auroit-il été poſſible de défendre le Breſil Hollandois contre une multitude d'ennemis qu'il avoit dans ſon ſein, lorſque les garniſons n'auroient pas même ſuffi pour tenir en reſpect les mécontents dans un gouvernement bien établi. Pouvoit-on donc eſpérer de les contenir dans un pays conquis, où l'on tenoit les naturels en eſclavage, & qui étoit encore habité par un grand nombre d'hommes d'une nation rivale, qui regardoient le gouvernement avec des yeux de jalouſie, & qui ne cherchoient que les occaſions de troubler la tranquillité publique,

NIEUHOFF, Chap XIV.

An. 1649.

NIEUHOFF, Chap. XIV.

An. 1649.

Dans le temps de la conquête du Bresil par les Hollandois, les Portugais demeurerent tranquilles possesseurs de leurs moulins à sucre & de leurs plantations, ce qui empêcha les Hollandois de prendre dans le pays d'aussi fortes racines qu'ils auroient pû le faire. On imposa des taxes très-pesantes, que les sujets Hollandois ne pouvoient supporter, parce qu'ils étoient plus pauvres que les Portugais. Au contraire, si l'on avoit suivi les regles d'une bonne politique, il auroit fallu accorder des immunités, qui auroient au moins mis les Hollandois dans un état aussi respectable que celui des Portugais, & peut-être fait pencher la balance de leur côté. Enfin l'établissement militaire fut si mal soutenu, que quoique le Comte Maurice eût prouvé en 1641, la nécessité d'entretenir au moins sept mille hommes pour défendre les places où il y avoit Garnison, les Etats de Hollande, après la Trêve de dix ans conclue avec le Portugal, ne voulurent pas en accorder plus de deux mille sept cents.

On

On fit des remontrances réitérées contre une réduction si contraire à la politique ; mais les Etats persisterent dans leur résolution, & quand il s'éleva des mouvements intérieurs, soutenus par des forces étrangeres, qui mirent les affaires dans la situation la plus déplorable, la Hollande envoya des secours si lents & si peu considérables, qu'elles allerent toujours de plus mal en plus mal jusqu'en 1654, où toutes les places fortifiées tomberent entre les mains des Pottugais. Ils furent confirmés dans leur possession par la paix de 1660, où entr'autres articles on convint des trois suivants.

NIEUHOFF, Chap. XIV.

An, 1649.

Premierement, que pour dédommagement du Brésil Hollandois, les Portugais payeroient aux Etats Généraux, quatre-vingt tonnes d'or, soit en especes, soit en marchandises, ou par des engagements sur les Douanes de Portugal. Secondement, que les places demeureroient de chaque côté, entre les mains de ceux qui les tenoient alors, sans qu'ils pussent être troublés dans leur possession. Enfin, que les Hollan-

NIEUHOFF. Chap. XVI.

An. 1649.

dois auroient le commerce libre en Portugal, en Afrique & au Bresil, sans être assujettis à d'autres droits que ceux qui étoient imposés sur les Naturels Portugais.

Fin du Tome cinquieme.

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans ce cinquieme Volume.

A

W

Z

Fin de la Table du cinquieme Volume.

ERRATA.

PAge 4, ligne 22, à, *lisez* la.
Page 17, en marge peste, *lisez* perte.
Page 88, ligne 18, s'approche, *lisez* s'approcha.
Page 103, ligne 9, de, *lisez* des.
Page 114, ligne 23, retirent, *lisez* retirerent.
Page 254, ligne 6, habiterent, *lisez* habitoient.
Page 429, ligne 16, sous, *lisez* sucs.









